

Une coédition
Télérama

Ulysse

Le magazine du voyage culturel

Balades

De la Bretagne du roi Arthur à l'Irlande de saint Patrick

Musique

Festival de Lorient : les binious à l'assaut de la world music



Identité

Michel Le Bris : le jour où je me suis découvert celtique

Pratique

Tout sur les festivals et les sites celtiques les plus inattendus

PAYS CELTES

BRETAGNE - IRLANDE - ÉCOSSE - PAYS DE GALLES

T 1737 - 73 - 35,00 F - RD





RENAULT Espace



ET SI LE VRAI LUXE
C'ÉTAIT L'ESPACE ?

Souvenir
d'Angleterre...



Pays de Galles
à partir de
625 F* A/R
2 jours et 1 nuit
en Pub Auberge

... Hébergement, circuits
touristiques, maintenant
P&O Portsmouth Holidays
s'occupe de tout pour un
séjour en Grande-Bretagne
que vous n'êtes pas près
d'oublier.



P&O PORTSMOUTH HOLIDAYS
Le Havre/Cherbourg → Portsmouth

Brochure avec hébergements
et tarifs 2000 disponible en
agence de voyages ou par
téléphone (0,99 FTTC/mn)

0803 013 013

* Prix par personne sur la base de 4 adultes payants + 1 voiture (type standard) comprenant : la traversée maritime A/R, 1 nuit d'hébergement en Pub Auberge, chambre double, petit-déjeuner anglais, assurances rapatriement, valide du 1er avril au 31 octobre 2000. Ce prix ne comprend pas les installations sur les croisières de nuit. Ce document publicitaire ne constitue pas le contrat au sens de l'arrêté du 15/09/94. Conditions générales de vente : nous consulter.

licence 11.000.00.0001 - 823, Cherbourg - 02.43.659.407 - gsm046 - Brest/Cherbourg - Assurance - 04.94.11.11.11

315 10 Portsmouth 02.33 France

SOMMAIRE

ODYSSÉE 6
Carnet, Evénements, Expositions,
Livres, Voyages, Week-end.

PAYS CELTES 18

ATMOSPHÈRE 20
Ma grande famille celtique.

DÉCOUVERTE 24
Bretagne, pays de vent et de songes
Brocéliande, forêt enchantée.

ACTUALITÉ 32
Lorient, festival dans l'air du temps.

MUSIQUE 38
Le biniou à l'assaut de la world music.

DÉCOUVERTE 44
Irlande, pérégrinations en terre celtique.

ARCHÉOLOGIE 52
Des signes étranges venus
des pré-Celtes.

ART 54
Fabuleux livre de Kells.

DÉCOUVERTE 60
Pays de Galles : au royaume des
poètes et des fous.

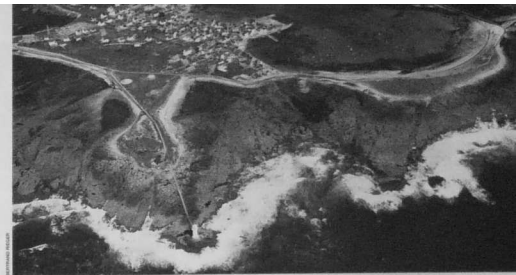
DÉCOUVERTE 66
A la recherche de l'Ecosse celtique.

CHRONOLOGIE 72
Histoire d'une mosaïque de tribus.

POINT DE VUE 76
Nous sommes tous enfants d'Arthur.

INTERVIEW 78
Quelques choses que l'on sait d'eux.

GUIDE PRATIQUE 82
D'un pays celtique à l'autre.



PAYS CELTES

Pas facile de faire du tourisme celtique ! Comme l'écrit Daniel Morvan (p. 24), nos ancêtres étaient plus métallurgistes, poètes et guerriers que maçons : il ne reste rien de leurs villes, rien de leurs temples, tombés avec les chênes sacrés des forêts. *Ulysse* s'est donc penché sur les mythes et les légendes pour traquer l'âme celtique de Bretagne. Nous l'avons retrouvée dans les lacs, les sources, les baies du Finistère. Au-delà des apparences elles cachent des domaines enchantés. Nous sommes aussi allés dans les autres grands pays celtiques : Ecosse, Irlande, Pays de Galles. Nous y avons suivi le pas des légions romaines, venus en Grande-Bretagne imposer leur culture aux Celtes, ceux aussi des moines évangélistes irlandais, qui avaient inventé un christianisme au parfum druidique prononcé. Mais la culture celtique n'est pas une culture morte. Elle est au contraire en pleine expansion. Prenez le Festival interceltique de Lorient, dont *Ulysse* a choisi d'être le partenaire : ce jeune trentenaire est devenu le premier festival de France par sa fréquentation (450 000 personnes). La musique celtique, qu'il a contribué à rénover, insufflé maintenant ses sonorités de biniou et de cornemuses dans la world music. Un univers de métissage que ne renieraient sans doute pas les anciens Celtes.

Olivier Chartier, rédacteur en chef

LE PROCHAIN NUMÉRO
LE MAROC
PARAÎTRA LE 6 SEPTEMBRE



Photo de couverture :
S. Tornione/Hémisphères

Ce numéro comporte, pour
les abonnés de Paris et de
la région parisienne une lettre
jetée sous la couverture.

Ulysse est une coédition Télérama-Publications Historiques. Rédaction : 8, rue de la Terrasse, 75017 Paris. Tél. : 01 56 79 32 54 - fax : 01 56 79 32 59. Directeur de la publication : Jean-Marie Borzeix (Pdt de Télérama). Directeur délégué : Patrick Collard. Directeur de la rédaction : Daniel Elouard. Rédacteur en chef : Olivier Chartier. Direction artistique : Eric Blanchard, Delphine Stein. Secrétaire de rédaction : Emmanuel Rongieras. Iconographie : Olivier Chartier, avec Anne Doubilet. Secrétaire : Anne Doubilet. Action culturelle et mécénat : Claude Le Bihan. Abonnements : 01 48 98 45 87. E-mail : reactions@uyesmag.com

Ulysse juillet-août 2000 5



LE CARNET DE JACQUES LACARRIÈRE

Grece, Libye, Sicile et Tunisie. Quatre pays que je viens de revisiter au cours d'une brève croisière. Quatre pays riverains de cette mer Méditerranée dont je crois avoir dit ici même que, vue d'un satellite, elle a l'air d'une simple flaque. Mais voilà : il y a flaque et flaque et celle-ci est loin d'être pour nous anodine. Car elle ressemble comme une sœur à cette « soupe primitive », cette eau originelle, bouillon de particules et de molécules en tous genres où la vie aurait pris naissance il y a des milliards d'années. Oui, une flaque vivante et savante, cette Méditerranée, riche d'une eau source et d'une histoire en perpétuelle fermentation. Si la vie n'a pu naître qu'au sein de quelque bouillonnement, les cultures elles aussi ne

peuvent naître qu'au sein de communautés où images et idées fermentent. Et cette fermentation semble avoir eu de préférence les pays du soleil. Les glaciers, les banquises ou les steppes gelées ne se prêtent guère à ces poussées ou ces métamorphoses. Tout y perdure sans changement notable pendant des siècles et des siècles, alors que la Méditerranée fut un perpétuel creuset d'innovations, de créations, de naissances et de prénaissances.

Soyons clairs : je ne prétends évidemment à aucun moment que les pays nordiques n'ont pas su créer de civilisations ou n'auraient pas d'histoire ou de culture qui leur soit propre. Mais ces cultures, cette histoire ne sont jamais vraiment véritablement parvenues jusqu'à nous ou, du

moins, n'ont eu aucune influence sensible sur les nôtres. Et cela ne laisse pas d'ailleurs d'être étrange. Regardez une carte de la mer Baltique. Voici une mer qui, à l'instar de la Méditerranée, est entourée de nombreux pays riverains, à savoir, la Finlande, la Russie, la Suède, l'Allemagne, le Danemark, la Pologne et les États baltes. Il en est de même pour la mer Noire, entourée par l'Ukraine, la Russie, la Géorgie, la Turquie, la Bulgarie et la Roumanie. Pourtant, aucune de ces deux mers n'a tiré parti ou profit de la diversité religieuse et culturelle de ses rives, n'est devenue une mer connue et encore moins notre mère commune. Nous sommes bien les enfants - quelquefois légitimes et quelquefois bâtards - de la Méditerranée et avons peu de parenté -

“ Nous sommes enfants, légitimes ou bâtards, de la mère Méditerranée ”



et même d'acointances - avec les peuples riverains des deux autres mers. Je crois que c'est moins une question d'échelle, de l'éloignement ou d'histoire commune qu'une question d'ébullition : la Méditerranée fut toujours une zone d'échanges sous toutes leurs formes - noces et ruptures, échanges et conflits. Et ce, jusqu'au sein du sol et des eaux. Oui, le volcanisme, ignoré des pays nordiques, avec son cortège de destructions mais aussi de récréations, d'englobissements et de surgissements est à l'image de l'histoire même de cette

mer et des ses rivages, une histoire, voire une épopée tumultueuse et flamboyante, ignorée elle aussi des pays nordiques.

Il y a quelques jours, tandis que le bateau longeait les falaises noires de l'île de Santorin avec en leur sommet le crêt blanc des villages (« Santorin, une pincée de sel sur le pain noir du sol », a écrit le poète grec Elytis) je ne pouvais m'empêcher de penser au mythe de l'Atlantide, de la grande île engloutie dans les flots, châtiment de la déraison et de l'orgueil de ses habitants. Oui, cette région, cette mer, ces îles, ces rivages

sont le lieu, le foyer, la matrice de perpétuels accouchements, d'une géologie mais aussi d'une histoire humaine en continue gestation, en perpétuels accouchements des eaux et des entrailles de la terre, bref, le lieu d'une mer toujours parturiente.

Resumons-nous : que venons-nous chercher et voir exactement en Méditerranée, qu'on ne peut, qu'on ne saurait trouver nulle part ailleurs ? Serions-nous simplement des voyeurs de désastre, des contempteurs de séismes, de glaces ensevelies, de mémoires englouties, des amateurs et

des collectionneurs de ruines et de fantômes ? Peut-être, mais il faut dire que ces ruines nous délivrent parfois un message consolant, réconfortant et même rassurant. Le message de peuples qui jadis n'ont pas craint de faire du corps humain le temple des désirs et le sanctuaire de l'esprit, en un mot le lieu d'émotions et de plaisirs sans cesse réinventés. La preuve : des steppes glacées de Sibérie on n'a tiré que des corps de mammouths surgelés. Des ruines de Pompéi, des corps d'amoureux enlacés. Dois-je vraiment conclure ?

Art copte

L'Égypte chrétienne

Né dans le pays des Pyramides, au sein des premières communautés chrétiennes, l'art copte mêle avec délicatesse diverses influences. A admirer à l'Institut du monde arabe.

La cité idéale à Arcs-et-Senans
Construire une cité idéale a été l'objectif de nombreux architectes. L'exposition retrace cette longue quête... qui passe aussi par Arcs-et-Senans, puisque la saline est une cité ouvrière idéalisée réalisée entre 1775 et 1779 par Claude-Nicolas Ledoux.

À la recherche de la cité idéale, Salines royales d'Arcs-et-Senans.
Tel. 03 81 54 45 45. Ouvert tout l'été de 9h à 17h.

Des Indiens en Bretagne
Après le succès de son exposition à Paris, Tours et à Lyon, Ousmane Sow expose ses sculptures dans le Finistère. Les 24 personnages et onze chevaux figurant la bataille de Little Big Horn et la défaite du général Custer complètent une exposition sur les Indiens des plaines. La Bataille de Little Big Horn, d'Ousmane Sow, jusqu'au 12 nov., centre culturel de l'abbaye de Daoulas. Tel. : 02 98 25 64 39.

Légendaires d'Issoudun
La Tour blanche d'Issoudun (XII^e s.), fermée au public depuis 20 ans, vient d'être restaurée. Elle accueille cet été un spectacle son et lumière qui plonge le visiteur dans une ambiance médiévale. Les Légendaires d'Issoudun, tous les soirs de 22h à 01h30. Paris. 02 54 03 22 15.

Si nombre d'Égyptiens revendiquent avec fierté des origines pharaoniques, beaucoup oublient qu'à la fin du V^e s. leurs ancêtres - quand ils vivaient en Égypte - étaient tous coptes (le mot dérivant du nom grec. *Ai-kyptios*, qui signifie « Égyptien ») et chrétiens. Ce qui rend d'autant plus émouvantes les persécutions dont cette communauté est victime aujourd'hui. Or le christianisme égyptien a fortement contribué à façonner l'ensemble du christianisme.

Si le Christ est né en Palestine, la tradition ne manque pas de raconter la « Fuite en Égypte », et ce pays fut l'un des premiers à avoir été converti. Alexandre devint une métropole chrétienne, au cœur de la recherche théologique et des controverses des premiers siècles. A deux pas des déserts dans lesquels les moines inventèrent une nouvelle piété qui fascina l'Occident.

L'exposition de l'Institut du monde arabe, organisée thématiquement, montre l'origine et le développement de l'art copte. Quelques 350 pièces - certaines rares, viennent du Musée copte du Caire et illustrent les débats de la nouvelle religion - révèlent un art original tout aussi riche et austère (stèles) que rude et exubérant (tissus). Elles expliquent une langue et des



Tapisserie copte (IV-III^e siècles) avec motif de poissons (laine).

et illustrée par des stèles, des parchemins, ou des Évangiles. Si l'architecture des églises et monastères coptes est évoquée, il est dommage que des maquettes ou photographies ne situent pas les pièces dans leur contexte.

Mais l'exposition, dans une scénographie très claire et dépouillée, privilégie les objets qui témoignent aussi de la vie quotidienne de la communauté, ainsi que des dernières influences majeures dues à l'islam. Les thèmes décoratifs, les entrelacs géométriques montrent comment se confondent décors coptes et islamiques. La présentation, en conclusion, de splendides tissus parfois très anciens, resume au mieux toutes les influences que l'art copte a assimilées. Avant de devenir lui-même source d'inspiration, comme en témoignent le somptueux manteau que le couturier Mariano Fortuny réalisa en 1930.

Daniel Elouard

L'Art copte en Égypte, Institut du monde arabe, à Paris, jusqu'au 3 septembre. (L) sauf lundi de 10h à 18h, tél. 01 40 51 36 38. L'exposition sera ensuite présentée au Musée de l'épave du Cap d'Agde, 30 sept.-7 janv. 2001. (L) 9h-20h, tél. 04 67 01 04 64.

Photo Zoom sur le désert

Comment photographier le désert ? Comment rendre compte sur une image en deux dimensions de l'immensité, du silence ? Voilà des questions que se posent les photographes qui, depuis un siècle et demi, abordent le désert. Pour y répondre, l'exposition confronte le regard de photographes du XIX^e



« A portrait in Light », œuvre de Bill Viola.

siècle et du début du XX^e à celui de dix artistes contemporains à qui la fondation Cartier a passé une commande pour l'occasion. Quoi de commun, peut-on se demander, entre les photographes de sites antiques égyptiens de John Beasley Greene, prises entre 1853 et 1856, avec l'œuvre vidéo de Bill Viola, né en 1951, cent ans plus tard ? Sans doute une

même recherche sur la représentation de l'espace, sur le vide et les mirages. Qu'est-ce qui rapproche les sombres nomades voiles photographiés par José Ortiz Echagüe des personnes qui peuplent le désert de la jeune Égyptienne Lara Baladi ? Sans doute une quête onirique. Mais au-delà de cette confrontation, passionnante pour qui s'intéresse à l'évolution de la photographie, l'exposition est aussi une occasion de découvrir des œuvres d'une pure beauté plastique. Maxime Du Camp, Lehmann & Landrock, Felix Lehnert, J-P et Pascal Sebail... ces photographes du XIX^e et du début du XIX^e

siècle ne s'attachaient qu'à montrer la beauté du désert. La courbe d'une dune, l'angle aigu d'une pyramide, le soufflé du vent sur le sable remplissent leurs photos et font de certaines d'elles de véritables chefs-d'œuvre.

Le Désert, jusqu'au 5 novembre 2000 à la fondation Cartier, 261, boulevard Raspail, 75014 Paris. Tel. : 01 42 18 56 51, www.fondationcartier.fr



« Sirocco au Sahara », photo de José Ortiz Echagüe.



Détail de « Infamia », dernière tapisserie d'une série de neuf destinée à l'instruction du prince Charles Quint (deb. XVI^e).

Tapisseries En l'honneur de Charles Quint

Si Charles Quint naquit à Gand, c'est à Malines (Méchelen en flamand) qu'il passa sa jeunesse et cette ville accueille une remarquable exposition de tapisseries réalisées à Bruxelles entre 1520 et 1525 pour l'instruction du jeune prince qui devint empereur en 1520. Cet ensemble somptueux de neuf immenses tapisseries (8 mètres sur 5) qui vient d'être restauré à Malines a retrouvé des couleurs extraordinaires. Il résume la philosophie et les spéculations de toute une époque à travers plus de 330 personnages qui racontent autant d'histoires symboliques.

Prenez deux heures, et suivez les commentaires de l'audio-guide, que vous pourrez enrichir par la lecture du catalogue. Vous êtes conviés non seulement à une fête des yeux mais aussi de l'esprit. Et vous pourrez ensuite consacrer le reste de votre journée à déambuler dans la ville, de la cathédrale aux autres églises, du béguinage à la Dije, en vous arrêtant, pour comprendre comment ces tapisseries qui appartiennent au patrimoine espagnol ont été restaurées, à la manufacture De Wit.

Les amateurs de tapisseries ne manqueront pas de visiter dans la cathédrale Sainte-Gudule de Bruxelles une autre exposition : *Tapissieries de la Couronne d'Espagne*, qui complète admirablement celle de Malines puisqu'elle expose des œuvres légèrement antérieures ou contemporaines réalisées dans le même contexte bruxellois.

Manufacture De Wit (tout du jeu au dim. de 13 h à 18 h), tél. : 32 15 20 29 05. Jusqu'au 8 octobre, Centre culturel Spinoy (près de la cathédrale), (L) de 10 h-18 h, 22 h le mar., tél. : 32 15 29 40 00. Tapissieries de la Couronne d'Espagne. Jusqu'au 30 sept. (du lun au ven. 10 h-18 h, sam 10 h-16 h, dim 14 h-19 h), tél. : 32 279 43 70.

AVEC LA BURLE, RANDONNEZ SUR LES CHEMINS DE L'HISTOIRE

Tout au long de l'année, additionnez les plaisirs de la randonnée à ceux d'un patrimoine historique ou de sociétés chrétiennes du Pays Cathare, baroque et primitif : **niçois**, itinéraire roman en Haute Provence, **Malte** comme... Ulysse, dans les bastions de Motia en **Jordanie**, sur les chemins de Cappadoce, les trésors artistiques de **Pologne**, les orpailleurs de **Guyane** ou encore les magiciens du **Bénin**... de quoi randonner fûté avec **LA BURLE** avec en prime la garantie de petits groupes et d'accompagnateurs qualifiés.

Tel : 04 75 38 82 44
Fax : 04 75 38 82 38
Mobilier : 36 15 LABURLE
E-mail : Laburle@wanadoo.fr

VACANCES ACTIVES & INSOUTES
LA BURLE

LA BURLE 07510 USCLADES

Veillez et emporter votre brochure (jointe à P en lettres D'Y)

NOM _____
PRENOM _____
ADRESSE _____
CODE _____ LOCALITE _____

Art mexicain

Dieux et artistes

Photographies, peintures, sculptures, objets d'art : le Petit Palais, à Paris, présente 3000 ans d'art mexicain, des Olmèques aux artistes contemporains. De vrais rayons de soleil.

Festival Brest 2000
En deux éditions seulement (1992 et 1996), le rassemblement quinquennal de vieux grémiers de Brest s'est imposé comme un rendez-vous majeur. On y retrouvera cette année plus de 2 000 bateaux, battant 20 pavillons différents. Du quatre-mâts barque au futuriste hydroptère, toutes les époques seront là. Brest 2000, du 13 au 17 juillet. Rens. : 02 98 32 20 00 ou www.brest2000.asso.fr

L'exposition consacrée à l'art mexicain que présente le Petit Palais est une surprise audacieuse, bien éloignée des classiques rétrospectives chronologiques. Les *Soleils mexicains* qu'elle propose – 250 photographies, gravures, peintures, sculptures ou objets d'art mexicains – sont assemblés comme un voyage fantastique. Une remontée dans le temps des Olmèques (XIII^e-V^e av. J.-C.) aux plus récents plasticiens contemporains vivant à Mexico.

Ce panorama pourrait paraître trop vaste tant les cultures de ce pays sont riches et variées. « Le Mexique fait partie de ces rares pays à pouvoir revendiquer une continuité artistique de la préhistoire à nos jours », explique Gilles Chazal, conservateur général du patrimoine et directeur du Petit Palais. « Le choix muséographique vise à voir au-delà des clichés de plages et de temples et à appréhender les lignes de force éternelles qui traversent ses diffé-

rentes époques d'expression », poursuit-il. Dans chaque salle, de ce parcours initiatique et fantasmagorique, des objets précolombiens mayas (V^e av. J.-C.-XV^e ap. J.), tolteques (IX-XIV^e) ou aztèques (XIV-XV^e) sont ainsi confrontés à des toiles plus récentes, issues de collections privées comme le *Soleil et la Vie*, de Frida Kahlo (1907-1954), ou la *Famille de Vera Cruz*, de Diego Rivera (1886-1957).

Certains de ces œuvres sont propices à de fabuleux voyages intérieurs, tels les



Diego Rivera : « Atelier de l'artiste », 1954.

me, dieu civilisateur et créateur de l'humanité, symbolisé ici par une succession de maillons que l'on imagine se reproduisant à l'infini.

Ces associations d'idées parfois complexes à appréhender suggèrent finalement des réflexions originales. Elles provoquent enfin un dialogue inouïment entre des œuvres opposées tant par leur forme, leur conception ou leur sensibilité, mais autour desquelles se dégage par magie un sens.

Les visiteurs auront du mal à rester insensibles à ce parcours déroutant et à la nature, la vie et la représentation intemporelle que s'en fait l'homme sont propices à de belles rêveries philosophiques. Une seconde visite de cette expo-

sition cyclique s'impose car elle permet de dégager des sensations nouvelles, donnant à ces résonances éphémères un aspect sans cesse changeant. « En cette période post-industrielle occidentale essoufflée et en recherche de nouveaux sens, le Mexique nous apporte un fantasmatique message de vitalité, issu d'un passé et d'un avenir sans cesse entremêlés », conclut Gilles Chazal. Une telle exposition qui aimerait abattre les cloisons ne saurait en tous cas laisser indifférents les descendants d'Ulysse à la recherche de nouvelles aventures.

Jean-Luc Delibat

Soleils mexicains, Petit Palais, avenue Winston Churchill, 75008 Paris. Jusqu'au 13 août. Ouvert 11 h de 10 h à 17 h 40 sauf le lundi. Nocturne le jeudi jusqu'à 20 h. Tél. : 01 42 65 12 73.

Pérou pré-hispanique Les Incas et tous les autres

Le Pérou pré-hispanique sera, lui, mis à l'honneur durant tout l'été à Biarritz. Il ne s'agit pas d'une exposition de plus sur les Incas, derniers et emblématiques maîtres de la région, mais d'une rétrospective de 3000 ans de culture pré-hispanique. A travers poteries, tissus, objets d'orfèvrerie elle prend en compte toutes les civilisations qui les ont précédés, et qui parfois ont régné plus longtemps, même s'il



s'agissait d'aires géographiques plus restreintes – culture de Nasca, culture Mochica (masque représenté ci-dessus). Au total, pas moins de 15 civilisations originales ont ainsi précédé l'Empire Inca, lui fournissant un substrat culturel de près de trois millénaires.

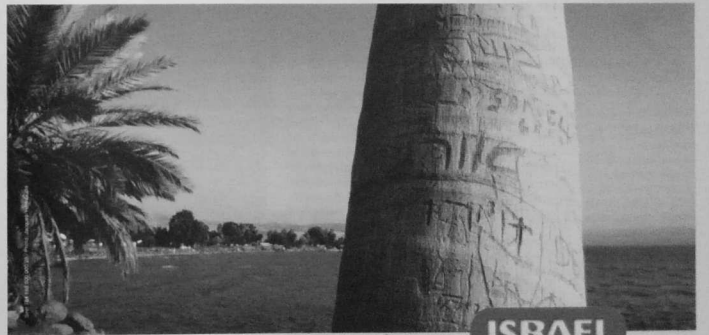
Du 4 juillet au 1^{er} octobre, au casino Bellevue de Biarritz, place Bellevue. Ouvert tous les jours de 10 h à 13 h et de 13 h à 20 h.



L'image d'à côté n'est qu'à 1 heure de route.

• ST-JEAN-D'ACRE • circuit 1 semaine 7800F •

Notre offre « Hébreu » comprend 12 jours en pension complète. Prix par personne en chambre double, taxes et portebagages compris. Pour renseignements et réservations, contactez votre agence de voyages ou www.odysee.com.



• TIBÉRIADE • MER DE GALILÉE •

ISRAËL

2000 ans plus tard...

2000 ans plus tard, rien n'a changé, tout a changé. Les services d'accompagnement les Croisiers s'attachent toujours les vents pénétrants de Galilée. En descendant le Jourdain, on arrive à Tibériade. Sur le lac, un pécheur pêche ses filets. La lumière maternelle se reflète sur les lunettes de soleil.

Poésie

La vie de port en port

Agent des Messageries Maritimes, Louis Brauquier a sillonné les mers, de port en port. Dans ses poèmes il évoque Djibouti, Port-Saïd ou Zanzibar. Au temps d'avant la vie com.

Il arrive que les éditeurs aient de bonnes idées. Leur revient le goût du risque, de la découverte et surtout du partage. Autant dire le goût du voyage... Ainsi, les éditions de la Table Ronde ont décidé d'embarquer aux côtés de Louis Brauquier.

Il est de pirates compagnons de villégiature. Né au tournant du siècle à Marseille, Brauquier fut longtemps agent des Messageries Maritimes. Il aborda l'Ihiti, l'Alexandrie, le Ceylan, autant de terres lointaines que les vents, les marées, les illusions perdues et les marins ont singes de toute éternité. Si les aborda en rond-de-cuir, petit-bourgeois et marié, jamais sa fascination pour ces rivages étrangers, pour leurs ports, leurs bouges, leurs femmes ne faiblit.

Mieux, il leur consacra une œuvre véritable, qu'il est temps de redécouvrir aujourd'hui. Car avant de disparaître en 1976, Brauquier fut un véritable poète. Le charme de la mousson et des steamers. Le relief à présent, c'est pénétrer un univers révolu, c'est voyager en romade, en clandestin, ultime héritier d'une contrée abîmée. Il y a peu, on appelait encore cette destination la liberté. Ou l'exil. On pourrait dire qu'on entreprend en compagnie de Brauquier un voyage virtuel. Mais d'une virtualité si loin d'Internet et de la vie.com... Avec ce recueil



l'aplomb des quais, nul ne les atteint jamais vraiment, tant elles paraissent, au plus près de leurs songes brisés, recluses au plus profond d'elles-mêmes. Les marins évoquent souvent des spectres épuisés que seul maintient encore l'espoir d'une existence à recommencer au loin : il suffirait de prendre le soleil et la nuit de vitesse, et se vouer seulement à l'ivresse des départs. On sent bien, dans la poésie de Brauquier, son amour pour ce peuple de solitaires, d'aventuriers, d'amoureux à la dérive, dont il pressent qu'ils sont voués à disparaître.

Et puis il y a la musique. La mélodie de l'écriture, et l'évocation naturelle que distille le nom des destinations. Djibouti, Diégo-Suarez, Port-Saïd et Zanzibar. Il faut lire Brauquier pour rejoindre ces rivages, connaître le bonheur un peu triste de se retrouver ailleurs, loin de chez soi, mais au plus près de son âme. Là où paraitrait le mot de Pessoa : « les quais sont une mélancolie de pierres... ».

Afin de s'adonner au plaisir cruel de l'insatisfaction. Quelle nouvelle destination pour calmer sa vie ? Par-delà les années, Brauquier nous écrit : « Le bonheur, c'est avoir quelque chose à attendre... ».



Louis Brauquier
Je connais des lies lointaines
Photo: J. Haywood

de ses œuvres poétiques complètes, nous sommes conviés à un voyage empreint de sensualité, où l'on vit peut-être une autre vie que la sienne, mais au moins prend-elle racine au cœur de la plus belle illusion offerte aux hommes : celle de soi-même... Ainsi va-t-on rencontrer « un homme qui, lassé de ne pas se trouver / invente comme il peut, en désespoir de cause »... En quelques vers, Brauquier dresse un décor d'ombres, d'accastillages et de dockers, ou résonne la sirène d'un cargo en partance. Parce qu'il y a toujours un cargo, quelque part, pareil à une porte ouverte sur l'horizon. Et si les filles semblent faciles à

Stéphane Guibourg
Je connais des lies lointaines : la Petite Vermillon, Louis Brauquier, éd. de La Table Ronde, 65 F.



Histoire

L'Antiquité romaine
Vous aimez la civilisation romaine ? Et vous voulez une synthèse la présentant de manière détaillée ? Vous trouverez dans cet ouvrage mille informations complètes d'un choix de 255 textes qui auraient fait - lorsqu'il y en avait encore - le bonheur des latinistes en quête de textes traduits ! Ils sont rassemblés thématiquement - un plat de sanglier, la préparation du garum... - à la suite des pages sur la vie privée et les repas, par exemple.

L'antiquité romaine, Catherine Salles, Larousse «In extenso», 600 p., 160 F.

Histoire

Les civilisations antiques



De grand format, le livre de John Haywood s'adresse à tous ceux qui, ayant quelque peu oublié leurs leçons d'histoire ancienne, voudraient en retrouver les grandes lignes et disposer ainsi d'informations simples largement illustrées de photographies, reconstitutions, cartes... Ils sauront ainsi par exemple que la fusée Saturne coiffée de la cabine Apollo (110,6 m) est moins haute que la pyramide de Kheops (146 m), mais plus que celle de Snéfrou (105 m). L'ampleur du propos dépasse cette anecdote. Néanmoins, cet ouvrage se limite aux plus grands sites, aux objets les plus connus, et aux considérations les plus générales : les Etrusques restent « un des peuples les plus mystérieux de l'Histoire » et vous n'en saurez pas plus ! Mais vous disposerez de notions claires sur toutes les grandes civilisations (même celle de l'Indus, pourtant loin de l'aire traitée) avec quelque 150 cartes très claires qui valent bien des commentaires.

Les civilisations antiques du Proche-Orient et de la Méditerranée, J. Haywood, Larousse, 2000, 304 p., 249 F.

Journal de voyage

À l'écoute de l'Afrique



Impalas en Afrique centrale : une image à préserver.

Il est des évidences qu'il faut savoir répéter sans relâche. En voici une : Peter Matthiessen est un immense écrivain. On se souvient notamment du magnifique *Leopard des neiges*, le récit d'une exploration, en compagnie du scientifique Georges Schaller, sur les hauts plateaux du Tibet à la recherche de l'un des félins les plus mystérieux de la création. Aussi bien récit de voyage, étude scientifique que quête initiatique, *Le Leopard des neiges* demeure l'un de ces livres, rares, qui nous

accompagnent à chaque instant. Mieux qu'un ouvrage de chevet, un directeur de conscience...

Avec ces *Silences africains*, Peter Matthiessen nous invite à le suivre à travers toute l'Afrique centrale. Une fois de plus, il accompagne des chercheurs sur la piste d'animaux menacés qui fuient désespérément de leur plus terrible prédateur : l'homme.

Du Zaïre au Congo et jusqu'à la sublime réserve de Selous, au sud de la Tanzanie, Matthiessen va traquer, en écrivain, les

signes annonciateurs d'une tragédie. La disparition des fauves, la destruction de l'éco-système africain. Gorilles, éléphants, rhinocéros, dont le nombre ne cesse de décliner d'année en année, voient leurs décors traditionnels se métamorphoser sans qu'ils puissent trouver d'autres domaines. La disparition des est-entraînant à terme l'effacement des autres.

Ce qui frappe cependant à la lecture de ces pages écrites dans un style somptueux où la précision le dispute à la simplicité, c'est que Matthiessen annonce entre les lignes, dès 1978, les folies humaines qui plongeront cette région du monde dans un atroce chaos. Comme si la fin des fauves annonçait la chute de l'homme.

Stéphane Guibourg
Silences africains, Peter Matthiessen, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 75 F.

Art rupestre

Hommes-chiens du Messak libyen

Depuis 25 ans, Axel et Anne-Michelle van Albada boudent leurs sacs chaque automne pour le Messak libyen. Avec une seule préoccupation en tête : inventer et étudier les gravures rupestres de cette région méconnue. Il en résulte ce magnifique livre parfaitement documenté. Au fil des pages on découvre un bestiaire exceptionnel grave dans la pierre : éléphants, rhinocéros, bovines, autruches, girafes, hippopotames...

S'y ajoutent, ce qui fait l'originalité de la région par rapport à d'autres zones sahariennes riches en art rupestre, d'étranges «hommes-chiens» et des Venus. Acteurs d'une mythologie oubliée, racontée aujourd'hui par bribes sur plus de cent sites, ils témoignent qu'une civilisation origina-



la occupé ce massif, sans doute plusieurs millénaires avant notre ère. Conçu comme un beau-livre érudit, cet ouvrage est aussi un guide : la seconde partie, enrichie de cartes précises, permet à ceux qui le souhaitent de partir dans le désert contempler ces chefs-d'œuvre avant qu'il ne soit trop tard : les 4x4 et les fourgons ont commencé à chercher du pétrole dans la zone du Messak.

La montagne des hommes-chiens, art rupestre du Messak libyen, éd. du Seuil, 250 F.

ATC 65 ans au service du Tourisme de qualité

● Routes du Monde Parmi nos programmes, découvrez :

- LA BRETAGNE : nombreux circuits, de juin à septembre : Grand Tour de Bretagne, Côte de Granit, Pays de Guélin et Côtes d'Armor, Bretagne du sud, Festival Inter-circuitique de Lorient... et une sélection d'hôtels dans toute la région.
- LA GRANDE-BRETAGNE :
 - des week-ends en groupe ou individuels pour découvrir Londres
 - des autobus pour parcourir le Kent, l'Essex, le Pays de Galles
 - des hôtels, des forfaits et un forfait-fax à Londres et Edimbourg
- L'IRLANDE :
 - des autobus (spécialité de forfaits avion + voiture) pour sillonner d'île Verte à votre rythme...

RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS
ATC/Routes du Monde - 17, quai d'Austerlitz, 75013 Paris
Tél : 01 53 82 89 58 • Fax : 01 53 82 89 50

ODYSSÉE VOYAGES

Week-end

Festivals au soleil de minuit

L'été dans les pays scandinaves peut se révéler bien agréable. Non seulement il y fait une température tout à fait «supportable», mais on peut également y assister à des spectacles féériques dans des décors naturels.

Les vacanciers de l'été se tournent de plus en plus vers la Scandinavie, pour profiter de paysages verdoyants et d'une fraîcheur reposante. D'immenses forêts, des milliers de lacs, des rivages échançés parsemés de quantité d'îles ou bien creusés de fjords profonds donnent l'impression d'un monde sauvage que les hommes n'ont fait qu'effleurer. Pourtant, un grand nombre de maisons de bois sont dispersées dans le paysage. Imaginez au crépuscule - en juillet, il se prolonge facilement jusqu'à dix-neuf heures du soir - baignées par une chaude lumière dorée, ces taches de couleur rouge sang, vert olive, jaune safran ou blanches, isolées dans les pins, les bouleaux et les eaux calmes... Mais le «toit» de l'Europe vous réserve une autre surprise : ses festivals.

Ainsi, en Norvège, à une centaine de kilomètres de Trondheim, dont les vieux entrepôts se reflètent dans l'eau, Stiklestad commémore la bataille de 1030, où mourut Olav Haraldsson. Les acteurs s'investissent, chantent, se bagarrent, finissent au galop, dan-



En Suède, au début de l'été, les eaux du lac Siljan servent de scène pour des opéras.

sent... à l'endroit même où le tragique affrontement se déroula. La visite du centre culturel est fortement recommandée pour comprendre l'histoire.

Des airs d'opéra et du grand air

Plus près de Trondheim, sur l'île de Steinvikholm, c'est un autre héros malheureux, Olav Engelbrekts-son, que célèbre un opéra contemporain dans un décor naturel somptueux, avec vent, fjord et montagnes. Les amateurs de grand(s) air(s) - tout se passe à l'extérieur - seront comblés. Là encore, des acteurs s'aiment et meurent avec une belle ardeur.

En Finlande - Rovaniemi serait le vrai pays du Père Noël - vous découvrirez, à Savollinna, le château d'Olavinlinna, une

solide forteresse du XV^e siècle qui accueille dans sa cour, tout au long du mois de juillet, un grand festival d'opéra. Profitez de votre séjour pour visiter, à une trentaine de kilomètres, le centre d'art de Retretti. Là vous cheminerez dans une ancienne mine creusée dans le granit; des œuvres contemporaines animent salles et galeries dans une atmosphère fantastique.

Vous reviendrez au jour en admirant une grande exposition (*Les Paysages finlandais en 2000*). Tout près de là, un Musée de la forêt vous accueille au sein d'un décor naturel tout particulièrement approprié, au milieu d'immenses lacs. Comme vous pouvez accéder à Retretti en bateau au départ de Savollinna, vous passerez une journée délicieuse et reposante.

Adresses utiles

■ Office de tourisme de Finlande, 13, rue Auber, 75009 Paris ;
tél. : (0)1 42 66 40 13 ;
fax : (0)1 47 42 87 22.

Festival de Savollinna,
tél. : 00 358 15 476 750 ;
fax : 00 358 15 476 7540 ;
Internet :

www.operafestival.fi
■ Office de tourisme de Norvège, 28, rue Bayard, 75 008 Paris ;
tél. : (0)1 53 23 00 50 ;
fax (0)1 53 23 00 59.

Festival de Stiklestad,
tél. : 0047 74 04 42 00 ;
fax : 00 47 04 42 10 ;
Internet : stiklestad@snk.no

■ Office de tourisme de Suède, 18, boulevard Malesherbes, 75008 Paris ;
tél. : (0)1 53 43 26 27 ;
fax : (0)1 53 43 26 24.

Festival de Daihalla,
tél. : 00 46 248 120 70 ;
fax 00 46 248 120 68 ;
Internet : www.daihalla.se

En Suède, les amateurs d'opéra se rendent sur les bords du lac Siljan, en Dalécarlie. C'est là que sont fabriqués ces fameux petits chevaux en bois rouge verni, qui sont devenus un symbole du pays.

La maison de bois du peintre Zorn

A pied ou en télésiège, vous accéderez au «sommet» du Gesandaberget et, à Mora, découvrirez le musée Anders Zorn (1860-1920), un des peintres suédois les plus connus, qui réalisa de jolis tableaux, des gravures et sculptures. Le plus intéressant est cependant sa maison, si soigneusement conservée qu'il semble que le peintre l'habite toujours : une maison de bois chaleureuse dont chaque pièce garde son mobilier et ses œuvres d'art (Zorn fut un grand collectionneur).

Le soir venu, vous traverserez la forêt et descendrez dans une ancienne carrière transformée en salle de spectacle. Impressionnant : la scène est posée sur un lac et le décorateur doit rivaliser avec les hautes parois abruptes de la carrière, au sommet hérissé de sapins. Les spectateurs restent à la merci des caprices du ciel, mais ce n'est pas une petite pluie ou un grand froid qui empêcherait les Suédois de suivre le spectacle ! En Scandinavie, l'art s'accommode du temps ; il reste «naturel».

Daniel Elouard

BR A V O

L'Espagne

BR A V O

Paradores



Parador de Asturias, CUBACA



Retour vers le passé.

Cloîtres romans, châteaux, monastères, palais médiévaux, les Paradores d'Espagne sont des lieux uniques d'hier et d'aujourd'hui. 86 hôtels magiques pour découvrir et apprécier la diversité des paysages, la gastronomie et l'histoire de l'Espagne.

PARADORES
Hotels desde 1928



Destination musiques

Voyager, ce n'est pas forcément aller très loin. Ce peut être aussi fermer les yeux et se laisser transporter par des sons venus d'ailleurs. Ulysse vous propose ainsi quatre destinations musique... pas trop loin de chez vous.



Les tambours de l'ensemble japonais Taiko Drums.

Arles Festival des suds

Entre la majesté du théâtre antique et l'intimité de la cour de l'archevêché, le Festival des suds d'Arles propose deux lieux d'exception pour découvrir les musiques du monde : tambours japonais, flamenco, son, fado. A l'archevêché, on se concentrera sur les voix camerounaise de Francis Bebey, érythréenne de Faytinga ou tunisienne de Sonia M'barek. Au théâtre, on laissera résonner les tambours japonais et monter les accents rauques du flamenco-rock (Ketama). Entre deux concerts, on pourra participer aux stages de danse ou de chant, rencontrer les musiciens et écouter des conférences...

Festival des suds, Arles, du 10 au 16 juillet ; renseignements : 04 90 96 06 27 ou www.suds-arles.com

Strasbourg

Métissages au festival Babel

La première édition du Festival Babel, l'année dernière, avait été un succès... gagnons que la seconde le sera aussi. La programmation, en tout cas, le laisse augurer.

Pendant trois jours, une quarantaine de concerts vont se partager la scène du palais de la musique et des congrès de Strasbourg. On y retrouvera des têtes d'affiche, dont Alan Stivell, Youssou N'Dour, Geoffrey Oryema, les Fabulous Trobadors... Mais aussi des musiciens qu'on ne voit pas



En haut, le groupe Huun Huur Tu, de Sibérie. En bas, le Kabyle Idir.

aussi souvent dans les festivals français : les Finlandais de Värtina, les celto-berberes de Tayfa, les Navajos de Blackfire, Sheikh Hamza Chakour et les derviches syriens de l'ensemble Akkidi. Et, comme si la découverte de ces sonorités exotiques n'était pas en soi suffisante, Babel a entrepris de mêler ces musiques sur cinq « plateaux crises ».

On verra ainsi le Kabyle Idir inviter sur scène le Breton Gilles Servat et l'Ougandais Geoffrey Oryema ; ou encore un croisement entre les plaines de Sibérie, la Bulgarie et la Russie (le groupe Huun Huur Tu, les Voix Bulgares Angelite et le Moscow Art Trio). En plus de ces concerts, le festival a programmé des créations comme *Tissan et Issait* en opéra rock et des clin d'œil. Brassens chanté en créole et Brel en alsacien. Enfin, entre deux concerts, un village accueillera des représentations de 40 pays qui proposeront leurs gastronomes... Et rien ne vous empêche de continuer les mélanges dans votre assiette.

Festival Babel, du 14 au 16 juillet au Palais de la musique et des congrès de Strasbourg. Réservations au 03 88 34 02 34 ; e-mail : info@festival-babel.com ; www.festival-babel.com

Tatihou

Musiques du large

Le festival de Tatihou a ceci d'original qu'il se tient sur une île normande au nom exotique, qu'on s'y rend à pied et uniquement à marée basse et que par conséquent l'horaire des concerts dépend de celui des marées. La dominante de cette année est celle, avec des Galiciens et des Irlandais... mais ouverte sur d'autres cultures, avec du folk des Flandres. Musiques du large, île de Tatihou, 50550 Saint-Vaast-la-Hougue (02 33 23 90 70).

Nantes

Musiques sur l'île

Bien que rebaptisé Musiques sur l'île, le festival d'été de Nantes conserve ce qui a fait son succès depuis 1986 : l'ouverture sur les musiques du monde. En ce 500^e anniversaire de la découverte du Brésil, les musiques lusophones sont à l'honneur : fado du Portugal, bossa nova, samba, choro du Brésil. On pourra aussi découvrir tous les métissages auxquels a donné lieu la musique dans l'empire portugais, du Mozambique au Cap-Vert, en passant par l'Angola. Artistes invités : Cristina Branco, Cesaria Evora, Joao Bosco, Lenine, Tito Paris...

Musiques sur l'île, Nantes, 4-8 juillet. Billetterie FNAC ; [rens. : 02 40 08 00 66 ou www.festival-ete-nantes.asso.fr](http://www.festival-ete-nantes.asso.fr)

EN COMPAGNIE D'ULYSSE

Sicile



du 2 au 16 septembre

9 900 FF

par personne en chambre double
Supplément chambre individuelle 250 FF
sur une base de 20 participants payants
Supplément de 860 F par personne de 15 à 19 participants

En quinze jours, vous profiterez de l'arrière saison pour découvrir de manière approfondie la Sicile, avec ses sites archéologiques, ses villes pittoresques, ses églises baroques, et aussi sa nature, avec ses volcans !

Ce voyage où l'art et l'histoire occuperont une place prépondérante, avec plusieurs magnifiques balades dans la nature sera accompagné par Daniel Elouard, Directeur de la rédaction d'Ulysse-Télérama.

Itinéraire : Palermo - Ségeste - Erice - Selinunte - Agrigento - Pantalica - Enna - Piazza Armerina - Pantalica - Noto - Syracuse - Latta - Catania - Taormine - Milazzo - Lipari - Cefalù - Solunto

Pour recevoir le programme détaillé de ce voyage, ou bien celui des autres que nous vous proposons :

- du 22 octobre au 1^{er} novembre 2000 HISTOIRE D'ISRAËL
- du 3 au 10 décembre 2000 LES ANTIQUITÉS DE LA LIBYE

PROGRAMME 2001 (le vôtre sera envoyé sur demande)
VOUS POUVEZ TÉLÉPHONER AU 01 44 39 03 03 OU ÉCRIRE À :
LA PROCURE - TERRE ENTIÈRE VOYAGES D'ULYSSE
10 RUE MEZIERES, 75006 PARIS

M - Mme - Mlle.....

Adresse.....

Tél. (facultatif).....Adresse.....

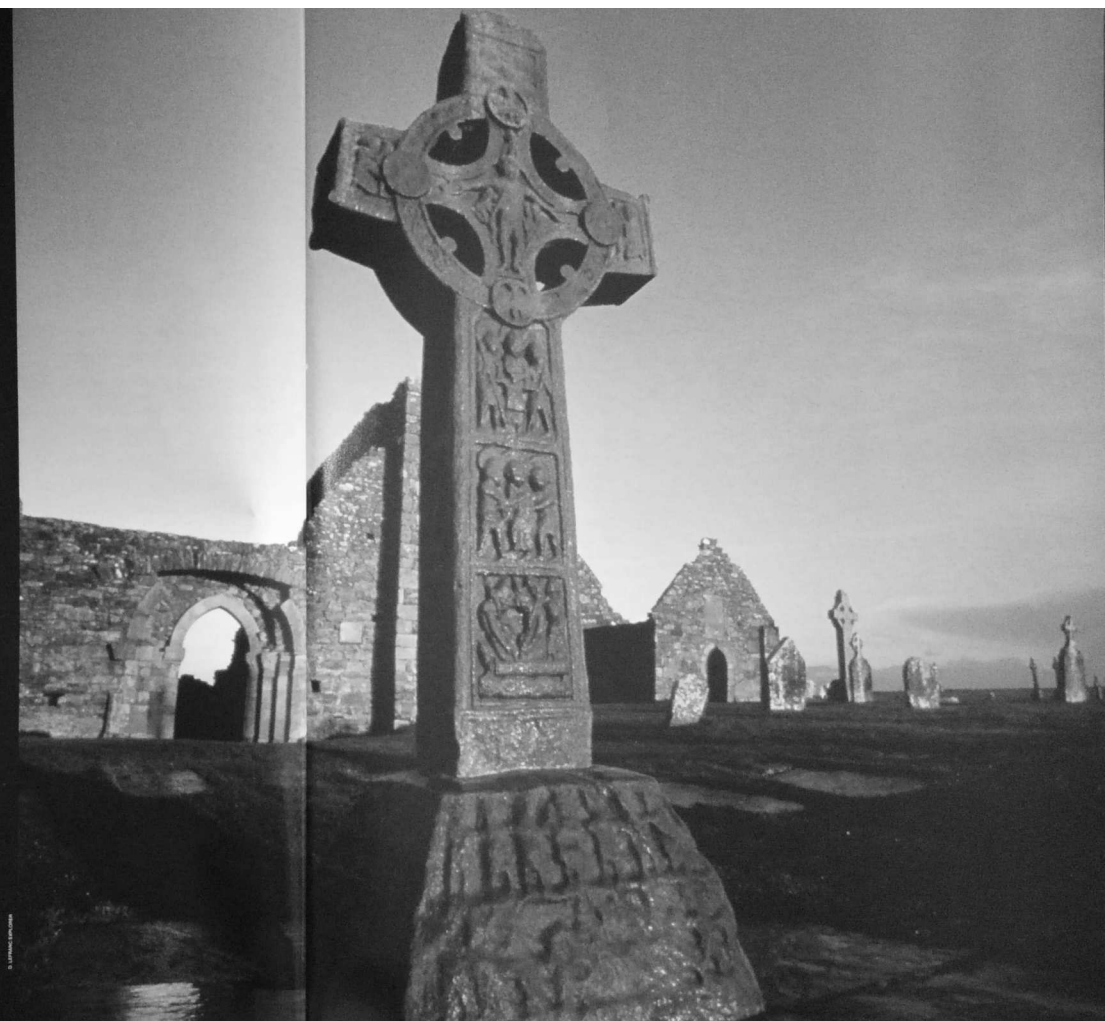
Code Postal.....Ville.....

désire recevoir les programmes Voyages Ulysse - (t. 075950183)

LES PAYS CELTES

Le monde celtique est vaste : la Galice et les Asturies, en Espagne, s'en réclament, ainsi qu'une partie du Portugal ; et si l'on considère les 39 festivals celtiques de Californie, les Etats-Unis pourraient aussi le faire... tout comme de nombreuses régions du monde. Pour ce numéro, « Ulysse » a choisi de vous emmener visiter le cœur de ce monde celtique : Bretagne, Irlande, Pays de Galles et Ecosse. Dans chacune de ces régions, nous sommes partis à la recherche de l'âme celtique, guidés par l'histoire et par les légendes...

CLONMACNOISE
Ce monastère fondé au VI^e siècle est l'un des foyers irlandais du monachisme celtique. Au premier plan, la « croix des écritures ».



ATMOSPHÈRE

LA - NOTE BLEUE - DES CELTES

Breton, écrivain, fondateur du festival «Etonnants Voyageurs», **Michel Le Bris** se revendique de la grande famille celtique. Mais qu'est-ce qui réunit tous ses membres ? La géographie ? L'histoire ? L'imaginaire ? Peut-être un petit air de famille ?... Confidences d'un « barbare ivre ».

Nous, Celtes ivrognes, et buveurs d'amertume», écrit le poète Yves Elleouet.

Pourquoi ces quelques mots, à chaque fois, éveillent-ils en moi pareils échos ? Comme si, en eux, je me reconnaissais – moi, pourtant si peu ivrogne... Et ce frisson, aux premières lignes du moindre texte de Synge, de Joyce, de Dylan Thomas, aux premières images d'un film de Huston, à ce mélange d'âpre ironie, de réalisme dur, et de lyrisme vertigineux : quelque chose comme la « note bleue » si chère aux jazzmen. Une note, oui, une « petite musique », à nulle autre pareille, et à l'instant même où elle résonne en vous, ce sentiment si étrange, cette évidence qu'elle était déjà là, au plus secret de vous, en attente. Un « air de famille », en somme : la mienne. La grande famille celtique.

Comment, un jour, se découvre-t-on « celtic » ? La « matière de Bretagne », l'histoire des mondes celtiques n'étaient pas des sujets abordés par

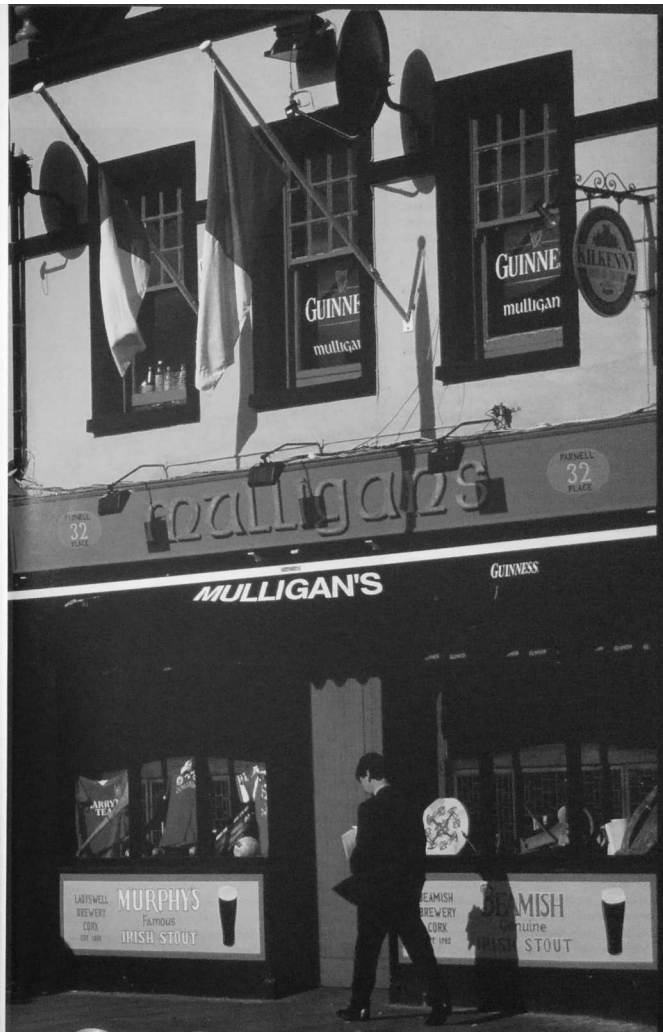
l'Education nationale. D'ailleurs, celle-ci, en bonne fille de la République, s'acharnait même à interdire, et par tous les moyens, la langue bretonne, suspectée de dissidence, sinon d'obscurantisme. Le peu qui pouvait nous être dit de notre culture se rapportait plus, alors, à l'éloge des sabots de bois qu'à celui des semelles de vent – c'était l'époque du folklore triomphant. Aussi, en guise d'initiation, il n'y eut pour moi ni mythe, ni langue, ni histoire. Juste ce que me chuchotaient les vagues et le vent, sur le rivage de Bretagne où j'étais né. La géographie a-t-elle ce pouvoir de façonner vos rêves, vos mondes d'images ? Comment ne pas être trouble, à découvrir tout ce qui me rapproche de Stevenson, autre arpenteur de rivages, en sa lointaine Ecosse ?

Il m'a fallu bien du temps, et bien des errances, bien des recherches pour découvrir que mes royaumes d'images n'étaient peut-être pas seulement le fruit de ma fantaisie, que mes images les plus in-

times pouvaient être, aussi, mémorielles, bref, que je n'étais pas seul : d'autres, avant moi, avaient rêvé pareillement leurs Breagnes, leurs Irlandes, leurs Galles, leurs Ecosse. Et l'ensemble de ces fils, tissés, dessinait comme un monde...

Il m'a fallu surtout l'expérience de l'exil, à l'âge de 14 ans, brutalement transplanté dans un lycée versaillais, pour découvrir, durement, mon étrangeté. J'avais grandi en Bretagne, faisant de la baie de Morlaix mon royaume, la peuplant de mes songes, ivre de toute la beauté du monde, rongé de nostalgie face à l'horizon vide. Pas de doute, j'étais différent de ceux qui m'entouraient dans ce lycée ! Et l'on cherche encore plus alors, croyez-moi, ceux qui vous ressemblent, vos frères en esprit. Celtes ? Je n'y pensais même pas. Le jazz, le roman américain, le romantisme allemand m'occupaient tout entier – et il me semblait me découvrir à travers eux. Le reste ne vint que très progressivement, presque à mon insu.

MA GRANDE FAMILLE CELTIQUE



À CORK
« Une petite musique, et à l'instant même où elle résonne en vous, ce sentiment qu'elle était déjà là, au plus secret de vous. Un air de famille, en somme : la mienne. La grande famille celtique. »

À DUBLIN
« Une communauté de valeurs, d'attitude ? Peut-être. Et ces mille petits détails, gestes, réflexes, manies, par lesquels on se reconnaît. »

Et ce fut le plus émouvant, peut-être, en tous les cas le plus déroutant, de découvrir que nombre de mes auteurs favoris, ceux qui m'étaient les plus chers, les plus proches, avaient en même temps de qualité, avale en quelque sorte un « air de famille » : la mienne.

Comment expliquer autrement ce sentiment presque indéfinissable et en même temps intensément jubilatoire de connivence, à la découverte de cinéastes ou d'auteurs aussi dissemblables que John Ford et Huston, Stevenson et James Joyce, Synge et Dylan Thomas ? Une communauté de valeurs, d'attitude ? Peut-être. Et ces mille petits détails, gestes, réflexes, manies, par lesquels on se reconnaît. Je ne regardais pas un film de Huston, de Ford ou de Walsh comme un Français regarde un film américain, mais comme un membre de leur famille. Tandis qu'il me fallait bien admettre que la littérature française m'était décidément une littérature quelque peu étrangère – si l'on entend par « français » ce qui est supposé en définir « l'esprit », mélange de légèreté badine et de distance critique, voulant à toute force ignorer les puissances du mythe, et les flamboiements de l'imaginaire. « Un barbare ivre », ironisait Voltaire à propos de Shakespeare. Eh bien ! Va pour le barbare ivre.

Est-il besoin de dire ce sentiment de connivence n'a fait que croître au fil de mes voyages, de mes rencontres, de mes lectures ? « Comment peut-on être breton », s'interrogeait Morvan Lebesque, dans les années soixante, en un livre fameux. Comment être irlandais, pareillement, écossais – celtique, aujourd'hui ?

Prenez les Irlandais. Divers, contradictoires, divisés, en guerre, certes, contre les Anglais, mais d'abord contre eux-mêmes depuis des siècles. La petite noblesse contre les paysans, les hommes contre les femmes, les unionistes contre les nationalistes, les adeptes du renouveau celtique contre ceux qui préfèrent l'oublier, les tenants du gaélique contre ceux qui écrivent en anglais : « *Imaginaire irlandais toujours l'apparence d'un schisme* », écrit la romancière Julian O'Flahain.

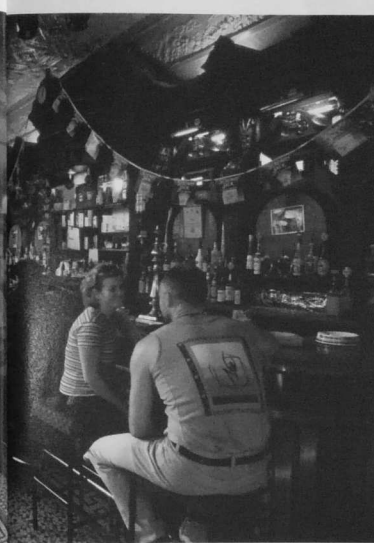
Voulez-vous célébrer ce pays comme le centre magnétique de la celtitude – ce qu'il est ? Il se trouvera toujours un Irlandais sardonique pour vous demander de quels celtes il peut s'agir. Certes, il doit bien en rester quelques-uns, vers l'ouest. Mais des descendants de Vikings tout autant, de Normands, d'Anglais protestants (ou catholiques), de huguenots français, d'Allemands du Palatinat, de fidèles de



Jacques II pourchassés par Cromwell – ou de soldats de Cromwell pourchassés par Guillaume d'Orange. Tous, bien sûr, s'affirmant farouchement irlandais.

Prenez les Bretons. Pas une de leurs supposées caractéristiques qui ne trouve immédiatement son contraire à portée de main. Et je suis bien placé, moi Trégorrois, pour en parler, à quelques encablures des Léonards, à nous en tous points opposés, mais se revendiquant eux aussi, avec la même énergie que nous, de la baie de Morlaix. Et je n'évoque même pas les Bigoudens ou les Vannetais...

Stevenson n'en finissait pas de s'étonner, à propos de l'Écosse, « *indéfinissable* », selon lui, « *n'ayant d'unité que sur la carte* » : « *me trouve-je au pays que je vois un rival dans l'homme de Glasgow et pense que celui de Bara m'est plus qu'à moitié étranger. Mais que nous venions des rives de Manor ou de celles de May, il nous suffit de nous rencontrer en quelque terre lointaine pour que dans l'instant une espèce de tendresse toujours prête à s'épanouir nous réunisse. Parmi tous les mystères du cœur humain il n'en est pas de plus insondable* ». Après tout, c'est peut-être cela, notre premier trait commun...



Mais n'est-il pas étrange, ce tour d'esprit qui vous somme sur-le-champ de vous « définir », pour un peu de vous « justifier » de votre existence ? Un sentiment d'identité n'a pas à se démonter, ou à se justifier. Il est un fait, c'est tout. Et il s'affirme comme tel. Pas un Breton, n'en déplaise à ceux qui y veulent voir une atteinte à l'intégrité de la République, qui ne se sente breton – sans d'ailleurs voir très bien en quoi l'on ne pourrait pas être tout à la fois breton et citoyen français. Si la culture est l'image de soi que l'on se forge, et que l'on projette vers l'extérieur, alors, le moins que l'on puisse dire est

qu'elle s'affirme aujourd'hui avec une belle santé, cette identité bretonne ! A travers un foisonnement artistique peut-être sans précédent. Mêlant dans les mêmes groupes musiciens berbères, kirghizes, africains, mêlant les influences, les rythmes, les sons, et n'en produisant pas moins une musique tout à la fois bretonne et du monde entier – conjuguant à sa manière l'universel et le singulier. Celtique ? Evidemment.

A ceux qui objectent que ce celtisme-là, à l'épreuve des siècles, n'est plus qu'imaginaire, conseillons-leur, cet été, de s'immerger dans le Festival in-

terceltique de Lorient : 3 000 artistes irlandais, 4 000 écossais, 2 000 gallois, 2 000 galiciens – sans oublier les cornouaillais, les manxois, et les celtes de la « diaspora » venus d'Amérique du Nord, de Canada, d'Australie, et de Nouvelle-Zélande. Plus, au bas mot, 2 500 musiciens bretons !

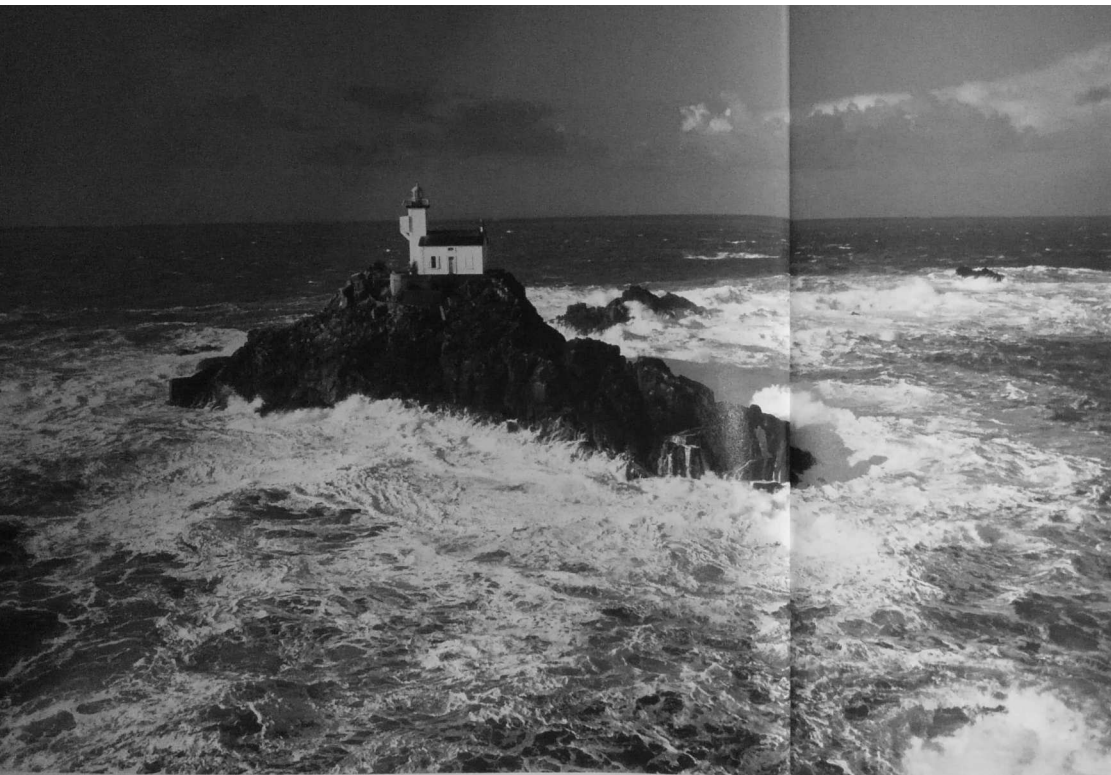
Peu y croyaient quand Jean-Pierre Richard et Pierre Kergadec se sont lancés à l'aventure. Aujourd'hui, nous assistons à une formidable explosion de créativité – comme le montre le succès de l'album *Héritage des Celtes*, du Breton Dan ar Braz. Jazz, rock ou country : désormais, la celtitude se conjugue au présent ! Et non seulement 300 000 personnes chaque été se pressent à Lorient, mais on compte aussi des festivals celtiques dans les deux hémisphères, de New York à Tokyo, de Dallas à Djakarta ! Imaginaire, ce celtisme-là ? Sans doute : c'est-à-dire devenu réalité, à travers une multitude d'œuvres. Parce que c'est bien cela, en fin de compte, qui nous définit, nous, « Celtes » : un certain rapport aux puissances de l'imaginaire.

Qui trouve son origine, selon moi, dans l'aventure singulière, aujourd'hui oubliée, que fut le christianisme celtique... Un savoir secret. Suspecté d'hérésie. Non pas un mystérieux savoir « druidique » comme on l'a dit parfois. Mais celui des philosophes néo-platoniciens, comme le Pseudo-Denys, ou Grégoire de Nyse, à la confluence des héritages grecs et chrétiens, dont les manuscrits préservés par les moines d'Orient trouveront plus tard refuge en Irlande, à une époque où Rome interdisait pratiquement l'étude du grec.

Qu'avaient donc de si sulfureux les manuscrits ? Et pourquoi irrigueront-ils la Renaissance carolingienne, d'abord, puis la Renaissance tout court ? Quelques aperçus des théories d'un de ces moines d'Irlande, Jean Scot Erigène, en donnent peut-être une idée. « Tu » est le visage de Dieu, affirmait celui-ci : autrement dit, il y a en chaque homme une étincelle divine qui le fait homme, et le fait libre.

Aussi, tout homme qui en asservit un autre insulte-t-il Dieu, en cet homme – lequel se trouve ainsi fondé en sa foi à se rebeller contre l'impie... On comprend qu'un tel discours ait pu émouvoir les pouvoirs en place. Mais il allait plus loin, et aux doctes qui le mettaient au défi de démontrer cette présence de Dieu en chacun, il répliquait par les puissances de l'art : si l'art dit quelque chose qui ne peut pas se dire autrement, alors l'homme est créateur, à l'image de Dieu, et il faut supposer un autre type de connaissance que la connaissance rationnelle : celle de l'imaginaire, dont les œuvres ont pour fonction de révéler cette flamme divine en chacun... Rome, dit-on, le fit assassiner, et le monachisme celtique n'est plus guère étudié.

Un message de rébellion contre tous les pouvoirs. L'affirmation libertaire de la grandeur de l'individu. La croyance têtue dans les puissances de l'imaginaire – n'est-ce pas la définition de ce que l'on pourrait dire « l'âme des Celtes » ? Comme si quelque chose demeurait, en nous, de cette aventure spirituelle. En attente d'une nouvelle Renaissance. ■



PAYS DE VENT ET DE SONGES

DÉCOUVERTE AU CŒUR DE LA BRETAGNE SECRÈTE

Rechercher la Bretagne celtique, c'est plonger dans un univers de mythes et de légendes. Ici, qui aime les songes croise le roi Arthur, la princesse Dahud ou Tristan et Yseult. **Daniel Morvan** s'est laissé charmer.

En Bretagne, le temps est musicien et joue sur la partition des vents du sud, de l'ouest et du nord – mervent, kornog, gwalarn. Sources et croix en sont les ponctuations obstinées, trilles de mésanges bleues piquées sur la mélodie ininterrompue des fontaines. Le paradis des Celtes est un royaume de musique. Mais l'âme celte, sensible dans le génie des lieux, n'est pas une donnée objective. Elle n'a pas la rectitude d'une voie romaine. Son cœur bat-il dans les pierres levées qui jalonnent tous les chemins d'Armorique ? « *Les Celtes*, écrit Flaubert dans *Salammbô*, *regrettaient trois pierres brutes, sous un ciel toujours pluvieux, au fond d'un golfe rempli d'îlots*. » Vision partielle et fautive : le monument celtique, c'est l'arbre, et non la pierre.

Un archéologue, devant les mégalithes de Carnac, s'exaspérait : « *Parlez, mais parlez donc !* » Mais qu'on en appelle au Carbone 14 ou à la thermo-luminescence, la cause est – hélas ! – entendue : l'homme a commencé à tailler et bâtir menhirs et dolmens 4 500 ans avant notre ère. Avant les Pyramides. Avant les Celtes, plus métallurgistes, guerriers et druides que maçons. Le « mur de l'Atlantique » mégalithique est déjà édifié lorsque les *Keltoi* (comme les Grecs appellent les Celtes) envahissent l'Armorique à partir de 450 avant J.-C. En revanche, les mégalithes furent « colonisés » par les Celtes et firent longtemps l'objet de pratiques rituelles populaires. Jusqu'au XIX^e siècle, les colliers préhistoriques d'ambre, d'agate, de jaspe, de quartz, auxquels on avait ajouté une croix, se portaient aux noix du Vannetais. Certains paysans portaient ces talismans et les emportaient dans leur tombe. Les haches polies étaient placées dans les murs des maisons neuves.

Qu'ont laissé les Celtes en Bretagne ? Peut-être moins de vestiges qu'ailleurs, mais le souvenir vivace d'un mysticisme exubérant, d'une folie aventureuse, d'une vision du monde : les Celtes ignoraient le péché, leur paradis n'était pas un royaume d'ombres mais un lieu de félicité plus proche de la Perse que du paradis chrétien... Les mythes, transmis par le roman courtois, composent une vaste nébuleuse de

LE PHARE DE TÉVENNEC

Une légende situe la ville d'Ys sous les eaux de la baie des Trépassés, gardée par ce phare de la pointe du Raz. Est-ce en écoutant pleurer ses habitants que ses cheuëns blanchissaient en une nuit ?

réves où chacun peut puiser. Là où l'eau et le vent ont effacé les traces, l'âme celtique est chez elle : dans l'invisible, dans cet Autre Monde qui affleure, qu'on devine comme des mouvements d'acteurs derrière un rideau de vent. Soudain, vous n'êtes plus un étranger à cette terre, la flèche de cobalt d'un oiseau vous traverse, la face érodée d'un monolithe vous parle. Il faut imaginer les cavalcades d'un chevalier au glaive d'émeraude, il faut faire ressurgir la ville d'Ys, sonder le cœur des tombelles basses, s'enfoncer sous l'océan entre des rocs heaumés de varech, vers des palais de cristal. Le songe n'est ici qu'une manière de provoquer les pierres et les eaux à dire la Légende. C'est ce qu'il nous arrive de faire, lorsque la pureté de l'air est trop vive, lorsque l'air de Penmarc'h ou de l'Arrée nous apportent jusqu'aux rives de Loire on ne sait quel écho de cité sous-marine, quels effluves de mer souterraine. Nous avons tous couru après des chocs clairs d'épées, et, comme l'enfant dans un château perché au-dessus des gouffres, cherché les issues secrètes. Il y a pour chacun une entrée souterraine, un interstice, des portes qui font pressentir des matins de nacre. Et ces portes ne se trouvent pas nécessairement au milieu des rocs : le surréalisme, emprunt d'imaginaire celtique, a montré comment le visage de la Merveille peut se croiser à tout instant.

L'ARBRE DORÉ
Curieuse rencontre, au cœur du « Val-sans-retour », à proximité du petit village de Trehorenteuc.



volubile creuse la mémoire des chaos granitiques. C'est dans le dévalement figé des sphères moussues qu'il faut suivre naïvement les veines du pays clos, entrer dans l'arrière-saison du pays des sabotiers. Qui ne sort pas d'Huelgoat étourdi n'y est jamais entré ; il existe bien une carte et des panonceaux, dérisoires auprès des calmes blocs ; après la Roche Tremblante, un sentier grimpe jusqu'au camp d'Artus.

Arthur, ou la force. L'ours est son animal totem. Selon la légende, le roi mythique de la Bretagne se repose dans l'île d'Avalon et reviendra un jour, comme le promet l'espoir breton, lorsque Merlin fera sonner trois fois sa harpe d'or. Le camp d'Artus est un oppidum reconnaissable (par les archéologues) à son talus, vestige d'un « murus gallicus », entrelacement de poutres renforcées par des clous de fer. Après la défaite d'Alésia, en 52, s'y retranchèrent les derniers irréductibles popularisés par la bande dessinée : les Osismes (c'est-à-dire en celte « les plus éloignés », les Finistériens). Où le regard ne distingue que les ondulations d'une montagne, est entré le cœur de l'Armorique, son noyau ardent.

La Bretagne vénère les eaux souterraines, et croit qu'existe une vaste nappe sur laquelle flotte l'écorce terrestre, qu'elle transperce de rivières et de sources. A Huelgoat se trouve le gouffre d'Ahès, résurgence des flots qui engloutirent la ville d'Ys et rejaillirent dans le haut pays par des gouffres. La tradition veut que la voix jeune et pure qui domine parfois le tumulte, par les nuits de pleine lune, soit celle de cette blanche sirène, encore appelée Dahud, qui implore la délivrance. Ainsi, au cœur des chaos, vient battre la légende : Ahès/Dahud, princesse de la ville

« IL FAUT IMAGINER LES CAVALCADES D'UN CHEVALIER AU GLAIVE BRANDI, IL FAUT FAIRE RESSURGIR LA VILLE D'YS »

Il m'arrive d'imaginer que le sas d'entrée dans l'arrière-scène est le passage Pommeraye, à Nantes. Dans le Passage, cette serre de songes où tous les enchantements semblent possibles, une volée de marches me conduit vers une galerie d'art - le sortilège commence. Un tableau imaginé, mais qui ne peut être que la *Beata Beatrix* de Dante Gabriel Rossetti, cet orant de calvaire noyée dans une rousseur capiteuse, ce portrait est une porte dérobée donnant directement dans les gouffres de la forêt d'Huelgoat. Huelgoat, c'est-à-dire le bois haut, à 30 kilomètres de Morlaix. La Rivière d'Argent n'est plus un fleuve d'oubli, et son flot



d'Ys, y faisait disparaître ses amants d'une nuit. Lorsqu'elle les quittait au matin, elle leur donnait un masque enchanté pour sortir discrètement. Ce masque les étouffait, et Dahud les faisait jeter à Huelgoat par un Cavalier noir.

Une légende situe la cite d'Ys dans la baie des Trépassés, entre la pointe du Van et la pointe du Raz ; pour d'autres, elle se situe dans la baie de Douarnenez. Selon la légende, Dahud est condamnée par saint Guenolé, fondateur de l'abbaye de Landevennec, à être engloutie avec la ville dont elle a donné les clefs au diable. Les historiens Françoise Le Roux et Christian Guyonvarc'h ont travaillé à démêler l'écheveau pour dégager le fonds mythique des broderies folkloriques. On cherchera en vain une cathédrale et une ville englouties sous les flots de la baie de Douarnenez. Issue du mythe celtique de la femme de l'Autre Monde (appelée la *Banshee* en Irlande, Ahès, Dahud ou encore Marie-Morgane, « née de la mer », en Bretagne), la fille des eaux est devenue une sauvageonne démoniaque.

Mais sous ce déguisement moralisateur frémit toujours l'ondine mythique. Faut-il, dès lors, rappeler ce qu'il reste de la légende ? Déguisé en beau prince, le diable s'introduit dans la ville d'Ys et séduit Dahud, la fille du roi Gradlon. Avec le concours d'un nain sonneur de binou, il déclenche un bal infernal, mené par les sept cavaliers du démon. Ensorcelée, Dahud vole la clef d'argent que Gradlon porte au cou et ouvre les écluses de la mer. Saint Guenolé accourt au triple galop réveiller Gradlon et le mettre en selle. Le vieux roi rencontre sa fille éperdue devant les flots, la prend en croupe : aussitôt le cheval ralentit son pas. Guenolé lui crie : « *Taol en diaoul er mor* », jette le diable à la mer. Le vieux roi jette sa fille à l'eau, sa monture ainsi allégée fait un bond immense qui le fait atterrir à Rumengol. Gradlon trouvera refuge à Landevennec, pôle de la chrétienté celtique et lieu enchanteur. Sa statue équestre est visible entre les deux fleches de la cathédrale de Quimper. Une autre statue orne l'arc de triomphe de l'église d'Argol. La belle Dahud, elle, a retrouvé sa vraie nature dans le monde des eaux, figure allégorique de la Bretagne, à laquelle on confère depuis l'Antiquité un rôle de « passeuse d'âmes ».

BROCELIANDE
La forêt de Paimpont conserve tout le mystère de la mythique forêt de Brocéliande. Chaque pierre, chaque arbre est ici paré d'une légende liée au roi Arthur, à Merlin ou à Viviane.

« VESTIGE
CELTIQUE »
Le monument
celtique, ce ne
sont pas les
mégolithes, qui
précèdent
les Celtes de
plusieurs
millénaires, mais
bien plutôt
l'arbre. Dans les
langues celtiques,
le mot « savoir »
est toujours
proche du mot
« arbre ».



« L'ÂME CELTE EST CHEZ ELLE DANS L'INVISIBLE, DANS CET AUTRE MONDE QUI AFFLEURE ET QU'ON DEVINE »

La pointe du Raz fut un symbole des ravages du tourisme de masse avant son sauvetage par le Conservatoire du littoral. Vous contemplez avec effroi la face écumante de l'océan, vous vous appuyez au mur d'une chapelle pour ne pas être happé par les gouffres hurleurs. Surnageant sur une écume de Léviathan, les phares maintenant vides d'Armen et de Tévenec, où les cheveux des gardiens blanchissent en une nuit. Nous ne quitterons pas les parages de la chaussée de Sein sans parler de l'île des druidesses, l'île de Sena, mentionnée par le

géographe romain Pomponius Mela. Parmi ces neuf druidesses vierges, la légende a retenu le nom de Velleda, personnage des *Martyrs* de Chateaubriand, qui la décrit ainsi : « La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose et ses longs cheveux blonds qui flottaient épars annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots. »

On dit que Velleda, emprisonnée par le Romain Eudore alors qu'elle fomentait une révolte gauloise, s'éprit de son geôlier. Eudore succomba aux charmes de la druidesse, dont le père, Ségénax, la croyant bafoûée, décide de la venger. Au cours du combat, Ségénax est tué par les Romains. Et Velleda se suicide à l'aide de sa faucille d'or. Le romantisme a donné ses

propres couleurs de « peplum » à cette reconstitution gallo-romaine. Un fait attesté de la permanence des mythes : au XVII^e siècle, un missionnaire découvrit à Sein deux prêtresses qui adoraient le soleil. Un culte présumé disparu depuis onze siècles se perpétuait à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. La mythologie des naïades celtiques et des messagères de l'Autre Monde nous conduit vers Tristan et Iseult. Comme les heureux mortels du paradis celtique, leur amour naît sur les eaux, lorsque Tristan, chargé par son oncle, le roi Marc, de ramener celle que le destin (un cheveu blond déposé sur sa fenêtre par deux hirondelles) lui a désignée pour épouse, Iseult l'Irlandaise, conduit celle-ci au pays de Galles.

On sait comment un philtre d'amour changea le cours de l'histoire. Condamnés à mort par le roi, les amants s'échappèrent en Écosse, puis Marc les absout après les avoir surpris dans leur sommeil, séparés par l'épée de Tristan. Le roi Arthur décrète qu'Iseult vivra auprès de chacun des deux rivaux une moitié de l'année. Marc choisit l'hiver aux longues nuits, Iseult déclare qu'elle ne quittera plus Tristan, car l'été se prolonge avec le lierre, le houx et l'if. Mais Tristan s'exile en Bretagne, où il s'unit à Iseult aux blanches mains, fille du duc de Carhaix. Atteint par une flèche empoisonnée, il envoie un ami chercher son aimée, « Ysote la blonde ». Et ils conviennent d'un code : si le navire a ses voiles blanches, c'est qu'Iseult est à son bord. Pour se venger, l'épouse jalouse prétend qu'elles sont noires. Tristan, désespéré, expire, Iseult s'étend près de lui et rend l'âme. « *Amis Tristan, quant mors vu veis, vivre plus ne deis* », puis-je je vous vois mort, je ne dois plus vivre. On n'a jamais fait mieux depuis.

Depuis la cour anglo-normande, ce roman envahit l'Europe, de l'Italie à la Norvège. Iseult incarne la rayonnante féminité celtique, dont les peintres préraphaélites sauront donner une traduction fascinante. Iseult était-elle bretonne ? Fire : elle était une « penn sardine », comme on appelle les femmes de Douarnez, en raison de leur coiffe traditionnelle qui évoque une « tête de sardine ». Selon la première carte de Bretagne établie par un géographe arabe du XII^e siècle, le Léones, qui désigne la patrie de Tristan, ne peut qu'être à Douarnez. D'autant plus troublant qu'il existe à Douarnez une île Tristan, que l'anse des Flomarch porte clairement le nom du roi Marc, et que fut découverte à Douarnez la tombe d'une jeune femme parée comme une princesse. Ce sarcophage de plomb était-il celui d'Iseult la blonde ?

DÉCOUVERTE 
AU CŒUR DE LA BRETAGNE SECRÈTE

TRADITION La troménie de Locronan

Tous les six ans, les deuxième et troisième dimanche de juillet, le petit bourg de Locronan, dans le Finistère, sort ses saints et déploie ses bannières pour processionner sur un parcours immémorial. Ou du moins, un parcours dont on garde la trace écrite depuis 1585. Officiellement, la troménie – du breton *tro minihl*, soit tour de la minihl, ou propriété monastique – reprend le parcours qu'effectuait chaque jour saint Ronan, évangelisateur irlandais du haut Moyen Âge, enterré dans l'église de Locronan. Voilà donc un rituel bien catholique. Mais selon Donatien Laurent, ethnologue et directeur de recherches au CNRS, la troménie n'est autre que le prolongement christianisé d'un rite plus ancien, lié au calendrier celtique. Ainsi, le parcours représente l'année, les stations marquant les mois, et leurs actuels saints dédicataires reprenant les vertus des anciens dieux ou des fêtes célébrées à ces dates. Rien d'étonnant, quand on sait que les quatre dates cardinales du calendrier celtique ont conservé toute leur singularité dans la langue bretonne : *kala goariv* et *kala mae* pour le 1^{er} novembre et le 1^{er} mai (calendes d'hiver et calendes de mai), qui marquaient le début de l'année et le début du second semestre du calendrier celtique ; *gouel berch'ned* et *gouel eost* pour le 1^{er} février et 1^{er} août (fête de Brigitte et fête d'Auguste), les deux fêtes médianes masculines et féminines qui dominaient chaque semestre.

GRANDE
TROMÉNIE
La procession
de la grande
troménie de
Locronan en
juillet 1995.
La prochaine aura
lieu en 2001.



DÉCOUVERTE

DANS LES SOUS-BOIS DE LA MYTHIQUE BROCÉLIANDE

Si on l'appelle aujourd'hui forêt de Paimpont, son vrai nom, enfin le seul que connaissent les amateurs de mystères, est Brocéliande, lieu mythique où Merlin l'Enchanteur exerça ses talents. D'ailleurs, certains disent qu'il hanterait toujours le lieu. **Daniel Morvan** est allé voir.

Brocéliande désœuvrée lui qui y vient « en touriste ». Ce massif de 7000 hectares de pinèdes, landes et bois cache ses trésors. « La porte est en de dans », prévient le message gravé au-dessus du portail de l'église de Tréhorenteuc, à l'attention des quêteurs du Graal.

Des esprits chagrins ne manquent pas de souligner le caractère fictif de Brocéliande, qui se nomme forêt de Paimpont. Mais si Brocéliande est l'ultime lambeau de l'immense forêt primitive qui couvrait le centre de la Bretagne, elle conserve alors cette dimension sacrée confiée aux arbres par les Celtes : la forêt, c'est le temple des druides, le « neman » l'arbre renferme les symboles essentiels : le chêne de la sagesse, le pommier de l'Autre Monde, dont les fruits apportent l'immortalité, l'if du combat (on en fait des boucliers), le houx de l'éternité, l'aubépine des fêtes. Dans les langues celtiques, le mot « savoir » et le

mot « arbres » sont presque identiques. L'arbre authentifie Brocéliande. Sans doute mieux que d'autres preuves.

Ici, mythes et religions ont partie liée, comme en témoigne une scène du chemin de croix de Tréhorenteuc, où le Christ est aux pieds de Morgane la « luxurieuse ». Le passage au château de Comper, siège du Centre de l'imaginaire arthurien, n'est pas inutile avant le grand saut.

Ce lac n'est autre que le palais de Viviane

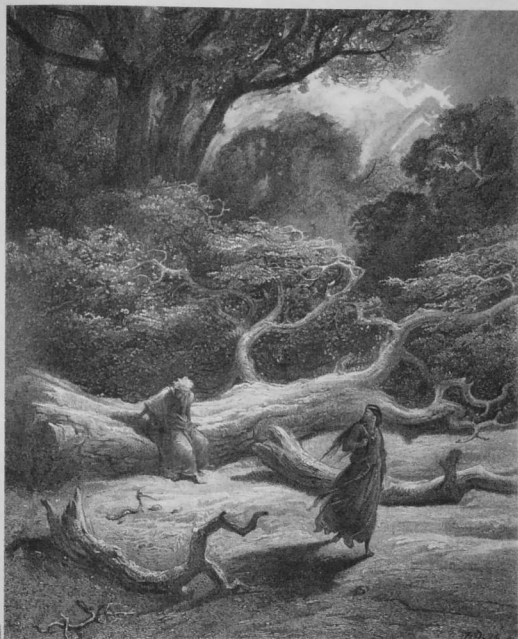
Avec ses guides, Claudine Glot, qui préside ce haut lieu de culture, initie le visiteur aux mystères de Brocéliande. Au bord du lac de Comper, elle vous explique que les eaux calmes que vous croyez voir ne sont qu'une illusion : « Merlin a bâti pour Viviane un merveilleux palais de cristal. Afin qu'elle n'y soit pas dérangée, ce palais a l'apparence d'un lac ». Brocéliande est l'empire de Merlin, non celui du roi



Arthur, qui ne fait que passer, au cas où l'Enchanteur aurait enfin décidé de lancer le bal en jouant de sa harpe. Merlin et Viviane sont tous deux doués de pouvoirs : né du diable et d'une femme, Merlin a le don d'ubiquité et de divination. Viviane le rencontre à quinze ans, près de la fontaine de Barenton. Elle lui offre son amour en échange de ses pouvoirs. Afin de rester auprès d'elle, Merlin livre à Viviane le plus dangereux des sortilèges, celui qui permet d'emprisonner sans barreaux : depuis le jour de mai où il a prononcé les neuf phrases de l'enchantement, Merlin attend dans une prison d'air, dans un autre temps, avant la quête du Graal. C'est Merlin qui va fonder la Table

cosmique du château de Montsalvaige, ou une place vide attend celui qui accèdera aux mystères spirituels du Graal, ce vase taillé dans l'émeraude qui ornait le front de Lucifier, ou fut recueilli le sang du Christ.

Les prestiges du mythe sont tels que les mégalithes de Brocéliande ont tous été « arthurianisés ». L'hôte (maison) de Viviane est un coffre néolithique. Le tombeau de Merlin, deux blocs de schiste que le promeneur ne remarquerait sans doute pas, s'ils n'étaient entourés par une profusion de couronnes de fleurs, d'objets, de pièces déposés là comme des oboles au magicien. « Le culte du tombeau de Merlin est récent, tout au plus une douzaine d'années », explique Claudine Glot. « L'autre jour, nous avons trouvé tout enrhumé, des jeunes mariés qui venaient de s'unir à l'église avaient voulu associer les amoureux légendaires à leur bonheur ». Au terme d'un long chemin de schiste mauve qui traverse la lande et la



MERLIN ET VIVIANE
Les deux héros arthuriens au cœur de Brocéliande, vus par Gustave Doré en 1868 (illustrations pour « Viviane », par A. Tennyson).

On raconte de drôles de choses sur Barenton, la fontaine qui guérit de la folie. Une colonie de vacances visitait la fontaine par un jour d'été gressillant de sécheresse. Un adolescent qui voulait moquer la légende versa de l'eau sur son Perron, comme on le fait aux processions religieuses pour appeler la pluie. Trois heures après, le camp de vacances était inondé ; le coupable jura qu'il n'y était pour rien. Une nuit, après avoir vidé quelques hanaps de bon vin, un groupe de lettrés se rend à Barenton. Le plus brillant d'entre eux monte sur la margelle afin d'y invoquer Merlin et Viviane, dans l'une de ces improvisations hallucinées dont il a le secret. Un pas de trop, et le déclamateur tombe, horizontal comme un gisant, dans la fontaine. Ses eaux se referment si promptement sur lui que ses amis le croient disparu par enchantement : Viviane ne vient-elle pas de capturer un barde ?

L'alchimie poétique n'a jamais mieux transfiguré un lieu que Brocéliande. Elle tient encore en respect les marchands du temple, des jeux de rôles s'y organisent parfois, où ceux qui jouent les guerriers celtes sont toujours plus nombreux que les postulants légionnaires. Et pourtant Jules César n'a-t-il pas écrasé la flotte Venète dans le golfe du Morbihan en l'an 56 de notre ère ? Mais Rome n'a pas eu raison de tous les Celtes et de leurs enchantements. ■

BROCÉLIANDE, FORÊT ENCHANTÉE

forêt de Paimpont, la fontaine de Barenton est le lieu authentique de la légende arthurienne en Bretagne. Brocéliande est un monde d'eaux : son nom original, « Brésilien », signifie « la colline de l'anguille », l'anguille étant Ninian (Viviane), la déesse celtique de l'eau et de l'amour, la Dame du Lac, l'initiatrice de Lancelot. Celle qui confie au roi Arthur l'épée magique Ca-

ledwch (Excalibur), venue de l'Autre Monde et qu'Arthur, avant de mourir, jette dans les eaux : une main en jaillit pour la saisir, et la brandit trois fois pour un ultime hommage au roi mourant. La première fois que je me suis rendu à Brocéliande, des cris d'enfants fusaient dans les genêts embrasés par un printemps précoce. La margelle de la fontaine n'est plus d'émeraude mais

Barenton est toujours la fontaine qui bout, bien réellement, d'un bouillonnement froid depuis que le chevalier Galaad, avant de mourir d'extase devant le Graal, y plongea le bras. Les enfants, eux aussi, s'exaltaient. Et comme ils avaient lu le Chevalier au lion, ils exigeaient de leur maîtresse qu'elle désignât l'endroit par où surgit le cavalier noir qui défie le chevalier Gauvain.

ACTUALITÉ

LA 30^e ÉDITION DU FESTIVAL INTERCELTIQUE DE LORIENT

Installé à Lorient depuis 1971, le Festival interceltique fête cette année sa 30^e édition. Lancé sur un pari un peu fou, il est devenu le plus grand rassemblement des musiques celtiques au monde et le premier festival de France. Histoire d'un succès. Par Mikael-Yves Willers.

Nous sommes en 1971. Cette année-là, l'Écossais Chay Blyth bat le record du tour du monde en solitaire sans escale et les Fêtes des cornemuses de Lorient font leurs premiers pas. Un festival né du hasard et d'un naufrage - le championnat des bagadoù (ensembles bretons de cornemuses, bombardes et percussions) est orphelin et cherche un nouveau port d'attache. En effet, Brest ne désire plus cautionner une manifestation qui perd de l'argent... Un certain nombre de responsables de Bodadeg Ar Sonerion, qui gère les bagadoù, sous la présidence de Polig Monjarret, habitent la région lorientaise. Des contacts se nouent alors avec Pierre Guergalic, président du comité des fêtes de la ville, et futur président de la nouvelle manifestation. Le pari est relevé.

Dès la première année, les Fêtes des cornemuses trouvent un public : curieux et amoureux de la culture bretonne. Deux jours durant, 25 000 personnes envahissent rues, hôtel de ville et palais des congrès. La soirée folk-song avec Alan Sti-

LORIENT

vell fait salle comble. Un an après, ce jeune exilé parisien de 27 ans fera exploser l'Olympia. En 1977, Joan Baez - l'une des premières stars internationales à se rendre au Festival - renoue avec ses racines irlandaises. Au bras du bande breton, elle s'essaie à la gavotte (danse de basse Bretagne), pieds nus, à deux heures du matin... La première vague celtique bat alors son plein. Pourtant, rien n'était joué d'avance.

« Des le départ, nous aurions pu basculer vers un anémissement total de l'identité culturelle bretonne. » Jean-Pierre Pichard sait de quoi il parle. L'actuel directeur du Festival interceltique n'a que 26 ans à l'époque, mais il est déjà immergé dans la culture celtique : conseiller musical en charge des fêtes de Brest et de Quimper, pennsoner (chef des sonneurs de cornemuse) de l'un des meilleurs groupes bretons d'alors, le bagad de la Kevrenn de Rennes, et responsable de la commission technique des bagadoù. La France de ce milieu des années 70 prône le nivellement culturel. Faire table rase du passé pour un avenir répu-

blicain meilleur : tel est le credo en vigueur, à une époque où afficher les couleurs bretonnes est interdit par l'État sous le prétexte que cela pourrait troubler l'ordre public.

« Mon idée dès le départ était la suivante : quand on a la chance de posséder une culture vivante, on la traite comme telle et non comme une culture du passé », explique Jean-Pierre Pichard, l'un des rares à l'époque à ne pas vouloir rester cantonné à de vieux schémas. Pour lui, la richesse culturelle naît de la diversité. Il a déjà en tête trois des aspects fondamentaux qui expliquent, pour partie, la pérennité et la réussite du festival : la volonté de traiter la culture au présent ; l'utilisation de techniques de pointe. Et surtout : le renouvellement du concept « interceltique ».

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Écossais, Irlandais, Gallois, Galiciens et Asturiens avaient très peu de relations entre eux avant la création du festival. Les cousins celtiques ne savaient pas non plus, pour la plupart, où se trouvait la Bretagne. En quelques années, la famille du festival s'agrandit.

FESTIVAL DANS L'AIR DU TEMPS



apprend à se connaître. En 1972, les Fêtes des cornemuses passent à la vitesse supérieure, pour devenir le Festival interceltique des cornemuses. Sonneurs en kilt d'Écosse, ceili bands irlandais (ensembles de musique à danser), et chanteurs gallois foulent pour la première fois le sol lorientais. En 1975, l'île de Man se joint aux festivités. La Cornouailles entre à son tour dans la danse.

1979 est l'année du changement : le festival remise ses cornemuses pour devenir interceltique et déploie ses ailes en direction de la péninsule ibérique. Trois ans auparavant, les gaitas galiciennes (cornemuses) ont fait leur apparition. En 1985, la principauté autonome des Asturies clôt la

marche. « Sous Franco, leur musique avait été complètement folklorisée. Quand Asturiens et Galiciens ont frappé à notre porte, nous leur avons posé une condition : celle d'améliorer leur technique musicale ».

Mise en place d'un véritable arc Atlantique

Les hommes politiques d'alors voient dans le festival interceltique un excellent moyen de faire connaître leur région excentrée hors des frontières. Grâce à leur contribution financière, des écoles de musique sont mises en place dans l'espoir de venir disputer à Lorient le trophée Macallan de la gaita, la cornemuse commune aux Galiciens et aux Asturiens

(1979). Au milieu des années 80, la boucle est presque bouclée : un véritable arc Atlantique voit le jour. La déferlante celte des années 70 commence pourtant à se retirer. Comme toute mode, elle se démode et se trouve remplacée par d'autres musiques « ethniques » : reggae, voix bulgares, polyphonies corses...

La situation financière du festival n'est pas non plus au mieux de sa forme et l'aide de l'État n'y change pas grand-chose : celui-ci octroie seulement 10 000 F de subventions pour un budget de 20 millions... Le festival, boude par Paris, frise pourtant déjà les 100 000 spectateurs. Payants. Et parvient à maintenir la tête hors de l'eau, en touchant des



© J. B. / A. / A.

pays limitrophes (Belgique, Allemagne, Italie, etc.). Le Festival interceltique reçoit alors jusqu'à 25 % de public étranger. Pendant ce temps, des milliers de jeunes musiciens se forment en Bretagne. A Paris, l'attitude est tout autre. « Il y avait à la fois un certain mépris et une incompréhension totale. Pour beaucoup, c'était simplement du folklore amélioré. Nous sommes parvenus à un véritable point de rupture à la fin des années 80 », se souvient Pichard, qui décide de « monter à Paris » pour faire connaître le festival et briser certains stéréotypes.

En finir avec le fameux « syndrome Bécassine »

En Bretagne, le « syndrome de Bécassine », né de l'interdiction de parler breton sous la III^e République, n'est pas mort et marque encore les générations, complexées d'avoir une culture différente. Si Paris leur renvoie une image positive d'eux-mêmes, ce complexe peut à nouveau tomber, pense Jean-Pierre Pichard. Avec des moyens dérisoires, il commence ses tournées parisiennes.

A Lorient, la magie du festival opère. L'espace d'une nuit, le port de pêche devient une

véritable ville dans la ville : inondée de musique, l'avenue de la Perrière accueille plus de 20 000 spectateurs qui déambulent jusqu'aux petites heures de l'aube. A deux encablures de là, une tonne de poissons suffit à peine à satisfaire l'appétit du millier de convives attablés sous la crête. Le 1^{er} dimanche d'août, toute la Celtie se trouve réunifiée et revêt ses plus beaux atours. 3 500 musiciens et danseurs prennent possession des rues du centre-ville lors de la grande parade, acclamée par près de 20 000 personnes, tous âges confondus.

Tandis que, le soir venu, on refait le monde autour d'une Guinness au pub de la place Jules-Ferry, le rêve et l'imagination s'emparent du parc du Moustoir lors des Nuits magiques, féerie mêlant pyrotechnies et jeux de lumières à quelque 700 artistes, sur fond d'écrans géants... Moments d'une rare émotion, véritable communion entre public et musiciens dont le festival cultive le secret : en 1982, place de l'Hôtel-de-Ville, la dernière note évanouie de *Bredan voyage* (œuvre pour cornemuse irlandaise et orchestre de Shaun Davy), plane un long silence... suivi d'un tonnerre d'ovations.

Le festival de l'an 2000

Chaque année, le Festival interceltique de Lorient met un pays celtique en valeur. Asturie, Galice, Écosse, Bretagne... L'an 2000 sera à Lorient « l'année du monde celte » avec des musiciens, artistes, écrivains qui viendront de tous les continents. En Australie, en Nouvelle-Zélande, en Amérique du Nord, les meilleurs joueurs de cornemuses ont concouru pour la finale du trophée « The Macallan ». Les joueurs de gaita du Mexique, d'Argentine et du Chili ont fait de même et retrouveront les Asturiens et les Galiciens à Lorient. Voir le programme plus détaillé dans le guide pratique, p. 82.



JOAN BAEZ

En 1977, la chanteuse « folk » américaine renoua avec ses racines irlandaises en se produisant au parc du Moustoir de Lorient. En haut, Carlos Nunez au Festival de Lorient en 1999.

A Paris, les choses prennent une tournure plus favorable. Après de nombreux contacts avec des journalistes, un dédicé se produit en 1993. L'équipe de l'Interceltique décide de créer un événement propice à éveiller l'attention. Avant d'aller évangéliser la verte Erin, le saint patron des Irlandais a eu la bonne idée de naître Breton de Grande-Bretagne : le Saint-Patrick habillera désormais la conférence de presse nationale du festival. Idée à l'heure de plaisir : la salle ne peut contenir tous les journalistes présents pour la première Saint-Patrick de Paris. Le festival opère une cure de jouvence.

Parallèlement, le Festival de Lorient étend ses réseaux. États-Unis, Australie, Canada, Nouvelle-Zélande : le plus grand festival celte du monde a désormais un port d'attache dans tous les pays anglophones. L'Amérique du Sud n'échappe pas à cette déferlante. Par l'intermédiaire des Asturiens et des Galiciens, des concours de gaitas sont mis en place à Mexico pour l'Amérique centrale, et à Buenos Aires pour l'Amérique du Sud.

Le « syndrome de Bécassine » n'est plus qu'un amer souvenir, les Bretons se sentent bien dans leur peau. De Lorient à Glasgow, de Dublin à Saint-Jacques-de-Compostelle on célèbre ce que Yann Queffelec a appelé la « celte attitude » : dynamisme, modernité, enracinement et ouverture sur les autres cultures. Sans tabous et avec une fierté retrouvée. C'est bien là que réside le succès du Festival : authenticité, modernité et tolérance. Le plus grand rassemblement de peuples celtes a toujours su évoluer. Sans y perdre son âme. ■

BAGAD

Le bagad Lann Bihoue, en 1988, lors d'une Nuit magique du Festival interceltique de Lorient.



34 Ulysse juillet-août 2000

ACTUALITÉ

UNE INTERVIEW DE JEAN-PIERRE PICHARD, PRÉSIDENT DU FESTIVAL

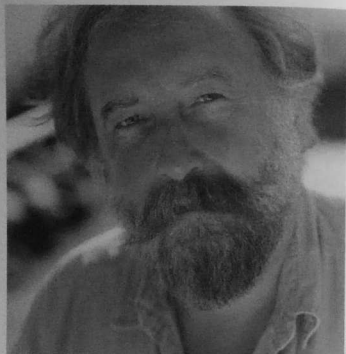
Jean-Pierre Pichard : "LE PRÉTEXTE POUVAIT PARAÎTRE UN PEU FLOU ET LE PARI UN PEU FOU"

Plerin de la culture bretonne, tout en étant doté d'une solide dose de marketing intuitif, Jean-Pierre Pichard a fait ses débuts en tant que bénévole au Festival de cornemuses de Lorient 1971 avant de l'animer dès l'année suivante, aux côtés de Pierre Guergadic, son président. Son image est aujourd'hui indissociable de ce qui est devenu, par sa fréquentation, le premier festival de France.

raite flou et le pari un peu fou, puisque l'Ecosse, l'Irlande et le Pays de Galles méconnaissaient la Bretagne et qu'en France nous ne savions pratiquement rien d'eux, au-delà du Tournoi des Cinq Nations. Nous avions en commun d'être des pays plutôt pauvres, mais avec des cultures riches et sur le point de disparaître. C'est cela qui nous a fédérés.

Comment avez-vous créé une émulation chez les musiciens ?
Assez rapidement, nous avons créé un trophée qui réunissait les meilleurs joueurs de cornemuse, avec obligation de jouer le répertoire de chaque pays. Puis nous avons associé la Galice, et plus tard les Asturies, où l'empreinte celte avait laissé des traces. C'était le prolongement naturel de l'arc Atlantique.

Parallèlement, nous avons organisé des concours de musiciens à travers la Bretagne dans le but de révéler des talents. Au moment du déclin de la mode folk, fin des années 70, j'étais impliqué dans l'enseignement et j'ai obtenu que la musique bretonne entre dans les conservatoires. Cela me paraissait aussi important pour l'image de la Bretagne que de faire connaître sa production économique. L'Europe allait se faire et il était préférable que les Bretons se comportent comme des ambassadeurs de leur culture.



Comment avez-vous décidé de réunir les autres communautés celtiques du monde ?

Quand j'ai été nommé président du club France Festivals, dans les années 80, j'étais chargé de promouvoir la culture française le jour et je rencontrais des représentants des communautés celtiques la nuit. Ainsi, j'ai découvert qu'il existait des festivals celtiques un peu partout dans le monde - 39 pour la seule Californie. Nous avons mis en place un réseau d'échanges et avons fait venir à Lorient des bagadou austro-allemands, canadiens et même japonais. Nous avons aussi organisé un concours de cornemuses mondial dont le lauréat est invité à l'Interceltique.

Dans le mouvement, nous avons lancé le Saint-Patrick en France, une opération de relations publiques qui a permis de mettre un coup de projecteur sur la culture bretonne. Actuellement, nous densifions notre réseau et nous nous impliquons davantage encore dans les festivals, en tentant notamment une diversification vers la littérature et le cinéma. Et surtout, nous essayons de mieux faire connaître la Bretagne dans le monde, en organisant des semaines bretonnes, et en faisant tourner un groupe de musiciens, de Los Angeles à Sydney, en passant par Pékin. Depuis cinq ans, les industriels ont commencé à comprendre que la culture

avait donné une image forte de la Bretagne et que celle-ci était vendable. N'est-ce pas par la culture que les Américains ont commencé à vendre leurs produits à l'étranger ?

Pourquoi avoir choisi le thème du monde celte pour l'édition 2000 ?

Depuis 6-7 ans, nous avons décidé de mettre, chaque année, un pays celte en valeur. Cela a commencé avec la Galice. Ensuite, après avoir créé cet arc celtique, nous avons souhaité passer à l'étape supérieure et utiliser cet arc pour nous tourner aussi vers les pays anglophones et hispanophones (Amérique du Sud). Nous nous sommes donc arrangés pour terminer le cycle en l'an 2000. Jouer la carte du monde celte nous a permis d'entrer en contact avec les ambassades du Canada, d'Australie, d'Argentine, du Mexique, de Nouvelle-Zélande...

Que représente ce monde ?

Les pays celtiques étaient des régions très pauvres, loin des grands axes de passage. C'est ce qui leur a permis de conserver leurs identités mais d'être aussi des terres d'émigration. En Irlande, elle est due à l'arrivée des Anglais, au XII^e s. Puis vinrent la Réforme et les problèmes de religion entre Irlandais catholiques, Anglais anglicans et Écossais presbytériens. Les émigrations ont commencé sous Henri VIII, au XVI^e s. Le mouvement s'est poursuivi sous Cromwell, au XVII^e s. Au milieu du XIX^e s., on assiste à une émigration massive vers l'Amérique du Nord ou l'Argentine. En Écosse, cela a commencé au XVII^e s., avec un pic après la défaite des clans à Culloden, au milieu du XVIII^e s. On

trouve aussi des communautés galloises en Patagonie qui parlent encore gallois. L'émigration asturienne et galicienne a été un peu différente. Les Galiciens étaient des marins. Il y a eu différentes vagues de départs, notamment au XIX^e s. Une autre émigration a commencé après la guerre d'Espagne (1936-39), entre autres vers le Mexique. Les émigrants partaient en famille et se transmettaient leurs savoir-faire. Ainsi, ce qu'on appelle la country-music, aux États-Unis, est d'essence irlandaise.

Quels développements à attendre dans les années à venir ?

Nous allons poursuivre le développement de nos réseaux, à savoir notre travail auprès des régions de l'arc Atlantique, en créant des ponts avec les gouvernements de ces pays, devenus autonomes, et qui disposent d'une grande latitude pour se mettre en valeur.

En parallèle, nous allons faire de même avec les pays d'émigration (États-Unis, Canada, etc.) en invitant les responsables des festivals celtiques qui s'y trouvent. Ce seront des ponts à double sens : nous les inciterons à faire venir chez eux des groupes bretons. Ce qui nous intéresse c'est non seulement de faire connaître leurs pays en Bretagne, mais aussi, au travers de ces échanges, de mieux faire connaître la région.

Par ailleurs, des réseaux se tissent avec les ambassades, les attaches culturelles. C'est un travail de longue haleine que nous avons commencé à mettre en place il y a 3-4 ans à grande échelle.

Propos recueillis par M.-C. Willers et A. Maisonneuve

BON VOYAGE !

SERVICE DE LOCALITÉ
RESTAURANT FRANÇAIS
SALON DE THÉ
CINÉMA
DISCOTHÈQUE
BOULEVARD

Conduire ou se laisser conduire ?
Ne vous posez plus la question.
Échangez les heures fatigantes au volant de votre voiture contre une expérience unique de détente et d'évasion. Avec Brittany Ferries, vous embarquez de Bretagne ou de Normandie vers les plus belles régions de Grande-Bretagne et d'Irlande, vous choisissez le savoir-faire d'une grande Compagnie française, vous faites confiance à de vrais professionnels du tourisme.
Déjà, vous voyagez ...

Brittany Ferries

☎ N° vert 0 803 878 878
ou votre agence de voyages

LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE
AVEC VOTRE VOITURE.



Longtemps cantonnée au folklore, la musique celtique s'est fait aujourd'hui une belle place au soleil des musiques du monde. Le secret de sa vitalité ? Le mélange d'instruments, de rythmes et de mélodies venus des divers pays d'héritage celtique. **Par André Maisonneuve.**

LE BINIOU À L'ASSAUT DE LA WORLD MUSIC

En quelque trente ans, les musiques celtiques ont fait une percée remarquable sur la scène internationale. Percée d'autant plus étonnante que le terme « celtique » reste sujet à caution, s'agissant de musiques en provenance de pays divers, tous celtiques, certes, mais qui ont eu chacun leur propre histoire et développé leur propre répertoire au cours des siècles. Le concept de musiques celtiques trouve sa crédibilité dans des liens très anciens, où l'on retrouve l'oralité propre à la culture celtique, l'importance de la poésie, la transmission de ballades où le rythme des mots, les allitérations, les rimes favorisaient la mémorisation.

Un fort besoin de renaissance culturelle

Mais ce ne sont pas seulement les similitudes dans les sonorités musicales qui rapprochent Gallois, Écossais, Irlandais et Bretons. C'est aussi une manière de penser s'exprimant dans des langues de même racine : gaélique en Irlande, Écosses et île de Man, bretonique pour le Pays de Galles, les Cornouailles et la Bretagne.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces minorités éprouvent le besoin de réaffirmer des identités longtemps brimées par les États-nations, et comment mieux exprimer ce besoin de renouveau sinon à travers la renaissance des musiques traditionnelles ? Souvent, cette prise de conscience identitaire a pris naissance dans l'immigration : Bretons à Paris, Irlandais à Londres ou aux États-Unis... En Bretagne, des associations culturelles dé-

cident de donner une dynamique nouvelle à une musique qui risquait de sombrer dans le folklore. Les premiers bagadou font leur apparition.

Pour les Irlandais comme pour les Écossais, l'heure est aussi à la renaissance des traditions. Les « ceillis » irlandais, ces rassemblements de danses en plein air, par exemple, vont faire une entrée en force dans les pubs des grandes villes. Ce mouvement de « revival » est d'ailleurs stimulé par les émigrés celtiques vivant aux États-Unis et qui popularisent folk et protest songs. Lun d'entre eux, l'Américain d'origine écossaise Pete Seeger, va devenir un modèle pour de nombreux groupes folk européens.

En France, c'est Alan Stivell qui va faire le lien. Son père, Jord Cochevelou, un « Breton de l'extérieur », avait commencé par mettre au point une harpe « celtique » à son intention. Alan donne son premier concert à l'âge de neuf ans, en 1953. Dès l'année suivante, il étudie le breton puis apprend sur la lancée à jouer de la bombarde et de la cornemuse au sein du bagad parisien Bleimor. Déjà, son répertoire mêle chansons galloises, écossaises et irlandaises. Au milieu des années 60, Stivell joue sur deux fronts. Il anime des soirées au Centre américain, tout en remportant le grand prix des sonneurs de couple (cornemuse et bombarde) avec son ami Youenn Sicard. En Bretagne, il participe à des festou-noz aux côtés des sœurs Goadek, chanteuses mythiques du Centre Bretagne, tandis qu'à Paris son auditoire lui réclame plutôt des slows et du rock and roll. Alan Stivell devient le symbole du renouveau musical breton.

MUSIQUE LA « WORLD MUSIC » VERSION CELTIQUE

DANSES

À gauche, le « Hugues' Bar », à Dublin, Irlande. Ci-dessous, l'ouverture du bal de l'armée de Blair, en Écosse... Quand tradition et modernité cohabitent.



LA MUSIQUE CELTIQUE ?

Un passé musical dynamisé

L'expression « musique celtique » fut utilisée pour la première fois en Bretagne par le musicologue et compositeur rennais Maurice Duhamel (1884-1940), dont l'argumentation reposait sur l'analyse comparative des échelles mélodiques de chants populaires recueillis dans divers pays de langue celtique. Il en tira une théorie des « gammes celtiques » qui fit florès dans les milieux lettrés. Mais ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale que s'organisa la sauvegarde et la remise en valeur des musiques populaires. Ainsi les théories de Duhamel alimentèrent le discours des militants culturels bretons. Le rapprochement opéré entre les linguistes au XIX^e s. toucha à son tour les musiciens, heureux de pouvoir renouveler leur langage en adoptant instruments, mélodies et rythmes des divers pays celtiques. Dans les années 1950, l'invention de la harpe celtique, par Jord Cochevelou, père d'Alan Stivell, témoigne à la fois d'une ouverture sur le monde et d'une réappropriation d'un passé musical. Aujourd'hui, le succès des musiques celtiques repose autant sur une réalité esthétique que sur une nostalgie d'un monde perdu. Elles permettent de pénétrer l'imaginaire d'une génération et de comprendre la dynamique créatrice de « petites nations » longtemps en marge de l'Histoire. **Yves Defrance**

Yves Defrance est ethnomusicologue, auteur de l'Archipel des musiques bretonnes, éd. Cité de la Musique-Actes Sud.

Pour Stivell, l'idée de celtitude est devenue une évidence. Après avoir appris les langues celtiques, il enrichit ses expériences musicales de celles de la folk music et des protest songs américaines : Pete Seeger, Bob Dylan, Joan Baez et les ballades irlandaises des Clancy Brothers. C'est ainsi qu'il en vient à une musique de fusion. L'idée d'un pan-celtisme ne le quittera plus. L'amalgame réussi du répertoire traditionnel et des nouveaux rythmes et mélodies venus d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique va donner naissance à un « folk-song » qui connaîtra le succès bien au-delà de l'Hexagone. En Bretagne, on assiste à un engouement sans précédent pour la musique. On redécouvre le *Barzaz Breiz*, l'ouvrage de référence du patrimoine chanté rédigé en 1839 par Hersart de La Villemarqué. On se rend dans les hameaux reculés pour recueillir auprès des anciens les airs oubliés.

Bagadou et festou-noz, les « années Stivell »

Une passion qui se concrétise aussi par l'apprentissage des instruments traditionnels : on compte bientôt plusieurs milliers de musiciens anonymes qui s'essient à des genres les plus divers. Alors que les bagadous peaufinent leur style et leur répertoire, les festou-noz nouvelle manière se multiplient. On s'y presse, heureux d'y partager le sentiment d'une identité retrouvée. Ce sont les « années Stivell » d'après-68...

Mieux, en jouant des airs issus d'autres pays celtiques, en les mêlant à ceux de Bretagne. Stivell a le grand mérite de donner consistance à la notion de

musique celtique, celle d'un « arc Atlantique » où, de l'Ecosse à la Bretagne, en passant par l'Irlande, le Pays de Galles et les Cornouailles, on parle des langues cousines et où l'on apporte au fonds commun la diversité de ses propres expériences musicales.

D'ailleurs, la musique des autres pays frères n'a pas attendu pour évoluer. En Irlande en particulier, où le compositeur Sean O'Riada a introduit la polyphonie, associant joueurs de violon, d'*uilleann pipe* (cornemuse irlandaise), d'accordeon, de flûte mais aussi de *bodhran*, jusque-là considéré comme un tambourin de foires, Giges, quadrilles et bal-

lades d'un genre nouveau sont au programme de Paddy Moloney et ses Chieftains, groupe folk qui reflète l'immense popularité d'une musique traditionnelle en plein bouleversement, ils ne sont pas les seuls. Les Dubliners font chavirer les pubs de leurs chansons rebelles, accompagnées de guitares, banjos, violon, *tin whistle* (flûte métallique), tandis que les Sweeney's Men n'hésitent pas à introduire le bouzouki grec dans le folk-rock local. Les frontières disparaissent...

A la suite du Festival inter-celtique de Lorient, d'autres grands rassemblements s'ouvrent aux pays celtiques : Glasgow Connexion, Pan Celtic

Week en Irlande, Celtic Festival de Boston... Très vite, Irlandais, Ecossois, Gallois, Bretons vont se risquer à y présenter leurs nouvelles musiques. Les héritiers des Celtes d'hier se croisent et troquent des affinités musicales en échangeant leur répertoire. Peu à peu, des amitiés se nouent.

Quand le biniou fusionne avec l'*uilleann pipe*

Dans la plus grande convivialité, par tâtonnements, les musiciens, tous formés à la tradition orale, expérimentent les rythmes, les danses, et les mélodies de leurs confrères... Et,

miracle, ça marche. Les gammes sont les mêmes. Les mélodies ont de nombreux points communs. Les styles sont proches. Ce sont les grandes retrouvailles, comme si, après une si longue séparation, la grande famille celtique se reconstituait. L'*uilleann pipe* irlandaise assimile gavottes et dérobées bretonnes, le biniou breton adopte marches et *treads* (quadrilles) du bagpipe écossais.

On s'invite, on fusionne, on se mêle entre celtiques. Chanteurs et sonneurs enrichissent leur répertoire d'airs venus de l'autre côté de la mer. Harpes et cornemuses font le lien entre les îles de cet archipel de pays. Des traditions cousines ont engendré une nouvelle musique, « néo-celtique ». Elle séduit les jeunes celtiques en quête de repères culturels. Elle conquiert l'Amérique, cette seconde patrie des Irlandais et des Ecossois. Les Bretons se taillent un franc succès au bicentenaire des Etats-Unis. Certains vont même battre les Ecossois sur leur terrain dans ce prestigieux concours de cornemuses dont ils deviennent pour un an champions du monde.

Ces sonorités, l'enthousiasme qui entoure ces musiques vont se propager bien au-delà du folklore. Deux des plus grands groupes de rock britannique, les Ecossois de Simple Minds et les Irlandais de U2 renouent avec leurs sonorités ancestrales. Recours pour les seconds à une cornemuse et pour les premiers à un jeu de guitare si particulier qu'il évoque aussi un bagpipe ! La tonalité de guitare-cornemuse va d'ailleurs connaître le succès dans le monde du rock, de Moscou à Los Angeles...



ALAN STIVELL

Airs singuliers et universels

« La musique celtique est pour moi la synthèse de deux mondes : l'occidental et l'extra-occidental. C'est une intuition que j'ai eue dès l'âge de dix ans, en écoutant des disques de musiques indienne, chinoise ou andine. Ce qui fait sa particularité, c'est l'addition de plusieurs facteurs. D'abord, elle utilise des gammes défectives, avec une préférence pour la gamme pentatonique et, comme il s'agit d'une musique qui déteste être enfermée dans un carcan, elle hésite entre les rythmes binaires et ternaires. Elle est, en quelque sorte, « aquatique », ce qui lui donne un balancement bien particulier, un swing que l'on retrouve dans tous les pays celtiques. Autre point important pour tenter de la comprendre : il ne faut pas rechercher des similitudes du côté des instruments car c'est la manière dont ils ont été utilisés et transformés dans leur esthétique qui compte. Par exemple, le bagpipe écossais ou le biniou breton ont des sonorités beaucoup plus aiguës que les cornemuses d'Europe du Sud. Ce sont plutôt les langues, le climat et la géologie communs aux pays celtiques qui sont à l'origine de la singularité de leur musique. En rencontrant des Asiatiques, des Africains, ou des Berbères, j'ai toujours été frappé qu'ils y voient des correspondances avec leurs propres cultures. Ces musiques dépassent le cadre du monde occidental et s'ouvrent à l'universel. »



MUSIQUE

LA « WORLD MUSIC » VERSION CELTIQUE

Désormais, les musiques celtiques vont se diversifier en de multiples directions. En Bretagne, de nouveaux groupes préparent la relève. Le patient travail de collecte des traditions musicales associé à un discret mais efficace effort de pédagogie vont donner à toute une nouvelle génération de musiciens l'envie de se frotter aux vents du monde. Après avoir appris la langue et le chant bretons auprès des anciens, des chanteurs comme Erik Marchand et Yann Fanch

Kemener tentent une approche orchestrée des gwerziou (complaintes). Marchand va plus loin encore, au cours de ses voyages à travers toute l'Europe, il part à la découverte des musiques populaires et met en évidence les rapports entre les airs du centre Bretagne et les musiques orientales. Même dans les bagadoù, l'heure est à l'ouverture : on adopte des rythmes de jazz sans s'interdire pour autant de donner un concert en hommage aux sœurs Goadec ! La « world music » version celtique prend forme.

À Quimper, au cours des fêtes de Cornouaille 1993, autre rendez-vous incontournable des amateurs de musique bretonne et celtique, l'Héritage des Celtes, un groupe composé de musiciens et de chanteurs originaires de l'ensemble des pays celtés, fait sensation auprès du large public réuni pour l'occasion, avec un répertoire « plaisant, populaire sans être populiste. *Quelque chose qui colle à une communauté* ».

Des airs traditionnels sur des rythmes de rap

Autour de Dan ar Braz et du bagad Kemper, il y avait là Gilles Servat, Yann Fanch Kemener, l'Irlandais Donal Lunny, et bien d'autres vieilles connaissances. Le succès de ce concert unique, suivi d'un disque best-seller, allait relancer la vague celtique au-delà de toutes les espérances. Au point de voir l'Héritage des Celtes représenter la France au concours Eurovision 1996 à Oslo ! « *Ce jour-là, toute la Bretagne était devant la télévision* », commente Dan ar Braz.

Plus étonnant encore, en 1998, le groupe Manau et sa *Tribu de Dana*. Ces jeunes rappeurs de la région parisienne, d'origine bretonne, font un véritable tabac en arrangeant à leur manière des airs anciens déjà bien ancrés dans l'inconscient collectif. Pour anecdotique qu'il soit, le besoin de faire parler ses racines est aussi présent dans les banlieues.

Dans leur très grande majorité, les musiciens celtés ont bien compris qu'identité ne veut pas dire repli sur soi et que tradition signifie transmission d'une musique vivante et en perpétuel renouvellement.

Les rencontres effectuées au cours des festivals de musiques du monde ont favorisé les mélanges. Musiciens, chanteurs et instruments venus de tous horizons trouvent désormais leur place aussi bien au sein des groupes de rock que de musique traditionnelle : qui s'étonne aujourd'hui de la présence de voix roumaines, tsiganes ou berbères, d'un oud arabe, d'une clarinette turque, de tablas indiens aux côtés de cornemuses et de bombardes ?

Plus que toutes autres, les musiques celtiques n'ont pas hésité à se nourrir d'apports extérieurs. Par esprit d'ouverture, mais aussi parce que les musiciens eux-mêmes éprouvaient sans doute le besoin de mêler leurs voix au grand concert de la mondialisation. Désormais, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, il y a des sons afro-celtes comme il y a du flamenco rock. Il n'empêche que, même ouvertes sur le grand large, les musiques celtiques ont su conserver un air de famille et un témoignage de leur particularisme au sein de l'universel.

DENEZ PRIGENT

Le côté hypnotique de la gwerz



La trentaine ébouriffée, Denez Prigent est le symbole de la nouvelle génération de chanteurs bretons. Après avoir appris le breton et les chants traditionnels – gwerziou et kan ha diskann – auprès de ses grands-parents, il se lance dans l'animation des festoù-daoz au milieu des années 80. En se produisant entre deux groupes de rock anglo-saxons aux Transmusicales de Rennes de 1992, il savait le pari risqué.

Dès la première gwerz, chantée à cappella, il fut écouté dans un silence quasi religieux et obtint un véritable triomphe. De cette rencontre est née l'idée de mêler chants traditionnels à des musiques électroniques nouvelles.

« Il n'y a pas d'incompatibilité. Au contraire, les gwerziou racontent toujours des histoires dramatiques et les kan ha diskann – chants à danser – sont davantage basés sur l'énergie. À leur manière, ce sont deux styles propices à la transe, tout comme dans la musique techno. Dans les gwerziou, qui durent parfois une demi-heure, sans refrains, il y a même un côté hypnotique qui rappelle les ragga indiens. Pour moi, chanter une gwerz, c'est une façon d'expulser mes angoisses, un peu comme dans le blues pour les Noirs américains ou dans les chants des peuples opprimés. Les sons industriels ne font qu'accompagner cette détresse plus constructive que romantique. Il est impossible de tricher avec ce genre de musique qui vous met littéralement à nu. Après une gwerz, je me sens comme purifié. »

42 Ulysse juillet-août 2000

30^e Festival Interceltique de Lorient

Le grand rendez-vous mondial des Celtes

Emvod
Ar Gelted

4500
artistes

Renseignements :
2, rue Paul Bert
56100 Lorient

Bretagne - France

Tél. 02 97 21 24 29

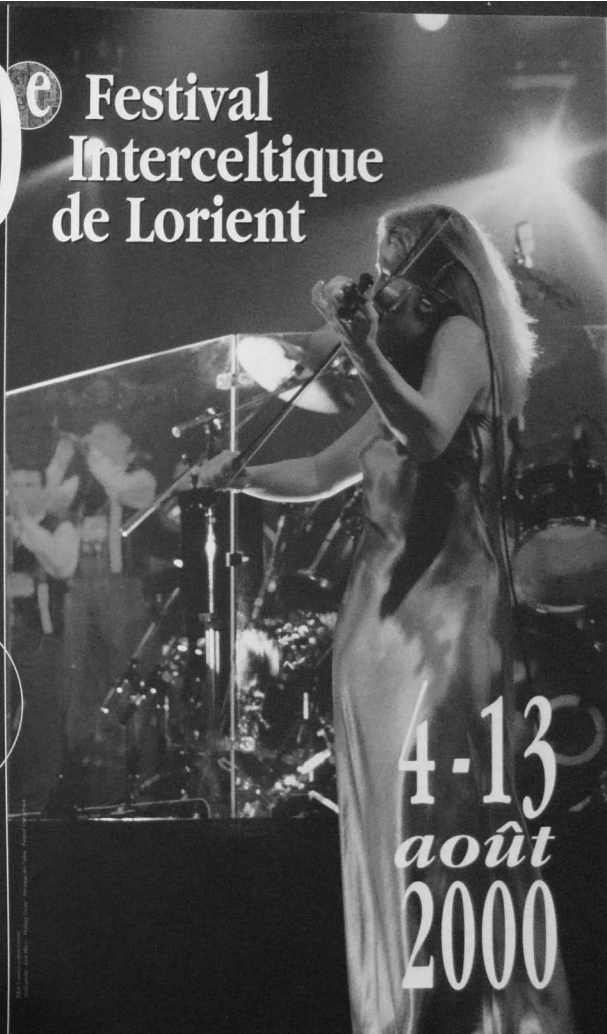
Fax 02 97 64 34 13

e-mail : festival@festivalintercelte.com

http : www.festivalintercelte.com

Minitel 3615 AZIMUT

Réservations : magasins FNAC
ou http : www.fnac.fr



4-13
août
2000

DÉCOUVERTE

L'HÉRITAGE CHRÉTIEN EN IRLANDE

Les premiers évangélistes de l'Irlande, au IV^e s., trouvèrent en cette terre celte un terreau propice à la nouvelle religion, comme si les esprits étaient préparés à l'accueillir. Un christianisme original s'y épanouit alors, dont saint Patrick devint le prophète. **Par Michel Treguer.**

Tandis qu'un homme-Dieu juif souffrait sur la croix en Palestine, qui aurait pensé que le cheminement de son message connaîtrait une étape essentielle dans une île lointaine, à l'extrême-occident du monde connu : en Irlande, que les Romains appelaient Hibernie et où d'ailleurs leurs légions ne mirent jamais le pied ? A l'époque on n'y connaissait ni l'Ancien Testament ni même l'écriture. Pas de temple non plus : les druides officiaient dans des clairières, où montaient les longs poèmes oraux des bardes.

Les historiens ont noté la facilité avec laquelle le christianisme s'est répandu dans les pays celtiques, en Gaule et en Grande-Bretagne d'abord dès le II^e siècle - sans attendre la conversion tardive de Clovis, l'invasisseur franc - puis en Irlande au IV^e. Les rares martyrs n'y furent jamais les victimes de la population locale. Les moines du Moyen Âge ont raconté, bien plus tard il est

vrai, comment saint Patrick n'hésita pas à prendre les meilleurs élèves des écoles druidiques pour en faire ses premiers évêques ! Lui-même avoue dans sa célèbre *Confession* n'avoir été qu'un chrétien douteux avant son âge adulte. Lorsqu'un prêtre païen se dressait devant lui, Patrick lui proposait un combat singulier en pratiques magiques pour voir qui était le plus fort : il gagnait toujours ! Avec l'aide de Dieu, bien entendu.

On a cherché bien sûr ce qui, dans la vision du monde des Celtes païens, avait pu préparer cet heureux glissement. César, lui-même, le conquérant des Gaules, s'était déjà posé la question et avait constaté que les druides professaient l'immortalité de l'âme. Nombre de triades - de courts poèmes qui font penser aux « haikus » japonais - témoignent aussi du caractère particulièrement sacré du chiffre 3 dans leur culture : un Dieu unique en trois Personnes avait vraiment toutes les chances de leur convenir.

La prière de saint Patrick commence par ces mots : « *Je me lie aujourd'hui à la forte puissance de l'invocation de la Trinité, à la foi en la Trinité et en son Unité, au Créateur de tous les éléments* ».

Bref, le christianisme oriental et le druidisme occidental surent s'épouser sans heurts : les concepts fondamentaux du premier s'habillèrent des rituels populaires hérités du second. Aujourd'hui encore, dans les pardons bretons et irlandais, on vénère des saints qu'on perçoit comme les véritables fondateurs du pays, on tourne en récitant des prières autour de pierres dressées qu'on présente comme leur bâton ou leur crosse, on se couche dans des rochers creux dont on a fait leur « lit », on se rend en cortège à des fontaines dans lesquelles il arrive même qu'on se plonge... On prie la Trinité chrétienne, mais les génies des eaux ne sont pas loin. Si vous passez au monastère de Glenstal, demandez donc à converser avec le frère Sean O Duinn. Il vous



PÉRÉGRINATIONS EN TERRE CELTE

expliquera, comme il vient de le faire dans une publication de l'évêché de Quimper, que « *certain Dieu s'est fait homme, mais qu'il est aussi dans les montagnes, les collines, les rivières, les lacs, la mer, partout* ».

C'est de cette fusion « synchrétique » avec l'ancien paganisme qu'est sorti le christianisme réel, celui qui a gagné à lui l'ensemble de l'Europe pour

deux mille ans... au prix de quelques contorsions logiques dont voici un bel exemple. Bridgid était la grande déesse païenne qui régnait sur la saison froide, et sa fête d'« Imbolc », liée au feu, était fixée au 1^{er} février, au milieu de l'hiver. Une grande partie de ses attributs furent transférés sur la Vierge Marie, dont on fête le 2 février la « purification » : le

feu est toujours bien là, puisque c'est aussi la Chandeleur, que les Bretons appellent « Marie des Lumières ». Mais il y eut, au VI^e siècle de notre ère, une abbaye de Kildare bien réelle qui devint une sainte Brigitte chrétienne... On la qualifie souvent de « Marie des Gaëls ». Certains textes disent qu'elle entretenait dans son monastère un feu sacré. En Italie, on lui attribue des

LA MESSÉ DITE EN PLEIN AIR

Peu connue des touristes, l'île d'Inishmaan, dans l'archipel d'Arán, à l'ouest, est réputée pour ses nombreux vestiges et la vivacité de ses traditions, qui mêlent rituels chrétiens et symboles celtiques.

pouvoirs sur les vaches, le lait et le beurre. Enfin, dans les Hébrides écossaises, au mépris de toute chronologie, une légende en fait... Une coucheuse de la Vierge qui, en remerciement, lui aurait cédé la priorité dans la succession de leurs fêtes respectives ! D'où de nombreux rituels de fécondité : on trempe les chemises des femmes stériles dans les fontaines de sainte Brigitte, etc. En contemplant près de Killarney la montagne double Da Chich Ana qui évoque « les deux seins de la déesse Ana », on se souviendra aussi que les Bretons armoricains ont fait de sainte Anne (Anna en breton, la mère de Marie) leur patronne vénérée.

On sait qu'avant saint Patrick (Breton de Grande-Bretagne, 390-461 ou 415-490), quelques autres avaient déjà semé la pa-

role du Christ en Irlande sur demande du pape. Très vite, l'organisation en monastères s'imposa parce que cette répartition décentralisée des lieux de foi convenait à l'esprit local et qu'il fut aisé de la calquer sur le découpage des *tuatha*, des tribus. Certains textes laissent entendre que moines et moniales (femmes) auraient cohabité.

Les églises de ces premières années étaient souvent en bois, et on n'a donc pas, dans ce cas, de témoignages archéologiques. On pourra s'en faire une idée à Reask (ou Riase, ou Riasec), dans la presqu'île de Dingle (sud-ouest). Mais les cellules de pierre elles-mêmes, avec leur toit sphérique dont les pierres se coïncent « en encoffrement » sans aucun mortier, ont résisté au temps sur l'extraordinaire îlot rocheux

construire en pierre, ce qui nous permet aujourd'hui de découvrir des sites réels : quelques petites cellules rondes en pierres sèches appelées *clochan*, regroupées à l'intérieur d'un *cashel*, une enceinte de quelques dizaines de mètres de diamètre.

Des moines perdus sur un îlot rocheux

L'ensemble d'un tel plan (avec des murs s'élevant jusqu'à un mètre du sol) est par exemple visible à Reask (ou Riase, ou Riasec), dans la presqu'île de Dingle (sud-ouest). Mais les cellules de pierre elles-mêmes, avec leur toit sphérique dont les pierres se coïncent « en encoffrement » sans aucun mortier, ont résisté au temps sur l'extraordinaire îlot rocheux

SKELLIG MICHAEL
Ces ruines d'un monastère du VI^e siècle se dressent sur l'île de Skellig Michael, au sud-ouest. Pendant des siècles, des moines y vécurent, isolés du monde et en butte aux attaques des Vikings de passage.



Les légendes de saint Patrick

Le personnage de saint Patrick est omniprésent dans l'île, et aussi bien en Ulster que dans la République : partout, des fontaines, des collines où il est supposé avoir accompli des miracles, terrassés des démons, ouvert la porte du Purgatoire, etc. Dans presque tous les hauts lieux de l'Irlande celtique – et notamment à Tara, où siégeait le Grand Roi et où se réunissait le « synode des princes » – on a dressé une statue du missionnaire. On a conservé quelques textes de lui, dont sa fort intéressante *Confession*, dans laquelle il raconte son aventure. Deux particularités étonnantes lorsqu'on se penche sur sa vie. D'une part, il n'était pas natif de l'île mais de Grande-Bretagne ; enlevé par des pirates païens, il connut d'abord l'Irlande en tant qu'esclave ; après s'être évadé, il vint se former dans des monastères de Gaule, à Auxerre et aux îles de Lérins, avant de se décider à répondre à un appel divin lui enjoignant d'aller convertir les Irlandais. Et d'autre part... il n'a jamais été canonisé par Rome ! Il ne doit son statut de « saint » qu'à une volonté populaire jamais démentie. (C'est aussi le cas des autres grands missionnaires qui ont christianisé notre Armorique, saint Pol Aurélien, saint Glidas, saint Malo, saint Ronan, saint Iltud, qui sont pourtant des patrons de paroisses ou même d'évêchés. Il est vrai qu'aucun d'entre eux n'a été martyr.)

Si l'on veut parler une tournée d'hommage à saint Patrick, on se rendra en Ulster à Downpatrick, qui est à la fois le lieu où il débarqua de Grande-Bretagne et celui où ses restes furent transférés au XII^e siècle : le tout, bien sûr, aujourd'hui marqué... par une cathédrale anglicane ! La pierre qui est supposée désigner sa tombe dans le cimetière ne date que du XIX^e : s'il est bien enterré là, c'est plutôt sous l'autel. Quand à la présence à ses côtés de saint Columba et de sainte Brigitte, elle relève encore plus sûrement de la légende !

de Skellig Michael, accessible par bateau depuis le Skellig Experiment Center de Portmagee (extrémité ouest du Kerry). Là, pendant plusieurs siècles, des moines ont vécu accrochés à de vertigineuses falaises, plusieurs fois exterminés par des Vikings de passage.

Les îles d'Aran (à l'ouest, accessibles depuis Galway) sont également riches en ruines de cette époque. Elles furent au VI^e siècle une sorte de séminaire. Sur l'île principale d'Inishmore, on trouve le *clochan carrige* et de nombreux restes des établissements de saint Enda et de saint Bedan dont l'église est réputée la plus petite d'Europe : 2 mètres sur 3 !

C'est notamment d'ici que partit « l'inondation » des « soldats du Christ » décidés à évangéliser l'Europe. Les Bretons armoricains ont gardé la mémoire de ces missionnaires voyageurs, héritiers de la « pègrination » celtique, qui leur

ont donné nombre de leurs saints fondateurs : Ronan, Gal, Briac, Sezni, Ursin, Koulm, Sane. Mais les Irlandais se répandirent aussi sur tout le continent : saint Fursy séjourna à Lagny et à Fosses, saint Fiacre à Meaux, saint Killian à Aubriigny. Saint Colomban, surtout, fonda plusieurs grands monastères, à Anegnray, dans les Vosges, à Luxeuil, en Bourgogne, et jusqu'à Bobbio, en Lombardie. On trouve des traces de ces moines irlandais en Allemagne et jusqu'à Kiev !

Ce christianisme celtique encourageait des pratiques « pénitentiennes » assez rudes : les moines dormaient souvent à même la pierre, couverts de leur seul vêtement de lin ou de peau de chèvre. Toutes les trois heures, de nuit comme de jour, ils recitaient de longues litanies de psaumes. Ils mangeaient peu et s'imposaient de terribles pénitences lorsqu'un désir interdit les avait visités. Mais ce



christianisme était peu hiérarchisé. Les évêques résidaient au sein de la communauté des fidèles, et un seul d'entre eux pouvait en nommer d'autres. Il semble que les Irlandais ne furent pas insensibles aux thèses du Breton Pélagé qui refusait de considérer le péché comme un héritage automatique et ne voulait y voir qu'un « acte ».

Le conflit avec Rome était inévitable. Il se cristallisa sur des détails comme la date de Pâques... et la forme de la tonsure : les moines celtes se taillaient sur le devant du crâne une sorte de couronne qui allait d'une oreille à l'autre et conservaient les cheveux longs sur l'arrière ! Finalement l'histoire trancha contre les Celtes : en 604 le synode de Whitby adopta les thèses romaines.

Partout, de grandes croix gravées

Vers le VIII^e siècle s'ouvrit l'ère de très grands monastères peuplés de centaines de moines, de véritables universités dont les plus belles ruines se trouvent à Glendalough (« la vallée des deux lacs ») dans les monts du Wicklow (sud de Dublin), à Clonmacnoise (au centre), sur les bords du Shannon), à Monasterboice (nord de Dublin, non loin de Drogheda).

La sensibilité locale resta cependant vivante. On la retrouve notamment dans les fameuses grandes croix, qui sont à l'Irlande l'équivalent des calvaires bretons puisqu'on y trouve gravées dans le grès ou le granit, mêlées aux omniprésents entrelacs celtiques, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il serait difficile de les citer toutes. On les découvre au creux d'une vallée,

CLONMACNOISE

Au Moyen Âge, le site de Clonmacnoise était un haut lieu de la vie monastique. On peut encore y voir des croix monumentales ainsi qu'un bel exemplaire de ces tours typiquement irlandaises (au centre), dont l'entrée se trouve à plusieurs mètres de haut.

au détour d'une route... A Moone par exemple (sud-ouest de Dublin), on admirera de magnifiques représentations du sacrifice d'Isaac, de David livré aux lions ; à Kells (ou Ceanannus Mor, près de Drogheda), du péché originel d'Adam et Eve et du baptême du Christ ; à Clonmacnoise, sur la « croix des écritures », de l'évêque Colman et du roi Fiann plantant la croix dans le sol irlandais ; à Monasterboice, dans un style plus précis, du meurtre d'Abel par Caïn, du combat de David contre Goliath, de Moïse frappant le rocher d'eau vive et du Jugement dernier avec de petites foules

de bons et de méchants ! (Celui de Moone demande un peu d'obstination, car elle n'est signalée nulle part : dans le village prendre la petite route qui quitte la grande entre deux grands piliers de pierre et porte un panneau signalant le « Moone Gun Club », le club de tir local. Au bout d'un kilomètre, on longe le mur entourant la « Moone Abbey », que trouve une ouverture triangulaire. Se garer, franchir l'ouverture. Et soudain, au milieu de la ruine, apparaît la merveille.)

Il y a d'autres grandes croix un peu partout en Irlande, surtout au sud-est. A l'origine, ces

magnifiques livres de pierre devaient être peints de tons assez vifs, et l'Irish National Heritage Park de Ferrycarrig présente une reconstitution colorée de celle de Castledermot, un village non loin de Moone.

Mais il ne faut pas se représenter des moines tailleurs de pierre travaillant dans des bourgades paisibles. L'histoire de l'Irlande est très violente, et ces VIII^e et IX^e siècles sont précisément ceux où commencent les raids des Vikings. Ils ne cessent pas pendant longtemps, et Dublin elle-même est une création des envahisseurs scandinaves. Pour échapper à ces

pillards meurtriers et pour protéger leurs trésors, les moines construisirent alors les extraordinaires tours rondes dont les silhouettes élancées signent sans erreur possible les paysages irlandais. La porte d'entrée était à plusieurs mètres au-dessus du sol, ce qui permettait de hisser dans la tour l'échelle nécessaire pour y accéder !

Une tour dont l'entrée est à 7 m de hauteur

On en trouve, avec ou sans chapiteau conique, dans les sites de Kells, Monasterboice, Clonmacnoise, Glendalough ou Castledermot. On peut y ajouter celle de Kilmacduagh (ouest, sud de Galway), qui fait plus de 34 mètres de hauteur, dont l'entrée est à 7 mètres... et qui penche légèrement ! Celle de Devenish Island (sur le Lough Erne, près d'Enniskillen, en Irlande du Nord) a été aménagée pour que l'on puisse y monter. A noter aussi que celle de Ferrycarrig... est fautive : c'est un monument aux morts de la guerre de Crimée !

Ce haut Moyen Âge fut aussi l'époque où l'écriture s'imposa. Mais, pour apprécier l'originalité du travail des moines irlandais, il convient de faire un retour en arrière. C'était en effet une caractéristique des anciens Celtes - qui avait frappé César - que de refuser l'usage de l'écriture dans la transmission du savoir. Tout se faisait oralement, dans des formes poétiques aux métriques savantes. Cette habitude ne les retint pas d'embrasser la nouvelle religion du Livre qui leur venait d'Orient. Mais lorsque les moines se mirent à écrire, ils ornèrent leurs saints manuscrits des magnifiques entrelacs gravés dans la

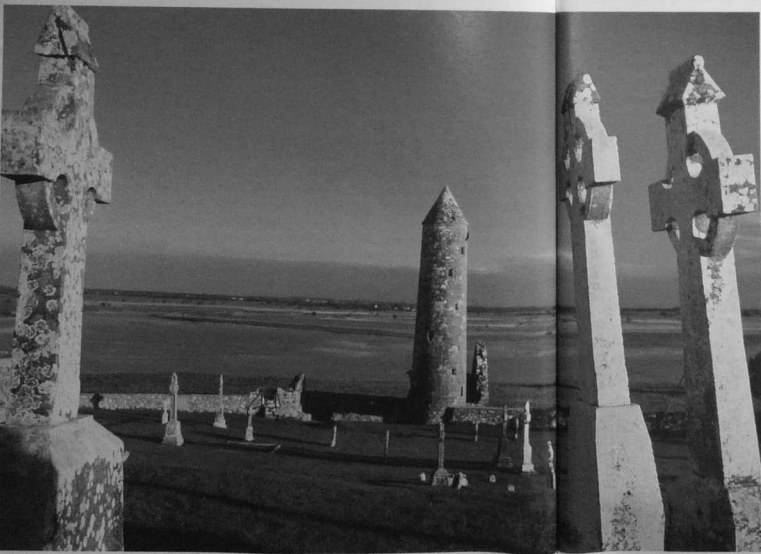


CROIX CELTIQUE

Caractéristique du mélange des influences chrétiennes et celtes, la croix celtique, en grès ou en granit, est gravée de figures bibliques, dans un décor d'entrelacs. Celle-ci est une reconstitution - colorée comme elles l'étaient sans doute toutes - visible à l'Irish National Heritage Park de Ferrycarrig.

par leurs ancêtres païens. Ils firent mieux : ils sauvèrent de l'oubli les légendes de leurs pères, quitta à se dédouaner en les saupoudrant de-ci de-là de quelques détails chrétiens. Tout ce que nous savons aujourd'hui de ce célèbre héros Cuchulainn, nous le devons à des moines.

Certaines de leurs chroniques sont des trésors de poésie drolatique. Dans la *Geste de la branche rouge*, Cuchulainn devient si furieux en apprenant la mort du Christ qu'il expulse la pierre qu'un ennemi lui a logée dans le crâne et que les



DINGLE

Seul édifice de ce style resté intact, l'oratoire de Gallarus, sur la péninsule de Dingle, dans l'ouest, a été édifié entre les IX^e et XII^e siècles.



flots de sang libérés... le baptême ! Le symbole de l'Irlande indépendante est aujourd'hui encore la statue de Cuchulainn mourant, enchaîné sur sa demande pour faire face à l'ennemi, qui se dresse dans une vitrine du General Post Office de Dublin, haut lieu de la révolte de 1916 contre l'occupant britannique. On prendra la mesure du problème irlandais en se souvenant que Cuchulainn... était un « Ulate », c'est-à-dire un guerrier natif d'Ulster !

Où bien voici l'exemple de saint Columba - également nommé Colmcille ou Columbkille, à ne pas confondre avec Colomban - flanqué de son héros, copiant de nuit en cachette le psautier de saint Finnian, avec la complicité... de Dieu, qui lui a rendu les doigts phosphorescents ! Finnian en prend ombrage, la bataille entre les deux saints dégénère en une véritable guerre (bataille de Cúl Dreimne en 561), et le Grand Roi d'Irlande donne raison à Finnian en vertu de l'adage étonnant : « A chaque tache son

veau, à chaque livre sa copie » ! Le moins troublant n'est pas que ce manuscrit de saint Columba... existe réellement ! Retrouvé en France où le dernier descendant du clan O'Donnell l'avait emporté en exil au XVII^e siècle, c'est le célèbre *Cathach* (non visible) de la Royal Irish Academy. On a même dit que son écriture de plus en plus étirée au fil des pages suggérait que le malheureux Columba avait dû travailler vite. Teis sont les mystères celtes...

Les cisterciens débarquent sur l'île

Petit à petit, les églises étaient devenues de véritables bâtiments aux murs droits, même si les clochers ressemblaient encore aux tours rondes, comme à Glendalough (St Kevin's) ou à Clonmacnoise (St Finian's). Au XII^e siècle, les cisterciens débarquent en Irlande, où ils créent un premier monastère, à Mellifont Abbey (près de Drogheda) Ils apportent la règle de saint Bernard, qui se générali-

se très vite, au détriment définitif de la tradition celtique, et des architectes marqués par l'art roman. En Irlande, les tympans qui dominent les portes sont souvent constitués de demi-cercles concentriques qui alternent des motifs abstraits en zigzags et des rangées de têtes bien mystérieuses, comme dans la petite cathédrale toujours en service (anglicane) de Clontarf, près de Clonmacnoise : certains y voient même un rappel des habitudes des anciens guerriers, qui aimaient se faire des trophées des têtes de leurs ennemis !

Le plus bel édifice, à la fois déjà roman et encore archaïque, surmonté de deux tours très dissymétriques, est la Cormac's Chapel du Rock of Cashel (entre Waterford et Limerick), l'ancienne capitale des rois du Munster, qui regroupe également sur un spectaculaire piton rocheux plusieurs autres bâtiments, dont une tour ronde et une cathédrale gothique. En ce lieu dont les Anglais massacrèrent les trois mille habitants en 1647, on méditera sur le destin cruel de l'Irlande, qui fut traitée par son puissant voisin pendant près de mille ans comme une colonie tout juste bonne à servir de pâturage. Après le passage des armées de Cromwell, il ne reste plus un seul bâtiment important debout. On déporte les enfants comme esclaves aux Antilles. Tous les signes de la culture locale, et jusqu'à la langue gaélique, sont interdits. Fin XVII^e, le Lord Chancellor déclare que « la Loi n'envoie pas qu'il puisse exister une personne telle qu'un Irlandais catholique romain ». Le peuple irlandais fit donc de la religion catholique l'un des bastions de

sa résistance. Le prix à payer pour cette fidélité est sans doute une certaine lenteur dans l'évolution sociale : le divorce a été longtemps interdit en Irlande, et c'est encore le cas pour l'avortement. Aujourd'hui, le voyageur est frappé par l'importance de l'assistance et par le faible nombre des cantiques dans les messes irlandaises : c'est une habitude qui vient du temps où elles étaient interdites et où il fallait être discret. On montre encore de-ci de-là (dans le parc de l'abbaye de Glenstal notamment) des lieux extérieurs où furent célébrées des « messes sur le rocher » : les âmes des anciens druides durent y frémir ou y pleurer en voyant le destin misérable de leurs fils.

Michel Treguer, écrivain et cinéaste, a publié plusieurs livres, notamment *La Nuit celtique*, avec Donatien Laurent, éd. Presses universitaires de Rennes, 1997.



Rude balade en compagnie des pèlerins du Croagh Patrick

Les pratiques pénitentielles, les mortifications rituelles des anciens moines celtes revivent toujours dans des pèlerinages très fréquentés, quelquefois implantés sur d'anciens lieux sacrés du druidisme. Le plus célèbre est le Croagh Patrick, une montagne sévère, près de la petite ville de Westport (ouest), qu'on escalade en foule le dernier dimanche de juillet. Mais à la vérité il y a du monde tous les jours de l'année et même la nuit ! C'est là que le saint aurait débarrassé l'Irlande de ses créatures venimeuses : le travail fut bien fait, car il n'y a toujours pas de serpents dans le pays ! Malgré le chemin pierreux, certains pèlerins montent pieds nus. On dit qu'autrefois certains le faisaient à genoux, mais il suffit d'avoir tenté l'aventure pour savoir que c'est une légende : une semaine n'y suffirait pas !

Attention ! c'est un beau trajet, mais c'est une rude épreuve qui demande de bonnes chaussures hautes, avec des semelles épaisses. On termine le dernier kilomètre presque à quatre pattes tellement la pente est forte dans un éboulis de pierres. Et la descente est aussi pénible. Il faut compter quatre bonnes heures. À plusieurs reprises, on marque des stations en récitant des prières et en tournant autour de tas de pierres qu'on appelle « leacht » ou « leaba » : entendez des « lits » de saint Patrick. Ne vous effusquez pas en voyant des femmes s'y frotter ou même s'y coucher : c'est bon pour la fécondité !

Au sommet, la vue sur la Clew Bay et le comté du Mayo est si belle qu'on soupçonne soudain une origine pré-chrétienne à cette épreuve. Et en effet les histo-



riens et ethnologues ont pu montrer qu'il s'agit d'une survivance christianisée des fêtes celtiques de la moisson, au centre de la saison chaude, sous l'aile de Lug, le dieu corbeau : l'équivalent irlandais de la Troménie de Locronan dans notre Bretagne.

C'est au même Lug que la ville de Lyon doit son nom, Lugdunum en latin. Saint Patrick nous pardonnera de raconter ici un vieux mythe qui présente son prédécesseur comme « le dieu polytechnicien ». Un jour, Lug se présente à Tara, la résidence du Grand Roi d'Irlande. Le portier a ordre de ne laisser pénétrer qu'un homme dont le métier pourrait être utile à la cour. Lug s'annonce successivement comme charpentier, forgeron, champion, harpiste, héros, poète, historien, sorcier, médecin, échanson, artisan. Mais toutes ces spécialités sont déjà représentées au palais. Alors, Lug dit : « Demande au Roi s'il connaît un homme qui possède à lui seul tous ces arts. » Et Lug entre à Tara.

CROAGH PATRICK
La difficulté de l'ascension du Croagh Patrick est à la mesure de la motivation des pèlerins. Une fois là-haut, la vue est leur récompense.

Autre lieu de pèlerinage, le Lough Derg (celui du Donegal, dans le nord-ouest). Sur l'île de Station Island, où saint Patrick aurait combattu les démons, se trouve un ensemble de bâtiments que fréquentent les pèlerins d'avril à septembre. L'origine du pèlerinage remonte au XII^e siècle. Une fois de plus composantes païennes et chrétiennes se mêlent pour en expliquer la genèse. La légende dit que le héros mythique Conan s'y laissa avaler par un monstre aquatique afin de le déchirer de l'intérieur : les eaux se teintèrent du sang de la bête, et le lac prit le nom de Lough Derg, « lac rouge ». Puis vint saint Patrick, auquel Jésus apparut pour lui désigner « un trou rond et obscur » dans un lieu désertique et lui dire que quiconque s'y reposerait pendant un jour et une nuit en ressortirait lavé de ses péchés... Il y a toujours foule, l'été, sur l'île. N'espérez pas y faire des photos sans vous plier aux mortifications rituelles. C'est interdit, et saint Patrick veille !



Il y a 5000 ans, bien avant les Celtes, une civilisation sophistiquée s'était établie en Irlande, dont les vestiges témoignent d'étonnantes connaissances architecturales et astronomiques.

DES SIGNES ÉTRANGES VENUS DES PRÉ-CELTES

NEWGRANGE

Le tumulus ci-dessus, dont l'origine remonte à plus de 3000 ans av. J.-C., abrite une allée couverte menant à une chambre mortuaire en forme de croix.

L'histoire de l'Irlande ne commence pas avec les Celtes. Les premières traces de peuplement remontent à plusieurs millénaires avant les âges du bronze et du fer. Vers 3000 ans avant J.-C., une civilisation particulièrement sophistiquée construisit les deux plus beaux exemples de l'art mégalithique : les tumuli de Newgrange et de Knowth, qu'il faut absolument visiter. Dans les deux cas, il s'agit de longues « allées couvertes » (une à Newgrange, deux à Knowth) en-

fouies sous une colline artificielle et menant à une chambre en forme de croix. De grands bassins de granit y recueillaient les cendres de morts incinérés à l'extérieur. L'alignement de ces constructions est extrêmement soigné puisque le rayon du soleil levant, au solstice d'hiver, atteint exactement le fond du passage à Newgrange ; tandis que les deux couloirs de Knowth sont orientés vers les deux équinoxes. Un grand nombre des pierres monumentales formant paroi ou plafond sont or-

nées de motifs, souvent en spirale : à Newgrange, on trouve même en plusieurs exemplaires le fameux triskèle cher aux jeunes Bretons d'aujourd'hui. À Knowth, dix-huit tumuli plus modestes (avec allée inclinée à chaque fois) entourent le terre central : on pense irrésistiblement aux pyramides égyptiennes flanquées des petites tombes des reines. Mais Knowth et Newgrange sont bien antérieurs aux constructions de Giseh : ce sont les pyramides de l'Occident. On visite l'extérieur à

Knowth et l'intérieur à Newgrange : il faut voir les deux, accessibles depuis le même « Visitor's center ».

On y a trouvé quelques objets, dont la magnifique *macehead* (aujourd'hui au National Museum de Dublin), un pommeau de canne en silex en forme de tête dont les emplacements des yeux et des oreilles sont suggérés par des spirales, ce qui laisse imaginer une possible signification de ce graphisme : celle d'un passage entre le monde extérieur et la vision intérieure. La parfaite réalisation de l'objet laisse parfois lorsque l'on songe que ce silex n'a pu être façonné et sculpté... qu'avec des outils eux aussi en pierre ! Le même musée comporte de nombreux autres chefs-d'œuvre, comme la broche de Tara.

D'autres performances nimbent cette civilisation d'une aura fascinante. Les matériaux de construction des deux sites ont été transportés de loin : à Knowth, le tumulus central est entouré de 127 gigantesques pierres de plusieurs tonnes. Les plafonds des chambres intérieures (6 mètres de hauteur à Newgrange), construits en « encorbellement », c'est-à-dire en glissant chaque pierre supérieure un peu plus loin au-dessus de la précédente, ont résisté pendant plus de cinq mille ans à la formidable pression de la colline. Des rigoles creusées sur la face supérieure des pierres avaient été prévues pour évacuer l'humidité : on a trouvé les chambres parfaitement sèches, les cendres encore présentes dans les bassins rituels !

Ces mystères amènent finalement à se demander si une bonne partie de ce que nous



COLLINE DE TARA
Lieu de culte mythique, Tara fut occupée dès l'âge de pierre. Une visite - recommandée - à l'Interpretative Center permet de reconstituer l'histoire du site.



MONOLITHES

Ce type de pierres gravées de spirales, retrouvées sur le site de Newgrange, étaient disposées autour du tumulus (page de gauche en haut), et enfouies sous la terre.

qualifions de « celtique » ne serait pas, à la vérité, pré-celtique. Le fameux « calendrier de Coligny », qui donne la conception du temps des druides, paraît bien figurer déjà sur l'une des pierres de Knowth... dont la construction est antérieure de plus de mille ans à l'arrivée des Celtes en Irlande ! (Il ne peut pas y avoir été dessiné ensuite,

puisque ces pierres ont été enfouies sous le tumultus par les constructeurs eux-mêmes : ce sont les archéologues modernes qui les en ont dégagées.) Le célèbre *cromlech* de Stonehenge, en Angleterre, a été commencé avant cette arrivée et terminé après.

La difficulté tient au fait que les hommes des mégalithes ne nous ont laissé que des pierres, nous ne savons rien de la langue qu'ils parlaient. Tandis que les Celtes, à quelques bijoux près, ne nous sont connus que par des langues, des légendes, des rituels. Certains auteurs, comme le Britannique Colin Renfrew, pensent... qu'il n'y a jamais eu d'invasions celtiques dans l'ouest de l'Europe, mais seulement la diffusion d'une civilisation porteuse de progrès au sein de populations immobiles. Cette thèse n'a guère trouvé audience auprès des historiens orthodoxes. Mais il existe aujourd'hui plusieurs chercheurs anglais, hérités par la *révolution* (émancipation politique) en cours en Ecosse et au Pays de Galles, qui multiplient les publications affirmant que toute référence à un passé celtique n'est que fantasmé...

■

Michel Treguer

Pour les amateurs de sites pré-chrétiens, on ajoutera la visite de Tara, près de Newgrange, et celle de Navan Fort, l'ancien Emain Macha du héros Cuchulainn, près d'Armagh, en Irlande du Nord. Rappelez aussi que le parc de Fenycrag, près de Westford, présente des reconstitutions des villages avant et après l'introduction du christianisme. Et on n'oubliera pas le National Museum de Dublin.

ART

FABULEUX LIVRE DE KELLS

Les voiles qui apparaissent à l'horizon n'annonçaient rien de bon. Les moines d'Iona savaient que de redoutables prédateurs venaient du Nord pour emporter tout ce qui avait quelque valeur et massacrer, au gré leur humeur, les uns ou les autres. En cet an de disgrâce 802, quelques religieux durent quitter précipitamment Iona sur un petit bateau rapide, s'en remettant à Dieu pour protéger les œuvres précieuses qu'ils emportaient en Irlande. D'autres cachaient ce qui pouvaient l'être. Tous priaient.

Si rien ne prouve cette belle histoire, à plus forte raison rien ne dit si le *Livre de Kells* se trouvait parmi les objets emportés. Ni que le précieux manuscrit fut réalisé sur la petite île écossaise. Si les spécialistes s'accordent à penser qu'il date des années 800, certains disent qu'il viendrait d'Angleterre, d'autres d'Irlande ; d'autres encore pensent qu'il aurait été commencé à Iona et terminé à Kells, l'abbaye irlandaise accueillant en 807 les réfugiés d'Iona. De toute manière, les deux monastères avaient une même administration et leurs relations furent étroites. Les

moines voyageaient beaucoup, non seulement entre l'Irlande et l'Écosse, mais dans toute l'Europe, voire plus loin. Nul doute qu'ils se rendirent en Italie, où des moines byzantins fuyant la persécution iconoclaste s'étaient réfugiés, avec leur savoir et leur art. Les artistes irlandais avaient donc de quoi nourrir leur inspiration, d'autant que la fin du VIII^e siècle voyait sur le continent l'avènement des Carolingiens, qui fondaient en 800 un empire où fleurissaient les art.

La puissance et la richesse du monastère

Mais il existait aussi une tradition locale séculaire qui apportait thèmes et techniques fondamentaux. Dès le VI^e siècle, l'Irlande produisit des manuscrits dont témoigne le *Cathach*, un psautier conservé à la Royal Irish Academy de Dublin. Le *Livre de Durrow*, conservé, comme le *Livre de Kells*, au Trinity College de Dublin, date du milieu du VII^e siècle, et ses décors de spirales, serpents et animaux fantastiques annoncent ceux du *Livre de Kells*, le chef-d'œuvre de toute une époque. Il s'agit d'un

évangélaire qui donne donc – en latin – le texte des Évangiles, mais le souci didactique semble secondaire : le manuscrit comporte des erreurs, des répétitions, et l'ornementation est souvent si riche que la lecture en devient impossible.

Il est vrai que les moines connaissaient par cœur les paroles sacrées. Ce livre fut certainement conçu avant tout comme une œuvre artistique pour célébrer un événement, et manifester aux yeux de tous, lors de certaines cérémonies, la puissance et la richesse du royaume de Dieu... ainsi que celles du monastère.

Le décor peut trouver en lui-même sa propre signification et quelques erudits découvrent parmi les entrelacs et les figures, des sens cachés : les petits cercles parfois marqués d'une croix feraient ainsi allusion aux hosties, donc à l'Eucharistie. Le *Livre de Kells* est écrit sur du vélin ; il compte en son état actuel 340 folios (680 pages) et en aurait perdu une trentaine. Ses dimensions – un peu plus de 34 cm sur un peu plus de 24 – offrent un large espace d'illustration, mais n'en autorisent pas une lecture de loin. Il fallut la peau de 185



VIERGE À L'ENFANT

Entourée d'anges, dans un cadre décoré d'entrelacs, cette *Vierge à l'enfant* est l'une des pages les plus remarquables du *Livre de Kells*, chef-d'œuvre du IX^e siècle, visible au Trinity College de Dublin.

spirales ou les triangles... Ils disposaient aussi de modèles tirés d'Évangiles antérieurs et de pièces d'orfèvrerie qui leur donnaient, grandeur nature, les structures de décors qu'ils enrichissaient à leur guise.

La *Vierge à l'enfant avec les anges* (folio 7v) ci-contre reprend un modèle traditionnel byzantin. Il s'agit d'un des rares folios où les personnages occupent une telle place. Les entrelacs sont réservés au cadre, dans lequel est insérée une curieuse fenêtre avec six visages – six « trognons » dont on ne sait qui elles représentent.

L'artiste s'éloigne des modèles traditionnels, il invente, par exemple, un visage de Christ anguleux et vieilli. La représentation conventionnelle de la *Vierge* vue de face et de profil le gémit, il diminue le bas du corps, et le trône devient un élément décoratif. Le visage de la *Vierge* conserve les grands yeux, le nez droit et la petite bouche des icônes, mais reçoit des tresses, un menton carré.

Ce folio montre ainsi la synthèse entre le modèle oriental et le goût local, à la fois géométrique et anecdotique. ■

Daniel Elouard

veaux pour le composer, et seul un monastère très important avait les moyens de s'offrir une telle œuvre, d'autant que les pigments utilisés coûtaient eux aussi très cher, en particulier le lapis-lazuli intervenant pour certains bleus, d'autres étant tirés de l'indigo. La noix de Gal-

le fournissait une encre brun-rouge, la suie, une encre noire. L'orpiment donnait des jaunes, le minium ou les larves de kermès des rouges qui restent éclatants. Le vert était tiré du cuivre, mais, sous l'effet de l'eau, il devenait corrosif au point d'attaquer le support.

Le matériel des artistes restait très simple : des grattoirs pour préparer les pages ou corriger les erreurs, des pinceaux, les plus fins étant en poils de martre, des compas pour dessiner les cercles, des équerres pour réaliser les carrés et rectangles, des gabarits pour les

ART

L'ART DES ENTRELACS

La fibule, bijou servant à fermer les vêtements, se compose d'une épingle qui s'insère dans un anneau. Ce détail en argent doré datant du VIII^e s. mesure moins de 4 cm, le diamètre de l'anneau étant de 8,7 cm ! Il s'agit d'un travail d'une finesse exceptionnelle où se reconnaissent les spirales de serpents (?) affrontés, et dans les cercles, les spirales du triskèle, ce motif ternaire qui inspire largement la plupart des décors du Livre de Kells.

Fibule de Tara, VIII^e siècle.



Début de l'Évangile de Jésus-Christ

Voici le commencement de l'Évangile selon saint Marc, *Initium euangeli ihu xpi* (Début de l'Évangile de Jésus-Christ), qui montre combien la richesse de l'ornementation a dévoré un texte, dont la lecture est bien difficile pour qui ne le connaîtrait pas par cœur ! Seul un « I » monumental, à l'extrême gauche, est facilement identifiable, et il sert de pied au « N » suivant, alors que le deuxième « I » se trouve presque au milieu de la page, servant de dossier à un petit personnage ! Cet homme du coin supérieur droit, en-

louré par un monstre (?) aux dents aiguës, représente vraisemblablement Marc. Le texte entouré de noir, est noyé dans un décor où la géométrie anguleuse de la structure cache les courbes délicates des champs intérieurs, où, à nouveau, se cachent des serpents, des triskèles (voir fibule ci-contre). L'ensemble donne à la fois une impression de fantaisie et de rigueur, adaptant les vieux motifs celtes populaires aux réflexions les plus esotériques des moines chrétiens.

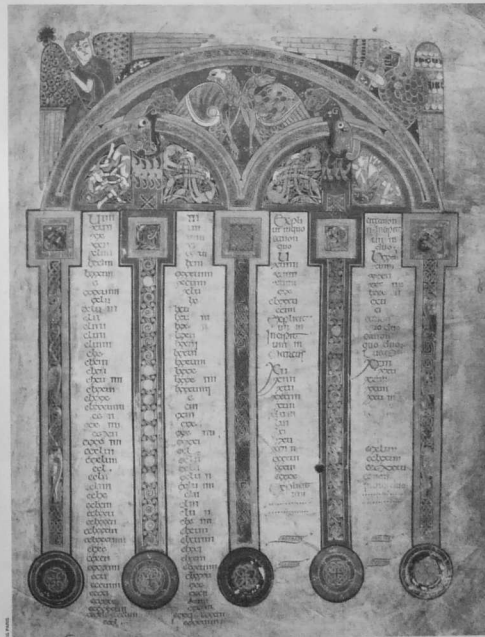
Livre de Kells, folio 130 r, vers 800.

LA TABLE D'EUSÈBE

Ce folio reproduit une partie de la Table d'Eusèbe (canons VI, VII et VIII) mettant en relation les passages communs aux divers Évangiles (Matthieu et Marc, Matthieu et Jean, Matthieu et Luc). Dans les arcs et autour figurent les symboles des évangélistes entourés dans les « tympan » d'êtres humains ou fantastiques enchevêtrés. Le texte, en belles lettres rondes régulières, joue sur les couleurs : brun sombre et rouge pour l'écriture, jaune pour les pleins.

Le texte des troisième et quatrième colonnes étant plus court, le copiste ajoute pointillés et motifs curvilignes.

Livre de Kells, folio 5 r, vers 800.



Matthieu

Le portrait de chaque évangéliste ouvre le texte qu'il a écrit. Ici Matthieu est représenté, tenant son texte dans la main gauche, adossé à un trône sur lequel figurent les symboles des autres évangélistes : à sa droite, le taureau de Luc, à sa gauche, l'aigle de Jean, autour de son auréole, les lions (?) de Marc. Tout autour de lui, dans le bandeau rectangulaire, grouillent en entrelacs des serpents vivement colorés. L'évangéliste aux grands yeux est prisonnier du décor. Le décor de ses vêtements – croix, « triskèles » évoquant peut-être les hosties et la Sainte Trinité – masque un corps immatériel géométrique.

Livre de Kells, folio 28 v, vers 800.

ART

CALICE

Ce calice de 26,9 cm de diamètre permettait de servir le vin aux fidèles ; il montre la virtuosité d'orfèvres qui recoururent au filigrane, à la gravure en creux, à l'émailage, au repoussé ; ils affectionnaient les motifs circulaires concentriques avec spirales, entrelacs, animaux fantastiques... Or et argent contrastaient, autour d'un cœur en cristal de roche. Le bandeau circulaire est décoré de huit cabochons qui séparent des champs ornés de motifs géométriques.

Calice d'Ardagh vu de dessous, début du VIII^e s.



L'esprit dans l'univers céleste

La page est décorée d'une croix à huit médaillons – autant que de cabochons sur le calice ci-contre – qui se combinent en plusieurs figures et sont inscrits dans un rectangle où apparaissent des champs décorés d'entrelacs où s'entremêlent des figures humaines et animales, apparemment confuses, en réalité savamment organisées. L'absence de représentation figurative facilement perceptible oblige le regard à vaga-

bonder de courbes en spirales, matérialisant ainsi le mouvement de l'esprit dans un univers céleste soigneusement organisé, et magnifié par les couleurs. De plus, l'imbrication des cercles dans les médaillons permet de passer du plus petit (microcosme) aux plus grands (macrocosme) en suivant des combinaisons (trois, quatre) symboliques. Leur couleur rappelle l'or et l'argent de l'orfèvrerie. Livre de Kells, folio 33 r., vers 900.



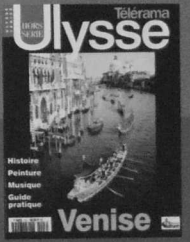
Télérama

Ulysse

Les yeux grands ouverts sur les cultures du monde

Connaitre une ville, une région ou un pays, c'est d'abord comprendre sa culture. A travers la littérature, l'art, l'histoire, des rencontres... Ulysse vous dévoile l'âme des lieux qu'il visite. Son regard curieux et différent vous emmène à la découverte des merveilles du monde ou vous fait revivre les voyages qui vous ont passionnés. Ses informations pratiques vous aident à préparer vos prochains périples. Abonnez-vous, vivez l'émotion culturelle.

Ulysse, Le magazine du voyage culturel



Votre cadeau ! le hors série Venise...

Embarquez pour une excursion au cœur de l'une des plus belles villes du monde. Promenez-vous sur les canaux, explorez un patrimoine artistique et culturel unique, découvrez une histoire fascinante. Laissez-vous envahir par le charme de ce lieu où rien n'est comme ailleurs.

Abonnez-vous ! 30% de réduction

Offre spéciale d'abonnement Ulysse

Recopiez ou découpez ce bulletin et renvoyez-le accompagné de votre règlement à : Ulysse Service Abonnements - 163 Bd Maiesherbes - 75859 Paris cedex 17

Oui je désire m'abonner pour un an (6 numéros) à Ulysse pour 149 F seulement au lieu de 210 F (prix au numéro). J'ai bien noté que je recevrai en CADEAU le Hors série Venise.

AP 73

Mme Mlle M. Prénom _____ Nom _____

Adresse _____

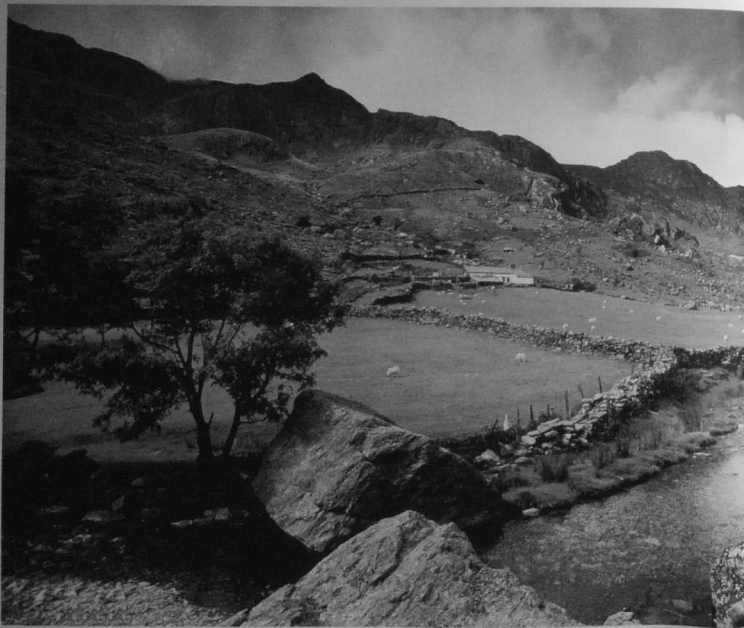
Code Postal _____ Ville _____

informatique et Liberté : vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant. Pour cela, il vous suffit d'adresser une demande écrite à Ulysse. Offre non cumulable, valable jusqu'au 31/08/2000 et réservée uniquement à de nouveaux abonnés. Réception du Hors Série, 4 semaines à compter de la réception de votre règlement. Offre dans la limite des stocks disponibles.



Peuplé par une civilisation «celte», occupé par les Romains à partir du I^{er} siècle de notre ère, puis christianisé dès le V^e, le Pays de Galles offre les vestiges d'un riche passé. **Daniel Elouard** s'est aventuré en cette terre chantée par les poètes et que, dit-on, comprennent les fous.

AU ROYAUME DES POÈTES ET DES FOUS



Lorsque les soldats de Gaius Suetonius Paulinus, après avoir franchi la Menai Straits sur des bateaux à fond plat, débarquèrent à Mena (Anglesey), en 61 de notre ère, ils découvrirent une armée impressionnante : des guerriers quasiment nus, le corps peint de signes magiques, poussaient des hurlements terrifiants ; des femmes brandissant des torches les encourageaient de leurs clameurs, alors que les druides, levant les bras au ciel, appelaient sur les envahisseurs les pires malédictions. Après un moment d'hésitation, la machine de guerre romaine se mit en branle. Une nouvelle fois – les Romains avaient envahi la Grande-Bretagne en 43 – elle démontra son efficacité. Les imprécations des druides ne servirent à rien. Poussant leur avantage, les troupes de Suetonius se répandirent dans l'ensemble de l'île, semant la terreur, détruisant sanctuaires et bois sacrés, massacrant impitoyablement les druides qui étaient l'âme de la révolte.

Même s'il fallut encore une quinzaine d'années aux Romains pour se rendre maîtres de l'ensemble du Pays de Galles, cette brutale destruction du centre religieux des «Celts» fut à l'origine du déclin d'une culture séculaire. Les Romains n'avaient pas voulu éradiquer une religion, car ils avaient trop l'habitude d'associer les dieux des peuples vaincus aux leurs, mais les druides qui incarnèrent leur irrédentisme. S'agissait-il bien de Celtes ? Ces peuples gallois n'en avaient aucune conscience et les délimitations actuelles du monde celtique ne peuvent justifier celles du monde antique. Pour les Romains, la Grande-Bretagne était peuplée de *Britanni*, pas de *Celtae*, et des différences notables distinguaient

celte, et qui, faisant souvent front commun, affirmaient ainsi au moins une communauté d'intérêts. Malgré l'entraînement des légions, la conquête fut particulièrement difficile, car le pays montagneux favorisait révoltes et guérillas.

Le Pays de Galles n'est pas de ces terres riantes où les hommes croient facilement dominer la nature. Le climat y est rude, les cultures difficiles, et les paysages sauvages. Mais

“Les druides appelaient sur les envahisseurs romains les pires malédictions”

des *Britanni* des Celtes du continent, tout comme ces tribus les unes des autres. Cependant, durant les siècles qui précéderont notre ère, les *Britanni* partageaient avec leurs voisins du continent un même mode de vie marqué par le travail et l'utilisation du fer, un art aux motifs très voisins, des croyances et des cultes fondamentalement proches, ainsi que des langues fort semblables. En attaquant le Pays de Galles, les Romains se trouvèrent donc face à des tribus – Silures au sud-est, Demetae au sud-ouest, Deceangli au nord, entourés au sud par les Cornovii et à l'est par les Ordovices – qui possédaient une culture

il recelait, pour qui sut les trouver, des minerais précieux : cuivre, plomb, étain, fer, zinc et même de l'or, dans les mines de Dolaucothi. Comme le bois ne manquait pas, les autochtones avaient créé une petite industrie dont les Romains voulurent bénéficier. Une fois conquis, le pays fut quadrillé de routes et de camps, près desquels se développèrent des bourgades : Deva (Chester), Venta Silurum (Caerwent), les deux plus importantes militairement, ainsi que Moridunum (Carmarthen), Isca (Caerleon), Segontium (Caernarfon), toutes au service d'une romanisation qui fut plus ou moins profonde.

NATIONAL PARK
Le Snowdonia National Park, au nord du Pays de Galles. Selon la légende, qui passe une nuit complète sur le mont Snowdon s'éveille au matin fou ou poète.

Dominant la Menai Straits, un étroit bras de mer qui sépare Anglesey du « continent » gallois, Segontium servit probablement de camp provisoire aux troupes de Gaius Suetonius Paulinus en 61, mais ce n'est qu'à l'automne 77, après une nouvelle rébellion des Ordovices de Mona (Anglesey), que le gouverneur romain Cnaeus Julius Agricola décida de lancer une ultime expédition et de construire une forteresse véritable, sur une éminence dominant la Selion, une rivière se jetant dans la Menai Straits, qui offrait ainsi un abri idéal pour les bateaux. Les archéologues ont mis au jour la quasi-totalité du camp militaire, d'abord construit en bois, avec un talus hérissé de pieux, puis reconstruit en pierre vers 140, et restauré ensuite vers 200 et 350, avant d'être abandonné en 394.

Les arasements permettent de reconnaître le vaste prétoire du commandant de la place, les longs casernements des troupes – ils pouvaient accueillir mille auxiliaires, des fantassins, avec peut-être deux corps de cavalerie – ainsi que les maisons des officiers qui les encadraient. Le quartier général comportait une basilique – un hall d'honneur –, une pièce forte pour conserver les soldes : une dépendance était même chauffée par le sol. Un énorme réservoir d'eau situé à l'endroit le plus haut approvisionnait des thermes et des fontaines. Toujours dans l'enceinte, une autre villa servit probablement

au responsable de l'extraction des minerais, qui pouvaient être gardés dans des entrepôts qui remplacèrent des casernements. Non loin du camp, un mithraeum aujourd'hui recouvert rappelle l'importance, même en ces terres septentrionales, de Mithra, un dieu oriental. Sur la colline descendante

grandiose est peuplé maintenant de moutons qui ponctuent de grosses taches blanches des prairies qu'ils tondent si soigneusement qu'elles semblent des gazons. Les eaux stagnent dans les creux de marécages pleins de mousses et de joncs ou courent dans un torrent que fran-

Les soldats avaient également aménagé pour s'entraîner – et se divertir ? – un petit amphithéâtre que traverse le chemin moderne, ainsi qu'un camp de manœuvre où étaient formées les troupes auxiliaires. Un peu plus loin, une troisième enceinte entourant quelque six hectares servit de camp de marche aux troupes qui se battirent en 77-78 contre les Ordovices. D'autres camps romains ont été repérés dans cet Eryri montagneux (Llanfor, Bryncir, Pen y Gwryd...), montrant l'effort colossal que représentait la conquête et la surveillance de la région. La romanisation fut profonde dans le sud-est gallois (région de l'actuelle Cardiff), grâce à Venta Silurum (Caerwent), qui devint la capitale des Silures, et à Isca (Caerleon), le camp des légionnaires. A Ely, Llantwit ou Llanough des fermes avec thermes et mosaïques montrent que leurs propriétaires vivaient « à la romaine », alors que dans le nord, à Anglesey par exemple, les anciens modes de vie se perpétuaient.

«Le nombre de camps romains montre que la conquête ne fut pas une partie de plaisir »

chassait la voie romaine sur un pont de bois. Du camp principal ne subsistent que les contours d'une première enceinte (talus de terre, pieux disparus) et ceux, plus modestes, d'une seconde (pierre). L'éminence qui s'élève au centre du site – une motte médiévale – réemploya les matériaux romains. Un bosquet et quelques pierres signalent l'emplacement de bains

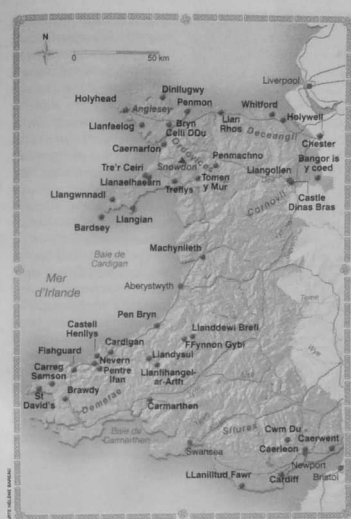
Nettement moins bien mis en valeur et plus difficile à trouver, mais tout aussi passionnant, le camp de Tomen y Mur est perdu sur les collines qui dominent la centrale nucléaire de Trawsfynydd, à l'extrémité du lac de Bala. Le pay-



BRYN CELLI DDU
Sur l'île d'Anglesey, cette tombe de l'âge du bronze se trouvait au cœur d'un ensemble religieux. Voici le couloir menant à la chambre funéraire.

seules de la vaisselle, de la verrerie et des monnaies montrent l'influence romaine. Toujours à la même époque, d'autres fermiers ont profité de la présence d'anciennes forteresses de l'âge du fer pour s'installer à proximité, ou plus simplement encore, pour les réutiliser, si bien qu'il est très difficile de comparer des modes de vie qui devaient être fort proches.

A Castell Henllys par exemple, entre Cardigan et Fishguard, les archéologues sont en train de fouiller une ferme qui s'était établie en partie sur les chevaux de frise – des pierres dressées en rangs serrés – qui protégeaient l'accès occidental du village fortifié. Il était donc



abandonné à cette époque, mais pendant des siècles, avant l'irruption romaine, un groupe de Demetey avait habité. Profitant de vestiges authentiques mais bien peu parlants – des trous, des sols de terre battue, des bases de murs, des morceaux de poteries... – les archéologues ont reconstruit en partie ce village qui permet aux visiteurs d'imaginer la vie de ce groupe de paysans « celtes » au cours des siècles qui ont précédé notre ère. Des animateurs costumés racontent la vie de leurs très lointains ancêtres et pratiquent leurs activités. Ceux qui préfèrent s'abandonner aux délices impressionnantes des techniques mo-

dernes, surtout les enfants, ne manqueront pas le spectacle Celtica, à Machynlleth, qui donne une image saisissante de la civilisation celte, que complète une exposition didactique. Cela permet ensuite d'affronter quelques-uns des innombrables sites de l'âge du fer que compte le Pays de Galles, qui se trouvait au débouché des routes maritimes reliant le monde britannique à l'Irlande, à la Bretagne, et au reste du monde. Rien que dans la baie de Cardigan, dix-sept forteresses ont été repérées ! Mais il n'en reste jamais grand-chose : au pire, quelques talus, au mieux, des esquisses de murs de maisons et de remparts. Mais les emplacements, souvent en hauteur, offrent toujours des vues magnifiques qui compensent la déception des moins avisés. Si l'âge du fer commence ici avant le milieu du 1^{er} millénaire avant notre ère, la plupart des sites gallois ne remontent au plus tôt qu'au V^e siècle avant notre ère, quand se manifeste au bord de l'océan puis dans les montagnes une civilisation proprement celte, soit parce que sans qu'il y ait eu de véritable migration, leur influence se fût exercée à distance, par le biais de relations commerciales par exemple, sur les tribus autochtones de la fin de l'âge du bronze. Il n'y a pas eu en effet de rupture brutale, tant dans l'architecture que les rites. Bredin ou de Moel y Gaer (vers 1000 avant notre ère) montrent déjà une communauté regroupée sur une colline fortifiée, tout comme Tre'r Ceiri un sommet fortifié occupé jusqu'au

IV^e siècle de notre ère. A Tormaton (tout près du Pays de Galles) deux jeunes hommes furent vraisemblablement sacrifiés rituellement vers 1000 avant notre ère, tout comme à Lindow (également près du Pays de Galles), où deux autres sacrifices (?) furent pratiqués aux I^{er} et II^e siècles de notre ère. Tre'r Ceiri – « la ville des géants » – est le site le plus spectaculaire du Pays de Galles, perché à près de cinq cents mètres de hauteur sur l'un des trois sommets de l'Yr Eifl, dans la péninsule de Llyn. De la route qui serpente entre les montagnes, entre Nefyn et Lithfian, rien ne se distingue. Comme tant d'autres, ce sommet est entouré de pentes escarpées où ne poussent que



CASTELL HENLlys
Ce site, au sud-ouest de l'Ecosse, présente une reconstruction d'habitats d'époque celtique. Des animateurs en costume y accueillent les visiteurs.

CASTLE DINAS BRAS
Ce château en ruines est situé à Llangollen, au nord-est du pays. Est-ce sous ses pierres que se cache le saint Graal des légendes arthuriennes ?



des myrtilles et des bruyères qui finissent de fleurir au printemps parmi les herbes rousies par l'hiver. Dévalant du sommet, de grosses langues noirâtres de pierres anguleuses forment de larges éboulis. En contrebas, des moutons paissent dans des pâturages enclos d'ajoncs qui les frangent dès les premiers beaux jours de jaune d'or. Un petit sentier, que rien d'ailleurs ne signale, permet de gravir la pente abrupte. Peu à peu la vue se déploie pour atteindre la mer, d'un côté comme de l'autre du massif.

Tout en haut se dresse, encore bien conservée, la forteresse qui enveloppe de ses murs épais de près de deux mètres quelque deux hectares et demi, au milieu desquels ont été repérées quelque cent cinquante constructions circulaires ou rectangulaires, de pierres simplement posées les unes sur les autres. Ce fort ayant été occupé pendant près de dix siècles, toutes les maisons ne furent pas habitées en même temps. De plus, il pouvait y avoir non seulement des habitations, mais aussi des réserves, des écuries, des ateliers... Qui habitait le fort ? Des paysans qui

devalaient fournir d'énormes efforts pour cultiver leurs champs au loin ? Ou bien des guerriers protégeant une communauté dispersée en bas, et qui, en cas de danger, pouvait venir se réfugier dans leur nid d'aigle ? S'agissait-il d'un entrepôt pour les richesses d'une tribu ? Les mêmes questions se posent pour les autres forts. A Castell Henllys, les maisons reconstruites avaient des fonctions différentes ; l'une, sur pilotis, devait servir de grenier ; d'autres, d'ateliers de tissage, de vannerie, de forge. Des différences de taille montrent une communauté très hiérarchisée, les plus grandes maisons appartenant aux plus puissants. Si la tribu pratiquait la polygamie, comme cela existait par ailleurs, les femmes devaient disposer de certaines demeures.

Les légendes, et surtout l'imagerie romantique ont largement mis en scène des druides se réunissant autour de mégalithes afin de se livrer à des rites mystérieux. Les druides formaient bien une caste de prêtres qui, selon Tacite, étaient formés à Anglesey. Leur pouvoir spirituel les amena à jouer un rôle politique déterminant jusqu'à l'expédition de Suetonius. Mais leur enseignement ne se transmettait qu'oralement, et l'absence de documents leur prèta d'autant plus facilement des pouvoirs fabuleux. L'image de sages barbus vêtus de blanc officiant dans des sanctuaires mégalithiques n'a rien de réel : des siècles séparent l'érection des énormes pierres (IV-II^e millénaires) de l'époque druidique (siècles précédant notre ère).

Que des cultes se fussent perpétués en de mêmes lieux, cela est probable ; que ces lieux inspirés eussent des monuments mégalithiques témoignant de rites plus anciens, cela est tout aussi possible. Mais les druides ne construisirent pas plus de dolmens que de menhirs, n'en déplaise à Panoramix et Obélix !

Le Pays de Galles fourmille de ces pierres dressées parfois plantées isolément au sommet d'une colline, parfois groupées dans un champ. Il peut aussi s'agir de chambres funéraires comportant une énorme dalle posée sur des pierres levées. Dans tous les cas, ces monuments ont perdu leur environnement initial, si bien que leur interprétation reste difficile. A Carreg Sampson, près de Trefin, comme à Pentre Ifan, près de Nevern, les archéologues ont pu déterminer qu'une terre

de long couvrait les pierres, qui n'étaient donc pas, comme aujourd'hui, si poétiquement isolées, au point d'avoir attiré pendant des siècles peintres et voyageurs. A Bryn Celli Ddu (Anglesey), la terre entouré d'un fossé et de dalles levées est en partie conservé ; un couloir mène à une chambre où un pilier représente sûrement une divinité. Le nombre de ces vestiges montre que le Pays de Galles, dès le néolithique et tout au long de l'âge du bronze, était habité par une population organisée, possédant une technique développée, et qui croyait en des dieux et des mythes fort puissants.

Ces mythes antérieurs aux Celtes, qui se les sont appropriés et les ont enrichis, se sont perpétués jusqu'à l'époque chrétienne, et quelques-uns

des premiers saints ne seraient pas à Caerleon - ce n'est qu'aux V^e-VI^e siècles qu'il connut un âge d'or, grâce à une multitude de saints qui donnèrent à chaque ville et bourgade des histoires merveilleuses. A Penmon, près de Beaumaris, une église bâtie en pierre au XII^e siècle s'élève près d'une source dans le dos, alors que Cybi l'avait de face, si bien que Seiriol devint « le pâle », et Cybi « le hâlé ». A la même époque vivait saint David, qui fut baptisé à Porth Clais, par un évêque irlandais aveugle. Une source jaillit alors et l'évêque recouvra la vue. David fonda

“Et on imagine ce royaume perdu, qu'aiment les poètes et que visitent les fous”

ce, dans un vallon isolé, à deux pas de la mer. Les bâtiments monastiques sont ruinés, mais cet endroit délicieux est voué à saint Seiriol, qui, à la fin du VI^e siècle, rencontra régulièrement saint Cybi de Holyhead, voyageant avec le soleil

de se retirer dans les solitudes désolées du Carn Ingli où les anges pourvoient à ses besoins. Les cornelles qui coassent dans le cimetière planté d'ifs et d'une remarquable croix sculptée lui donnent une atmosphère lugubre. Un des ifs saignerait pour rappeler la malédiction d'un moine qui y fut pendu. Finalement, il n'est rien de mystérieux qui ne trouve au Pays de Galles son explication. D'ailleurs, selon la légende, qui passerait une nuit sur le Snowdon s'éveillerait au matin fou ou poète. Et il suffit de longer certaines côtes galloises lors de très basses marées pour voir surgir du sable les souches d'anciennes forêts englouties. Comment ne pas croire en ce royaume perdu que chantent les poètes et que visitent les fous ?

DÉCOUVERTE

HISTOIRE ET LÉGENDES AU PAYS DE GALLES

LAISSEZ-VOUS CHARMER PAR LA MAGIE DES DEUX IRLANDE

3 voyages de 15 jours
Départs le 10 juin, le 15 juillet et le 12 août

Nos accompagnateurs passionnés sauront vous faire découvrir cette Irlande sauvage et secrète. Pour informations, Tel. 01 44 39 03 03 - Fax 01 42 84 18 99



LA PROCURE
TERRE ENTIÈRE

ENVOYEZ-MOI VOTRE CATALOGUE "VOYAGES" GRATUIT

À retourner à LA PROCURE TERRE ENTIÈRE, 60505 Chantilly cedex

3 ligne 2 mile 2 m

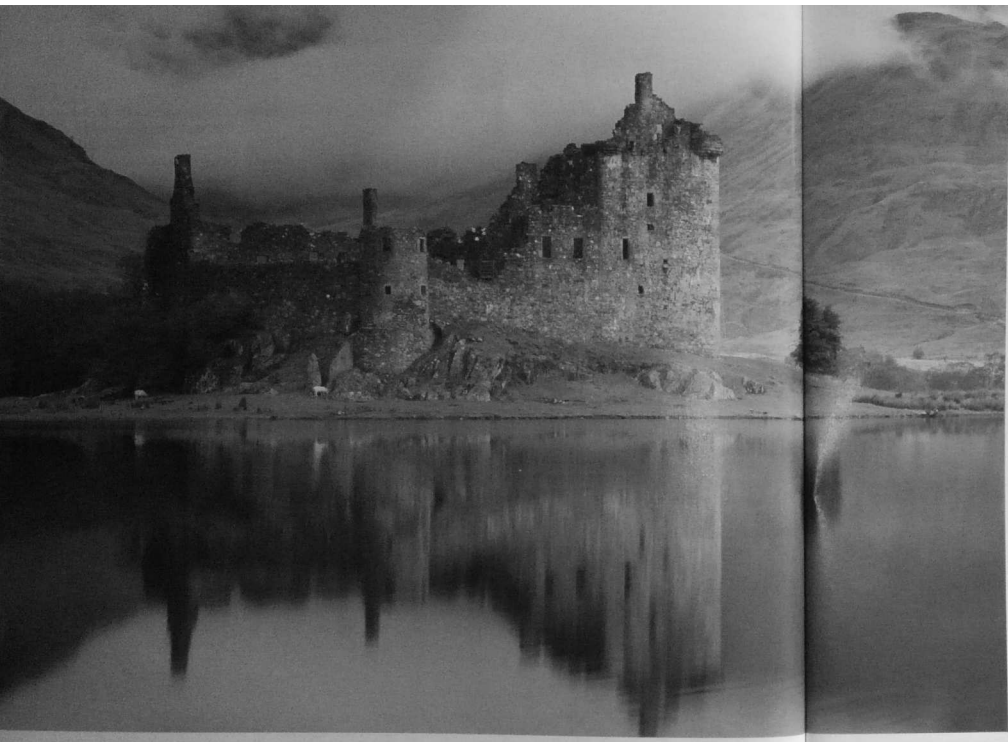
Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville



À LA RECHERCHE DE L'ÉCOSSE CELTE

DÉCOUVERTE EN ÉCOSSE, SUR LA PISTE DE SAINT COLOMBA

C'est au début du VI^e siècle que le premier grand évangéliste de l'Écosse, le moine irlandais Colomba, débarqua dans le pays, sur la côte ouest. Cheminant sur ses traces, **Florence Trystram**, écrivain et historienne, est partie à la recherche de l'Écosse celt.

Pour partir à la découverte de l'Écosse celtique, il faut de l'imagination, de l'esprit d'aventure et de bonnes chaussures. Les Écossais adorent leurs châteaux, mais ne sont pas tous férus de leur histoire plus ancienne, à tel point que c'est un Anglais, ancien directeur d'un village de vacances, qui dirige le site d'Iona, le plus sacré des sites celtes en Écosse. Toutefois, un gros travail de restauration et de préservation des sites a été accompli par Historic Scotland. En particulier, la plupart des croix celtes ont été mises à l'abri, remplacées sur le site original par des copies, plus ou moins heureuses, il faut le dire. Les pierres tombales anciennes ont elles aussi été retirées des cimetières, et exposées à l'intérieur des églises.

Les Écossais considèrent que la véritable histoire de la Calédonie commence en 498 après Jésus-Christ, lorsqu'un prince venu d'Irlande prit possession de ce qui est actuellement l'Argyll, à l'ouest du pays, imposant sa domination aux Pictes et aux Scots. La période proprement appelée celtique commence alors pour se prolonger jusqu'aux Stuarts, au XV^e siècle. Mais on peut considérer que l'Écosse était celtique bien avant, et le restera plus longtemps.

Départ à Keillmor, avec Colomba

Le moine irlandais saint Colomba arriva en Écosse en 518, pour évangéliser le pays. Il débarqua avec douze compagnons à Keillmor, en face de l'île Jura. On atteint ce bout du monde par une de ces single track roads éprouvantes pour le conducteur déjà malhabile dans la conduite à gauche. Un parking, si petit qu'on a de la peine à y manœuvrer, permet d'abandonner la voiture, de franchir une barrière à moutons, et, outrepassant de menaçantes pancartes mettant en garde contre les taureaux, d'aller jusqu'à la pointe de la presqu'île. Il suffit alors, dans ce paysage austère et désert, de laisser aller son imagination pour voir les moines, transis et épuisés, prendre pied sur une terre rocheuse que les tempêtes venues de l'océan attaquent de plein fouet. Ils n'y sont pas restés.

Mais sur ce lieu, sacré entre tous, fut édifiée une chapelle, Keills Chapel. Simple bâtisse rectangulaire, sans clocher, elle a été restaurée récemment, et abrite une très belle croix celtique entière, et des pierres tombales issues de diverses écoles de la région, dont deux très anciennes portant la griffe de l'école du Loch Sween, qui longe précisément cette presqu'île. À l'extérieur

du petit cimetière, sur l'emplacement où se trouvait originellement la croix, a été placée une copie moderne. De Keillmor, la poignée de moines aventureux est remontée vers le nord.

Cette partie de l'Écosse, comme la majorité du pays, était alors recouverte d'arbres. Au XVIII^e siècle, les grands propriétaires décidèrent de rentabiliser leurs terres en y élevant des moutons. Aux dépens de l'agriculture traditionnelle, ils transformèrent tous les Highlands en un gigantesque pâturage, contraignant par la force les fermiers et leurs familles à l'exil. En un siècle, la région fut désertifiée au profit du mouton. Ce mouvement fut accompagné par un vaste déboisement, auquel contribuèrent les maîtres des forges. Comme on ne voit pas un champ, on se demande où est cultivé le fameux malt des whiskies écossais !

KILCHURN CASTLE
Au bord du Loch Awe, au sud-ouest des Highlands, le château en ruines de Kilchurn surgit de la brume, comme un lointain écho de l'époque celto-chrétienne.

Premiers menhirs, à Cairnbaan

Colomba et ses compagnons rencontrèrent très vite les premiers Pictes. Un de leurs lieux de rassemblement traditionnels était sur les hauteurs de Cairnbaan, où l'on voit aujourd'hui des rochers gravés de coupes et d'anneaux, probablement depuis la préhistoire. De là, Colomba aperçoit le Fort Dunadd, forteresse où s'abrite le roi de Dalriada, Aidan. Posé sur une éminence d'où l'on domine toute la plaine, le fort, constitué par une série de quatre murs, dont les fondations sont encore parfaitement visibles aujourd'hui, comporte au sommet une de ces pierres magiques que les Celtes utilisaient pour couronner leurs rois. Celle de Dunadd Fort est marquée par l'empreinte d'un

piéd, et par une très belle gravure d'un sanglier (malheureusement visible seulement par lumière rasante). On trouve à côté une autre pierre creusée profondément en son centre, qui était sans doute aussi utilisée lors des couronnements. Devant de si évidentes marques de paganisme, Colomba commença son œuvre d'évangélisation, et Aidan se convertit au christianisme avec les siens.

Dans la vallée que protège le fort et dont le petit village de Kilmartin est aujourd'hui le centre, il a sans doute aperçu les traces laissées par de lointains ancêtres : les magnifiques menhirs devaient être plus nombreux qu'aujourd'hui, mais probablement moins dé-

gagés. Les moutons leur permettent de se dresser de toute leur hauteur. Cette vallée est aussi ponctuée de cairns, ces tumulus de galets enfermant des tombes. Le plus étonnant est celui de Temple Wood, dans un petit bois de chênes, avec son cercle de menhirs, dont plusieurs sont gravés de lignes sinuées qui ne sont pas sans rappeler les pierres gravées de Cairnbaan. Une *coach road* bien entretenue permet de se promener à pied très agréablement dans cette jolie vallée, et

de s'y étonner de ces monuments laissés il y a deux ou trois mille ans par une poignée d'hommes dont on ne connaît à peu près rien d'autre. Ces menhirs écossais ressemblent à nos menhirs bretons, à cela près qu'ils sont d'une certaine façon plus élégants, minces et élancés. Le roi Aidan baptisé, Colomba poursuivit sa marche vers le nord, laissant sans doute derrière lui un ou deux de ses compagnons, bien qu'il n'y ait pas de trace d'ancien monastère dans ce coin.

Retraite sur les îles de Mull et d'Iona

Poursuivant son chemin vers le nord, il arrive à Oban, en face de l'île de Mull. On en fait aujourd'hui le tour en voiture en trois heures, traversant une étonnante variété de paysages, depuis les lochs de haute montagne jusqu'aux plages de sable blanc et de rochers roses.

À la pointe sud-ouest de l'île de Mull, Colomba aperçoit enfin le lieu où il va pouvoir s'installer. Il s'agit de l'île d'Iona, cœur du christianisme celtique d'Écosse. On joint Iona Island par ferry depuis le petit port de Fionnport. Les voitures sont interdites. La traversée dure une vingtaine de minutes. On se demande ce qui a poussé les moines du VI^e siècle à installer là leur monastère. En réalité, comme beaucoup d'îles proches de la côte, Iona jouit d'un micro-climat : les nuages se condensent au-dessus du continent, mais épargnent l'île. Pour les plus pressés, les monuments peuvent être visités en deux heures. De l'abbaye initiale de saint Colomba, il ne reste que la trace du mur d'enceinte. Dès le VIII^e

siècle, les Vikings commencèrent leurs raids en Écosse, et la communauté d'Iona dut se replier sur l'Irlande. Il reste pourtant de cette époque trois croix celtiques. Des morceaux de deux d'entre elles, Saint Oran's Cross et Saint John's Cross, sont visibles au musée de l'abbaye ; une reproduction de Saint Oran's Cross a été érigée à sa place d'origine, devant la cathédrale. Mais surtout, se dresse dans toute sa majesté l'authentique Saint Martin's Cross, composée de plusieurs morceaux, montrant des sculptures de serpents et bosses sur une face, et des images humaines (la Vierge et l'Enfant...) sur l'autre.

La cathédrale, construite au XII^e siècle par les bénédictins, a été complètement restaurée, mais reste émouvante de simplicité. À côté de la cathédrale se trouve une ruine, datant de la même époque, dont la légende veut qu'elle ait été le lieu de quarantaine de l'abbaye. Les pèlerins, très nombreux pendant tout le Moyen Âge, empruntaient sans doute



la rue des Morts. La Maclean's Cross, en bordure du chemin qui va vers la cathédrale, date du XV^e siècle. À côté d'elle se trouve Heritage House, qui renferme un petit musée, où l'on peut suivre toute l'histoire de l'île et de ses habitants, jusqu'au XX^e siècle. Ce musée comporte aussi une cafétéria, où l'on sert aux modernes pèlerins une délicieuse soupe du jour, accompagnée de scones faits maison. Dans un exquis jardin fleuri, on côtoie des ornithologues amateurs, jumelles en bandoulière.

PIERRES DE DUNNAMUCK

Ces pierres levées, dressées près de Kilmartin, sur la côte ouest, témoins d'une civilisation dont il reste peu de traces, ont sans doute vu le passage de saint colomba et de sa troupe d'évangélistes, au VI^e s. ap. J.-C..

Un petit tour dans les ruines de la Nunnery Church achève la visite des monuments. Fondée par les augustiniennes au XIII^e siècle, elle fut abandonnée lors de la Réforme.

Il serait dommage de quitter l'île sans se rendre sur la côte ouest, admirer ses plages de sable fin et blanc et voir l'horizon océanique vers lequel se sont lancées des expéditions qui découvrirent sans doute le Groenland et l'Amérique, plusieurs siècles avant Christophe Colomb. C'est depuis Iona que

saint Colomba, ses compagnons et ses successeurs évangélisèrent toute l'Écosse. Ils surent marier le christianisme aux anciennes croyances, respecter les lieux sacrés, arbres, sources, bois et buttes, intégrer la civilisation ancestrale. Leurs traditions étaient si bien installées que l'Église romaine eut du mal, en ces terres lointaines et sauvages, à s'imposer. Elle dut se plier, elle aussi, à un étonnant syncrétisme, que l'on va retrouver dans la suite de notre voyage.

Dans l'étrange vallée de GlenLyon

En suivant les moines vers le nord, on passe par Dunstaffnage Castle, où, peu après le passage de saint Colomba, les rois que l'on a vus à Dunadd Fort s'installèrent. C'est un rustique mais très beau château fort, dont les ruines et la situation en bord de mer restent impressionnantes. Le petit bois qui le borde abrite les murs de ce qui fut une superbe chapelle. En s'installant là, les gens de Dunadd apportèrent la fameuse pierre, dite plus tard de Sco-ne, lorsqu'elle fut transportée dans cette ville, indispensable à tous les couronnements des rois écossais, jusqu'à ce que les Anglais s'en emparent en 1272. Elle ne fut rendue à l'Écosse qu'en 1997, et est aujourd'hui exposée au musée d'Edimbourg.

Quittons le bord de mer. Au-dessus du Loch Tay, qui, lui, est un lac, niche une très étrange vallée appelée GlenLyon. Elle n'est pas référencée dans les guides ordinaires, et dès qu'on quitte la route nationale, peu après la bourgade de Killin, on retrouve les *single track roads*.

Les *passing places* permettent de s'arrêter pour admirer de somptueux paysages. La montagne est sauvage et austère, le plus souvent déserte. On est prévenu par des panneaux : *Drive slowly. Sheep on the road*. Et en effet, parfois un agneau fait sa sieste au milieu de la route. À la différence des West Highlands, ce n'est plus un immense pâturage, et il y a de belles forêts de chênes ou de sapins. À la moindre butte couronnée de chênes plusieurs fois centenaires, on imagine facilement des cérémonies druidiques très anciennes.

On est d'ailleurs tout de suite accueilli dans la GlenLyon par un menhir gravé d'une croix, très primitive, appelée St Adamnan's Stone. La légende de saint Adamnan, qui vécut au X^e siècle et écrivit l'histoire de saint Colomba, veut qu'à cet endroit il ait planté sa croix, la grande croix des moines marcheurs, pour arrêter la lèpre qui sévissait alors dans la région. À quelques miles de là, si l'on est attentif, on remarque Craft Morag Stones Circle. Il



Il faut disputer l'espace aux moutons pour accéder à une petite butte couverte de chênes, couronnée par un ensemble de menhirs en cercle. Le lieu est particulièrement évocateur. La vallée, qui longe une rivière très torrentueuse où se jettent de nombreuses cascades spectaculaires, résume à elle seule tous les paysages d'Écosse. On y passe, en quelques miles, de la haute montagne fleurie de bruyères, à de denses et impénétrables forêts de sapins et d'épicéas où règnent les trolls, bienfaisants ou maléfaisants selon les légendes. Arrivé au bout de la vallée, on a une vue splendide sur le Loch Tay.

Les trésors de cette vallée sont troublants : elle comporte trois églises, avec la particularité, unique en Écosse, d'avoir des clochers dont le sommet est en forme de pyramide, elle-même entourée de quatre pyramides plus petites. La plus étrange de ces églises est celle de Fortingall. Outre son clocher pyramidal et sa cloche, on trouve, juste à côté, un rassemblement de neuf pierres dressées, inhabituellement regroupées par trois, une pierre creusée, caractéristique des couronnements des rois des Pictes, l'emplacement de l'ancien fort de Dun Geal, où siégeait le roi Metallanus. Ajoutons à cela que le village de Fortingall s'enorgueillit d'être

le lieu de naissance de Ponce Pilate, ce que confirmerait pour les villageois un authentique pont romain enjambant une cascade de l'autre côté de la rivière, situé bien au-delà du fameux mur d'Adrien, jamais franchi par les armées ro-

maines. On ne s'étonne plus dès lors de retrouver dans des vitraux de l'église et sur les pierres tombales la croix des Templiers. Un arbre vient parfaire la magie de ce lieu d'apparence modeste, mais qui a manifestement été fréquen-

té depuis la préhistoire, et a connu des échanges très tôt avec le Moyen-Orient : il s'agit, enfermé dans un enclos qui jouxte l'église, d'un if, qui ne paye pas de mine, mais qui est, d'après les botanistes, l'arbre le plus vieux d'Europe : 3 000 ans.



ROSSLYN CHAPEL
Le pilier de l'Apprenti de la Rosslyn Chapel (XV^e s., au sud-ouest d'Edimbourg) est peut-être, par ses entrelacs et motifs sculptés, l'une des dernières manifestations de l'art celtique.

DÉCOUVERTE

EN ÉCOSSE, SUR LA PISTE DE SAINT COLOMBA

CULROSS ABBEY
Aujourd'hui située sur la route d'Edimbourg à Culross, cette abbaye fut edifiée au début du XVI^e siècle sur le lieu supposé de la naissance de saint Mungo, patron de Glasgow.

Il avait donc déjà 2 000 ans lorsque les moines ont évangélisé cette région. Son tronc creux les a même peut-être abrités, comme il a abrité il n'y a pas très longtemps un berger, qui a voulu se réchauffer, et a mis le feu à l'arbre, qui atteignait 6 mètres de diamètre. Trois branches ont survécu à l'incendie, et l'arbre est toujours bien vivant !

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises dans cette petite vallée : empruntant un chemin de ferme, on arrive à Saint Mary's Chapel, modeste bâtisse sans clocher. En poussant la porte, on allume sur la gauche une minuterie, et on découvre avec stupeur un magnifique plafond peint à l'italienne. Quel artiste, local ou non, a peint ce chef-d'œuvre, représentant les évangélistes, la Vierge Marie, des saints et les symboles des Templiers ?

Mystère. En quittant la Sacred Connection Valley, il faut faire un détour par Duffallandy Stone. Un peu de marche à pied conduit à une pierre dressée entièrement couverte sur ses deux faces de gravures pictes, représentant d'un côté une croix, de l'autre plusieurs personnages, montrant à nouveau cet étonnant syncrétisme entre plusieurs civilisations.



A Edimbourg et vers le sud-ouest

Les moines évangélisateurs ont poursuivi leur route, essayant un christianisme primitif qui s'est moulé harmonieusement avec des traditions plus anciennes. Leurs traces se retrouvent partout, jusque dans les îles les plus septentrionales. Et bien sûr dans la région d'Edimbourg. A Edimbourg même, le Museum of Scotland retrace toute l'histoire du pays, depuis le premier millénaire av. J.-C. jusqu'au XVIII^e siècle, avec beaucoup de pièces très intéressantes, dont la pierre de Scone.

Dans les environs d'Edimbourg on retrouvera les dernières traces de l'Écosse celtique. Après avoir traversé l'estuaire par le moderne pont

suspendu, d'où l'on peut admirer le fameux Firth of Forth Bridge, on se rend à Culross, lieu de naissance supposé de saint Mungo, patron de Glasgow, et l'un des fondateurs de la chrétienté d'Écosse. La légende veut que la fille du roi du Lothian, convertie au christianisme, se soit retrouvée enceinte, bien que vierge. Le roi chassa sa fille déshonorée. Le bateau échoua finalement à Culross, où l'enfant fut élevé par saint Serf, disciple de saint Colomba. En 1503, le premier archevêque de Glasgow fit édifier une chapelle au lieu supposé de la naissance de saint Mungo. On peut en voir les ruines le long de la route vers Culross.

Les moines ne se contentèrent pas, au VI^e siècle, d'évangéliser la région : ils commencèrent aussi l'exploitation d'une mine de charbon, qui fit la prospérité de la ville. Au XII^e siècle, les bénédictins construisirent une abbaye, abandonnée lors de la Réforme, et dont les ruines restent impressionnantes. Au bout de la ville, qui a gardé son caractère du XVIII^e siècle, on trouve un petit chemin empierré, qu'ont dû emprunter des générations de pèlerins pour se rendre à Culross West Kirk. Le chemin grimpe entre des murs de pierres jusqu'à une éminence dominant l'estuaire, où se trouvent les ruines de cette église et de son cimetière. Les pierres tombales remontent au temps de la chevalerie. Le site est d'une quiétude qui prête à la rêverie.

On trouve un autre site encore plus mystérieux au sud d'Edimbourg. L'attention picte creusée, posée au pied de la très modeste église de Glencorse. Elle provient de l'ancienne église, dont les ruines se trouvent sur une propriété privée. Pour y parvenir, il faut franchir des barbelés ou escalader un mur : les propriétaires ont fermé le site au public depuis que des jeunes d'Edimbourg en avaient fait un lieu de concerts de rock. Le site est étonnant. Cet éperon rocheux dominant un torrent à la forme d'un navire. Il est ombragé de beaux arbres, et l'imagination se fait un plaisir d'y voir un lieu de culte et de cérémonies.

Il reste à voir la Rosslyn Chapel, qui ferme magnifiquement la période dite celtique de l'Écosse. Entièrement sculptée, elle présente aussi bien des histoires tirées de la Bible que des références aux Templiers, et même des plantes d'Amérique, pas encore découverte par Christophe Colomb à l'époque de sa construction, en 1486. Le pilier de l'Apprenti est peut-être l'une des dernières réminiscences de l'art des courbes et des spirales. On y assistera peut-être à un mariage traditionnel, avec des hommes en kilt jouant des airs que l'on entend au Festival Interceltique de Lorient ! En suivant les bords du torrent, on passe devant deux rochers appelés Baiser des amants, qui ont la caractéristique d'être séparés par la rivière, et donc de ne jamais pouvoir se rejoindre : éternels amants des légendes arthuriennes. ■

Florence Tyssand est l'auteur notamment du *Procas des étoiles*, éd. Seigphers, et de *Terre / Terre / Une histoire de la géographie et des géographes*, éd. Larousse.

HISTOIRE D'UNE MOSAÏQUE DE TRIBUS

Bien que le nom « Celtes » (Keltai) n'apparaisse qu'au VI^e siècle avant notre ère, les données archéologiques montrent que les peuples ainsi désignés, occupant un vaste territoire s'étendant au nord de l'arc alpin, y étaient établis depuis plusieurs millénaires. Le qualificatif « celte » n'a donc aucune dimension raciale et n'est qu'un raccourci pour décrire des ensembles humains très variés, mais parlant des langues voisines et partageant un même fonds culturel.

Par Patrick Galliou, historien, professeur à l'université de Bretagne occidentale.



CÔTÉ PILE
Celle pièce gravée - sur laquelle on distingue un guerrier - date environ de 250 av. J.-C.

II^e millénaire-V^e siècle avant notre ère L'ÉVEIL D'UNE CIVILISATION

À la fin du II^e millénaire, l'effondrement de l'empire hittite et du monde mycénien mettaient en position de force les communautés du domaine nord-alpin, d'où étaient importées les matières premières nécessaires aux civilisations méditerranéennes. La partie centro-orientale de cette zone connaît alors une remarquable expansion. C'est l'émergence de ce qu'on appelle le monde hallstattien (ce mot dérive du nom du site de Hallstatt, près de Salzbourg ; la période de Hallstatt désigne la première phase de l'âge du fer, environ de 800 à 400 avant notre ère).

Les chefferies du sud-est de l'Allemagne, de l'ouest de la Tchécoslovaquie et de l'ouest de l'Autriche géraient ainsi, aux VIII^e et VII^e siècles avant notre ère, le trafic des esclaves et des matières premières vers la Méditerranée. C'est un phénomène semblable, mais aussi une réorientation de ces commerces vers l'ouest, que dé-

clenchèrent au VI^e siècle avant notre ère l'expansion étrusque et les débuts de la colonisation grecque en Occident. L'ouverture de nouvelles voies de communication avec le « monde celte » accrut encore la richesse des « princes celtes », qui contrôlaient, de la Bourgogne au Wurtemberg, le passage des marchands. Des tombes abritaient les défunts

de haut rang, pourvus de somptueuses parures et de vases importés. Vers la fin du VI^e siècle, cependant, le repli du commerce grec entraîna l'effondrement de ces réseaux et l'abandon des citadelles. Le « monde celte » vit alors naître, au début de La Tène (deuxième phase de l'âge du fer, d'environ 400 av. à la conquête romaine ; du nom d'un hameau sur les bords du lac de Neuchâtel), de nouvelles structures sociales et formes d'expression artistique.

Début du V^e siècle-fin du III^e siècle avant notre ère ÂGE D'OR DU MONDE CELTIQUE

La période qui s'étend du début du V^e siècle à la fin du III^e siècle est considérée comme l'âge d'or du monde celte, l'apogée de son expansion territoriale et culturelle. Les chefferies qui, à La Tène ancienne (400-300 av. notre ère), remplacèrent les principautés hallstattiennes, témoignent d'un tassement des anciennes hiérarchies. Le pouvoir ne s'y concentrait plus dans des for-

teresses « princières » mais dans des habitats fortifiés de moindre rang, l'importance de la caste guerrière s'affirmant, dans certaines régions, par le dépôt dans les tombes d'un char de combat. La naissance, dans les quatre pôles majeurs du « monde celte » - aux V^e et IV^e siècles avant notre ère (massifs de l'Eifel et du Hunsrück, Champagne, Autriche orientale, Bohême), d'une ci-

vilisation relativement uniforme, dont les structures sociales et l'expression artistique se répandaient de région à région, mais dont les échos s'affaiblissent à mesure qu'on s'en éloigne, s'explique par l'influence du commerce méditerranéen et non par d'improbables migrations.

Ces échanges, entre les mondes celte et italique, de denrées brutes et de produits finis, se doublèrent de la circulation d'artistes itinérants, venant puiser aux sources étrusques l'inspiration de l'art celte - de première phase (fin du V^e s. av. et IV^e s. av.). D'autres emprunts témoignent de l'attrait qu'exerçaient les civilisations méditerranéennes sur les peuples « barbares ».

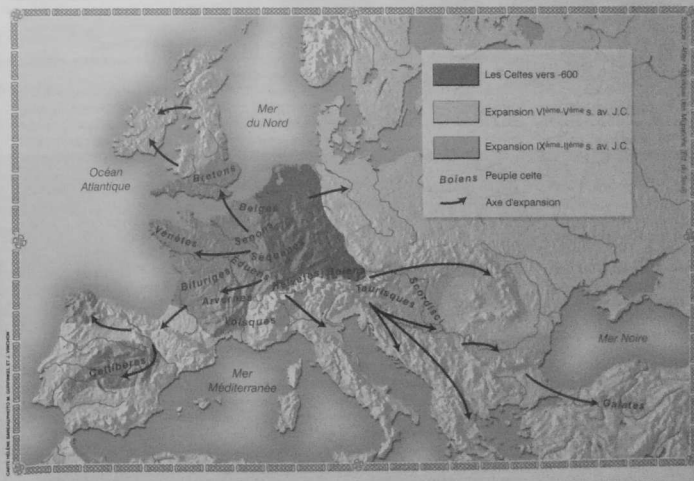
Début du IV^e-III^e siècles avant notre ère MIGRATIONS ET COLONISATION

On vit ainsi, au début du IV^e siècle avant notre ère, des dizaines de milliers de ces « barbares » franchir les Alpes et s'installer dans le nord de l'Italie. Ce mouvement les opposant aux peuples indigènes, l'histoire en a retenu le récit d'expéditions et de batailles (Allia, 386 av. ; Sentinum, 295 av. ; lac Vadimon, 283 av.), le pillage de Rome (386-385 av.) marquant à jamais la conscience des Romains.

Comme le montre toutefois la création de grands établissements au nom celte à Mediolanum (Milan) ou Brixia (Brescia), cette migration vi-

sait surtout à la colonisation de la zone occupée. Au même moment, une autre entreprise poussait d'autres peuples nord-alpins vers l'est, la plaine hongroise et l'ouest de la Roumanie étant occupées avant les premières décennies du III^e siècle av. La tentative d'occupation de la Grèce échoua, malgré le sac de Delphes (279 av.), une partie de la cohue celte passant en Asie mineure. Les conflits qui opposèrent ces Galates aux pouvoirs indigènes s'achevèrent par la défaite que leur infligea, en 230 av., Antiochus, roi de Pergame.

CHRONOLOGIE DE L'ÉMERGENCE AU REFLUX DU MONDE CELTE



CHRONOLOGIE DE L'ÉMERGENCE AU REFLUX DU MONDE CELTE

IV^e-III^e siècles avant notre ère À L'APOGÉE DE L'EXPANSION, DES COMMUNAUTÉS VARIÉES

À l'apogée de leur expansion, soit à peu près de 350 av. à 250 av., les peuples de langue celtique occupent un vaste territoire, de l'Atlantique à l'Arc des Carpates, du littoral méditerranéen à la grande plaine du nord de l'Allemagne.

Les communautés occupant cette zone, malgré une indéniable homogénéité, étaient loin de présenter un visage unique : le noyau de ce monde laténien se situait en effet entre le Rhin et les Petites Carpates, les zones périphériques, bien qu'appartenant à la même

aire culturelle et linguistique, présentant des faciès stylistiques et technologiques sensiblement différents. Ce territoire était donc peuplé, au III^e siècle avant notre ère, d'une mosaïque de communautés plus ou moins composites, que des nuances de langue, de parure ou de pratiques funéraires différenciaient de leurs voisines, et dont la composition mouvante était affectée par le va-et-vient d'individus et de peuples, les flux croisés d'échanges économiques, technologiques et artistiques.



III^e-I^{er} siècles avant notre ère UN REFLUX INÉLUCTABLE

Alors qu'au III^e siècle avant notre ère les Celtes avaient connu leur expansion territoriale maximale, les deux siècles suivants virent une série de reculs et de reflux, le monde celtique étant progressivement laminé entre les avancées de peuples d'Europe septentrionale et orientale, et l'expansionnisme romain.

Vers la fin du II^e s. av., les Germains, qui occupaient les plaines du nord de l'Europe, se mirent en marche, se heurtant d'abord aux Boiens de Bavière et de Bohême avant de passer en Gaule en 109 av. et de ravager le sud du pays. En 103 av., une horde de Germains et de Celtes tenta de passer en Italie, mais fut écrasée par les armées romaines. Peu après, les Daces de l'actuelle Roumanie orientale défaitsaient les Boiens et les repoussaient vers l'ouest. L'assaut principal vint cependant du sud. Depuis le début du III^e s. av., Rome avait entrepris la conquête de l'Italie septentrionale. L'échec d'Hannibal et de ses alliés celtiques d'Italie conclut cette

entreprise dans la première décennie du II^e s. av. Au même moment, l'invasion de l'Espagne mettait fin, après un long conflit (prise de Numance en 133 av.), à l'indépendance des Celtibères.

La conquête du sud de la Gaule, de 125 à 121 av., ouvrait à Rome les portes de la « Gaule chevelue », opération qui ne fut cependant entreprise que par César, de 58 à 51 av. Sous le règne d'Auguste, les armées romaines occupèrent la Hongrie occidentale (12 av.) et le Norique (9 av.), parachevant la soumission de la partie orientale du monde celtique. Entamée par César en 55 et 54 av., l'occupation des îles Britanniques ne fut commencée qu'à partir de 43 av. et ne put jamais être menée à son terme.

Seule l'Irlande, échappant à ce destin commun, conserva ses traditions pérennes, tandis que dans le reste de l'ancienne Europe celtique naissaient de nouvelles cultures, nées de la rencontre de deux civilisations majeures de l'Antiquité. ■

II^e-I^{er} siècles avant notre ère LE TEMPS DES OPPIDA

Malgré la place majeure qu'y tenait la caste des guerriers, il serait faux de croire que les sociétés celtiques étaient uniquement orientées vers la guerre et les pillages. Les agriculteurs et les artisans y formaient l'essentiel de la population et leurs activités quotidiennes assuraient la survie de la communauté.

Cette orientation s'affirma encore aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère, où l'édification de centaines d'oppida – ces places fortifiées servaient de capitale politique et économique au territoire environnant – accompagna la naissance ou la structuration d'entités tribales territorialement définies et affirmant leur identité par l'émission de monnaies d'or et d'argent. La période vit aussi renaître et se renforcer les échanges com-

merciaux entre le monde celtique et la République romaine, cet « embourgeoisement » préparant les Celtes à leur soumission par Rome.



CÔTÉ FACE
Ci-dessus, l'avers de la pièce présentée à la page précédente. On y distingue un cavalier et son cheval. En haut, triskèle gravé sur une pierre retrouvée à Newgrange. (voir p. 52)

Ulysse

Le magazine qui vous ouvre les portes du monde

20%
de réduction
à partir de
100 F d'achat

Avec Ulysse,
partez à la découverte
de villes passionnantes !

De l'Asie à l'Europe,
des Etats-Unis
au Moyen-Orient, découvrez
avec Ulysse les villes
les plus palpitantes.

Vous irez à la rencontre de
leurs habitants, de l'histoire,
de l'architecture et de la vie
d'aujourd'hui dans ces
métropoles. Profitez vite
de cette offre réservée
aux lecteurs d'Ulysse.



Des numéros à s'offrir ou à offrir.

Grâce aux numéros
d'Ulysse, vous :

- Explorez une ville ou une région sous ses aspects culturels.
- Rencontrez les habitants de ces villes et vivez avec eux leur vie quotidienne.
- Préparez votre prochain séjour sur place ou revivrez les voyages qui vous ont passionné.
- Vous conseillez une véritable collection pour visiter les villes les plus intéressantes.

BON DE COMMANDE ULYSSE

- Oui, je souhaite recevoir les numéros d'Ulysse cochés ci-dessous. VP73
 Ma commande atteint 100 F, je déduis 20% : VR73

Je choisis : N°71 - Lisbonne 35 F
 N°70 - Jérusalem 35 F
 N°69 - Barcelone 35 F
 N°62 - New York 35 F
 N°60 - Vienne 35 F
 N°50 - Bruges 35 F
 N°47 - Pékin 35 F
 N°46 - Londres 35 F
 N°39 - Saint-Petersbourg 35 F
 N°26 - Amsterdam 35 F

Total : _____ F
Ma commande atteint 100 F, je déduis 20% : _____ F
J'ajoute 75 F de frais d'expédition par numéro, soit : _____ F
Total à régler : _____ F

Je règle par chèque à l'ordre d'Ulysse.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____
Ville : _____

20 % DE RÉDUCTION À PARTIR DE 100 F D'ACHAT. PROFITEZ-EN VITE !

Remettez ce bulletin de commande accompagné de votre règlement à Ulysse - Service abonnements - 163, bd Malesherbes - 75058 PARIS Cedex 17

Offre valable jusqu'au 30 septembre 2000. Sous la réserve impérative et dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de modification des données vous concernant.

POINT DE VUE

CE QUE NOUS DEVONS AUX CELTES

Longtemps occulté au profit de nos racines méditerranéennes, notre héritage celtique refait surface, notamment par le biais du cinéma ou de la littérature. Pour **Michel Treguer** ce n'est pas un hasard.

La question est complexe car elle est au fond toujours un peu tabou : que doivent aux Celtes l'Europe et le monde d'aujourd'hui ? Nos élites intellectuelles, artistiques, politiques regardent encore avec une certaine condescendance les formidables rassemblements populaires que sont les pardons et festivals bretons. A leurs yeux, la popularité de Merlin et d'Arthur auprès des enfants du troisième millénaire doit davantage aux scénaristes de Walt Disney qu'à une mystérieuse transmission dont leur conception de l'Histoire ne peut s'accommoder.

La civilisation celtique païenne était presque purement orale et poétique : la métrique aidait à se souvenir. Même les traités de droit étaient en vers. Les bardes composaient entièrement de tête leurs immenses mélodies ; leurs prouesses ont impressionné les écrivains latins. La transmission des grands

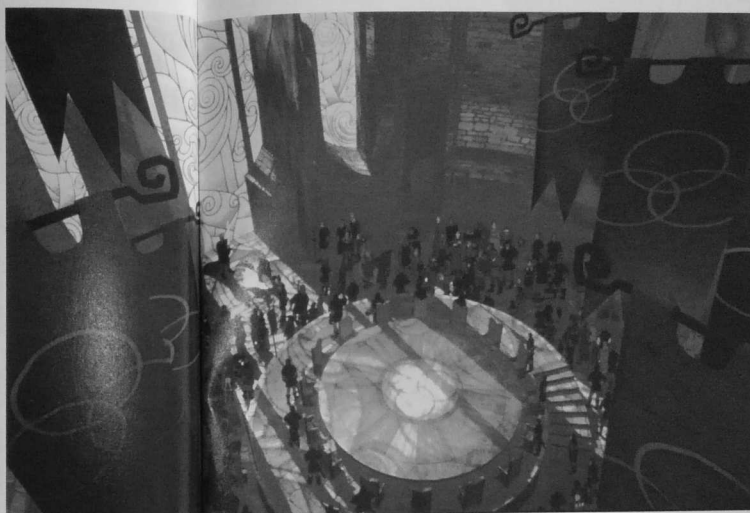
textes s'effectuait ainsi : certains morceaux fixés étaient connus de tous, les auditeurs reprenaient au besoin le récit à la mémoire défaillante qui s'exprimait sous leur contrôle ; d'autres passages permettaient l'improvisation. Il faut croire que la technique était bonne car elle a permis à des gwerziou bretonnes de traverser les siècles et de parvenir jusqu'à nous, au sein d'une population analphabète.

La nostalgie du paradis perdu

Ces capacités de mémorisation et de composition des anciens bardes, nous les avons laissés s'étioler. Car la science et une administration centralisée exigent l'usage de l'écriture. Ce sera le « cadeau » de l'occupant romain au monde celtique... qui ne s'en relèvera pas, tout au moins en surface. Bien sûr, on pourrait appliquer la même analyse à la confrontation entre toute société tradition-

nelle et le monde moderne technologique. Mais deux remarques s'imposent. Tout d'abord, le monde celtique n'est pas n'importe quelle civilisation traditionnelle. C'est celle qui prévalait dans ce continent particulier qui s'appelle l'Europe, où s'est développée la science, et qui a finalement dominé le monde, pour le meilleur et pour le pire. Le monde celtique devient alors le porteur par excellence de la nostalgie du paradis perdu, du temps d'avant la pollution...

Reste à se demander : pourquoi les Celtes et pas les Wisigoths ou les Huns ? Il faut sans doute parler de la chance historique qu'a été, pour cette civilisation plusieurs fois menacée d'engloutissement... la conquête de l'Angleterre par les Normands. Un tiers des soldats de Guillaume étaient des Bretons armoricains. De l'autre côté de la Manche, ils font la jonction avec leurs frères de Cornouailles et de Galles, qu'ils



« EXCALIBUR »
Sorti en France en 1998, ce film produit par Warner Bros puise (comme tant d'autres, tel *Star Wars*) dans les thèmes et mythes des légendes arthuriennes.

avaient quittés cinq ou six cents ans plus tôt, au moment des invasions saxonnes. Pour parachever au plan culturel leur victoire militaire sur les Anglo-Saxons, les nouveaux maîtres normands ressuscitent l'ancienne civilisation bretonne défaite quelques siècles plus tôt par les premiers... Les légendes arthuriennes reprennent vie. Et d'ailleurs, on « trouve » bientôt (à Glastonbury) la « tombe véritable » du roi mort il y a cinq ou six siècles, où il repose aux côtés de Guenièvre et de son épée Excalibur... qui sera celle de Richard Cœur-de-Lion pendant la Croisade.

Les anciennes formes poétiques ont évolué pour en venir au fameux poème chanté

qu'on appelle le « lai ». Le mode épique se meurt. Apparaissent des récits dont les anciens dieux sont exclus, des fictions filant le destin de personnages mieux caractérisés.

Star Wars au temps de la Table Ronde

Or, le pouvoir anglo-normand a étendu ses possessions vers l'Anjou et l'Aquitaine. On a beau parler français à Londres comme à Paris et à Nantes,

c'est la matière de Bretagne partout chantée qui fournit sa substance aux « romans » courtois. Ensuite, bien sûr, la Renaissance redécouvrira l'Antiquité gréco-latine. Mais bientôt le balancier repartira vers les

rivages occidentaux. Qui trouvera les mots fondateurs du romantisme ? Le Breton Chateaubriand. Quels poèmes se réciteront en se pâmant le jeune Werther de Goethe et sa Charlotte bien aimée ? Ceux du barde Ossian « recueillis » par l'Écossais Macpherson. Qui nourrira ses livres du thème de la route, forme moderne de la « pérégrination » des moines celtiques ? L'Américano-breton Jack Kerouac.

Impossible aujourd'hui de conter une quête sans penser à celle qui les fonde toutes : la quête du Graal. Impossible de montrer un conseil de sages – comme dans le dernier épisode de la *Guerre des étoiles* – sans faire resurgir le symbole de la

Table Ronde autour de laquelle aucune place ne l'emporte sur une autre. Impossible de penser à un enchanteur qui ne soit pas Merlin, même si tout le monde a oublié que l'original parlait breton... On pourrait étudier aussi d'autres aspects du génie celtique, notamment dans les arts graphiques. Que l'on regarde ces magnifiques monnaies gauloises où le vent paraît souffler sur les visages ou sur les chevaux : elles sont plus proches de l'art de ce siècle que du classicisme gréco-romain.

Un dernier mot enfin. Les anciens Celtes paraissent se méfier des positions extrêmes et nourrir au contraire, pour le « juste milieu », une fascination qui peut étonner chez un peuple aussi peu centralisé. Le mois ne commençait ni à la pleine lune ni à la nouvelle lune, mais entre les deux : au premier quartier réalisé. De même, l'année ne commençait ni au solstice ni même à l'équinoxe, mais entre les deux, au 1^{er} novembre : c'était le jour où « l'Autre Monde » des fées, Tir-na-n-Og, « le pays de l'Éternelle Jeunesse », ouvrait ses portes aux hommes ; nous avons fait de cette Samain miraculeuse le grotesque et sympathique Halloween. Oui, une bonne part de notre imaginaire, à l'aube du troisième millénaire, a une couleur celtique : belle et pacifique revanche pour les éternels vaincus de l'Histoire. ■

NOUS SOMMES TOUS ENFANTS D'ARTHUR

INTERVIEW

POUR EN FINIR AVEC LES FANTASMES

Pas d'écrits, peu de vestiges : les Celtes ne nous ont pas laissé grand-chose. Aussi est-il difficile de se les représenter. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ? Récusant simplifications et récupérations, l'ethnologue **Donatien Laurent** donne des éléments de réponses.

QUELQUES CHOSES QUE L'ON SAIT D'EUX

« Quelle est l'organisation politique des sociétés celtes ?

J'aurais tendance à dire que ce qui caractérise les sociétés celtes, c'est qu'elles étaient beaucoup moins centralisées que d'autres. Sur le grand territoire où elles se déploient, elles sont organisées en « tribus » ou en « peuples ». Comme aujourd'hui en Bretagne, on est d'abord de sa paroisse, de son « plou », la paroisse est elle-même au sein d'un réseau de paroisses où on est facilement en opposition – politique, idéologique – avec le voisin immédiat...

Mais malgré tout on est ensemble d'un « pays ». Ce pays lui-même est dans un évêché – par exemple Trégor, Léon, Cornouaille ; et ensuite ce même pays sera compris dans un ensemble encore plus grand, qui est la Bretagne... C'est une série d'emboîtements, que l'on retrouvera dans la façon dont les sociétés celtes organisent le temps. En définitive, elles sont assez égalitaires et solidaires.

Il y a dans le découpage actuel des paroisses bretonnes des traces de cette organisation...

Dans une certaine mesure on retrouve dans le découpage des évêchés médiévaux – en particulier à l'est : Rennes, Nantes et Vannes – le découpage des tribus anciennes gauloises. La limite entre les Vénètes et les Osismes n'a pas bougé. La toponymie garde les traces des « tribus » celtes de l'Armorique : les Coriosolites étaient autour de Corseul, leur capitale, Vannes était la capitale des Vénètes, Nantes celle des Namnètes. En revanche, les Coriosolites sont répartis entre trois diocèses et les Osismes entre deux. Mais les limites anciennes des « pagi » gallo-romains sont restées des frontières culturelles. C'est-à-dire que les différences entre les groupes humains se maintiennent et organisent l'espace.

On retrouve d'ailleurs chez les Bretons l'un des grands traits culturels celtes : l'oralité.

En fait, l'oralité est le propre de tous les groupes humains.

Faire de l'oralité un moyen privilégié de transmettre un savoir en refusant l'écriture, c'est cela qui est un peu étonnant et profondément celtique. Car en fait les druides n'ignoraient rien de l'écriture ; simplement, ils refusaient de l'utiliser pour transmettre leur savoir. On retrouve de plus en plus d'inscriptions en gaulois. Mais elles sont le plus souvent votives ou funéraires. Rien d'essentiel du savoir ou de la pensée n'a été fixé par l'écrit.

Comment explique-t-on cela ?

César donne deux explications. La première n'est pas très convaincante : il prétend que c'est pour éviter une divulgation de leur savoir, par une sorte de jalousie protectrice. La seconde paraît plus sérieuse et correspond d'ailleurs à ce que disait Socrate et que Platon rapporte, c'est-à-dire qu'en confiant les textes importants à l'écrit on se prive de la mémorisation, qui est une façon de faire vivre cette parole. Et je dirais que la tradition orale bretonne jusqu'à aujourd'hui

d'hui porte témoignage de l'efficacité de cette parole rimée et chantée dans laquelle on emmagasine la mémoire.

Vous parlez des gwerziou ?

Exactement : ce type de chansons narratives qu'on appelle les gwerziou, en général tragiques et composées à partir d'un événement vécu, peut traverser les siècles. Les gens qui les chantent aujourd'hui encore savent en général quels sont les personnages impliqués, connaissent les familles, les lieux... Je trouve cela assez fascinant de constater qu'on se souvient aujourd'hui de petits

paysans du XVI^e ou XVII^e siècle. Alors que pour nous qui ne sommes plus dans un milieu où l'oralité est développée, les ascendants au-delà des grands-parents, au mieux des arrière-grands-parents, basculent dans l'inconnu.

Peut-on faire remonter ces gwerziou jusqu'aux Celtes ?

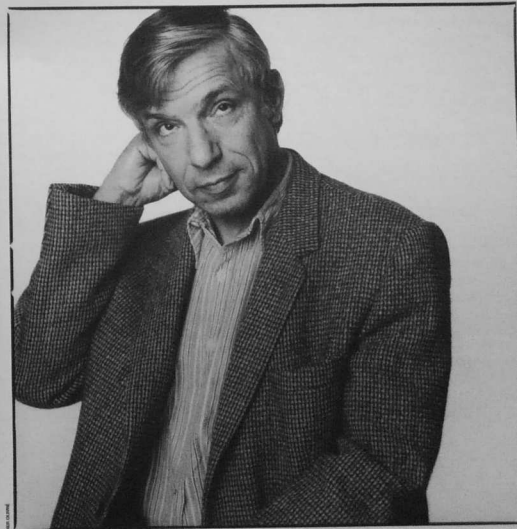
Non, on suit leurs traces jusqu'au XVI^e siècle sans problème. Au-delà, peut-être y a-t-il quelques textes qui, par certaines formulations, ont encore un peu de sang qui leur vient du haut Moyen Âge ou de plus haut encore. Je pense

à certaines pièces ou à certains clichés que l'on retrouve souvent. La façon dont on marque la douleur, en disant que untel, lorsqu'il entendit la nouvelle, « tomba trois fois par terre ». On retrouve cela aussi bien dans le récit d'affaires criminelles que dans des récits de la passion, lorsque la Vierge voit son fils en croix. Ou encore le cliché du jeune homme qui arrive dans une maison et qui entre en disant : « Bonjour et joie dans cette maison, l'héritière où est-elle ? »... En général elle est dans la chambre et il faut qu'il monte par l'escalier à vis pour la rejoindre.

Ces gwerziou restent fidèles à l'histoire qui les a inspirés ?

On peut dire que plus on est près du lieu où elle s'est passée, plus le souvenir en reste vif et précis. Il y en a un par exemple qui relate un événement qui s'est passé en 1709 et on croissait il y a quelques années des gens qui affirmaient que leur grand-père était à l'enterrerment. En enquêtant sur cette histoire – un jeune noble retrouvé noyé dans un étang alors qu'il chassait le cygne – j'avais trouvé des gens qui savaient encore par quels chemins il était allé à l'étang, à quel endroit il s'était posé pour tirer une bande de cygnes, à quel endroit l'oiseau était tombé sur l'étang. Le souvenir de cet événement vieux de plus de deux siècles et demi était parfaitement vivant... alors que depuis le Premier Empire l'étang a été comblé et est aujourd'hui une prairie !

Cela montre bien l'efficacité de ces gwerziou, la façon dont elles fixent un souvenir dont le souvenir se transmet. Et mieux, s'y ajoutent sous forme de commentaire tout ce qu'on n'osait pas dire et qui chemine dans la mémoire collective. Là, j'ai appris des choses qui transformaient complètement le sens de l'événement, tel que la gwerz le rapporte. Au lieu d'un banal accident de chasse qui



DONATIEN LAURENT est directeur de recherche au CNRS et ancien directeur du Centre de recherche bretonne et celtique de l'Université de Bretagne occidentale à Brest.

HISTOIRE

POUR EN FINIR AVEC LES FANTASMES

PARDON

Le pardon de Sainte-Barbe au début du siècle, à Roscoff, dans le Finistère. La statue de la sainte est portée par des marins.



n'était mémorable que par la personnalité du noyé, fils aîné du seigneur local et capitaine de la juridiction, il s'agirait d'une affaire de contrebande dont on n'a finalement donné les détails, mais qui était restée soigneusement cachée.

La gwerz véhicule ce qu'on peut dire. Et autour de ce qu'on peut dire sans risque, hors chanson, on transmet le reste, qui peut ainsi cheminer en parallèle, et rentrer peu à peu dans la chanson, en rajoutant des paragraphes. C'est en ce sens que l'oral est plus fort que l'écrit : la vérité n'est pas figée, elle fluctue. Bien sûr, il ne faut pas être dupe de cette vérité. C'est la vérité du groupe plus que la vérité scientifique, mais elle a des chances d'être plus valide.

Cette tradition de la gwerz est-elle encore vivante ?

Elle est finie en tant que système d'expression qui marchait de lui-même. Bien qu'il y ait encore des gens qui composent

“Ces hommes en grande robe blanche qui vont couper du gui, ça fait un peu sourire”

comme ça. En 1961, des mouvements paysans assez violents sont partis de Bretagne. Eh bien je me souviens d'avoir rencontré un jeune paysan d'une vingtaine d'années qui avait composé deux chansons, en breton, sur ces incidents. Ce garçon, qui savait lire et écrire, n'avait pas eu l'idée d'écrire ses textes. Ce qui témoigne d'une très ancienne tradition. D'ailleurs, en breton, on ne dit pas écrire une chanson, mais « lever » une chanson. Ce qui me paraît intéressant c'est qu'on n'est pas tout à fait sorti de la société traditionnelle ; on est avec

des gens qui ont tous les moyens d'écrire ou d'enregistrer, et qui vont composer entièrement de tête.

Comment expliquez-vous l'occultation de notre passé celtique ?

C'est vrai que notre histoire « officielle » fait peu de cas de nos racines celtiques, à part de rares périodes où elles ont été bien mises en valeur, notamment avec l'école qui s'est développée autour d'Augustin Thierry après la Révolution, et qui a voulu magnifier l'héritage gaulois par opposition au passé latin. Mais d'une façon plus générale on peut dire qu'il y a eu occultation. Et c'est là qu'on revient au problème de l'écriture : on n'a pas de textes. C'est la porte ouverte d'une part à un « oubli » officiel, et d'autre part à l'envie de combler ces vides de l'Histoire par des théories fumeuses ou des

récupérations idéologiques. Mais la culture celtique a bon dos. C'est vrai qu'elle a été trop souvent desservie par des huruberlus, que des esprits un peu allumés ou embrumés vont souvent avoir tendance à qualifier de celtique tout et n'importe quoi. En ce domaine, l'imagination remplace aisément la connaissance.

Vous pensez au renouveau du druidisme ?

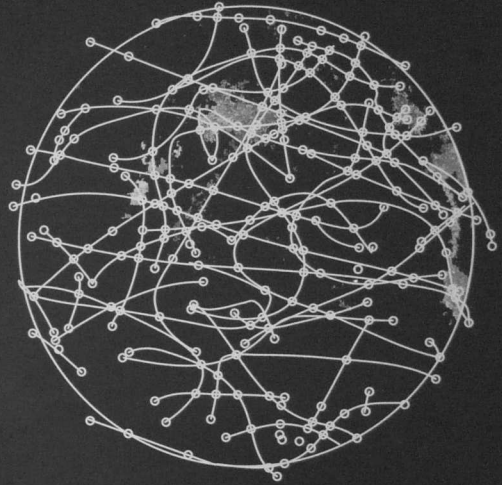
Il y a un peu de ça. Ces hommes en grande robe blanche qui vont couper du gui, ça fait quand même souri-

re. On est loin de la philosophie celtique. Les druides étaient effectivement des prêtres, des philosophes et des savants. Ceux qui ont repris, au début du XX^e siècle, à la suite des Gallois, ces espèces de cérémonies druidiques reconstruites à partir de leur imaginaire ou de celui d'auteurs du XIX^e, ça n'est pas très sérieux.

Il existe cependant une véritable culture celtique contemporaine.

On sait qu'il y avait autrefois dans l'Europe du dernier millénaire avant notre ère des populations qui parlaient une langue indo-européenne que l'on qualifie de celtique. On ne sait pas pour autant s'ils avaient la conscience d'appartenir à un même peuple : la question est discutée par certains historiens. Ce sont les étrangers qui parlent des Celtes : les Grecs, les Latins. Il n'empêche que je suis frappé par tout ce qui montre bien qu'il y a là un substrat culturel original. Les Bretons ont beaucoup en commun avec les autres régions qui se réclament d'une identité celtique, à commencer par la langue.

Aujourd'hui, je dirais qu'il y a effectivement un imaginaire celtique. Certains traits de mentalité ou de comportement, comme le poids mis sur l'esprit par rapport à la matière, le fait de valoriser l'engagement spirituel par rapport au matériel se retrouvent dans la plupart des communautés de langue celtique. C'est vrai des Bretons, mais aussi des Irlandais par exemple. Certains traits artistiques, également, comme cette liberté dans le traitement de la réalité, ou cet art des variations dans le domaine musical. ■



FRANCE
info
105.5

RETROUVEZ “ROUTES DU MONDE”

AVEC FRÉDÉRIC GERSAL / LE JEUDI / 17H12 - 19H47 - 21H42 - 22H49 - 00H19

FRANCE-INFO.COM

On aime bien sûr les pays celtes pour leurs paysages, de mer, de falaises ou de collines. Mais *Ulysse* vous propose de compléter le voyage par un festival celtique ou une visite de sites celtes et de musées. Sélection en Ecosse, Irlande et Pays de Galles... Bon détour.

D'un pays celte à l'autre

BRETAGNE

Y aller

Pour tout renseignement sur la Bretagne, le numéro du Centre régional du tourisme - 02 99 36 15 15.

Festivals

Festival interceltique de Lorient. Le Festival interceltique fête cette année sa 30^e édition autour du thème du « monde celtique ». 4 500 musiciens, chanteurs, danseurs, plasticiens, universitaires, cinéastes, venus d'Ecosse, d'Irlande, du Pays de Galles, de Cornouailles, de l'île de Man, de Galice, des Asturies, de Bretagne, des USA, du Canada, d'Australie, de Nouvelle-Zélande... viendront animer les 14 lieux de spectacle du 4 au 13 août. Comme à son habitude, le festival mêlera concerts et concours de musiques traditionnelles (championnats de bagadot, concours d'uilleann pipe, de harpe ou de pipe band, avec des groupes plus contemporains comme les Silencers ou les Chiefhairs). Quelques points forts : les Nuits magiques (8, 9, 10, 11

août), avec 700 musiciens et chanteurs, pyrotechnie, écran géant ; nuit du folk Ecosse-Irlande (6 août) ; nuit Galice-Asturies (6 et 7) ; nuit USA (le 10) ; nuit cajun-Québec (le 12) ; et la grande nuit de clôture où l'Heritage des Celtes (Dan Ar Bras, Gilles Servat, Carlos Nuñez) se produira pour la dernière fois sur scène.

Sa fréquentation (450 000 spectateurs) a fait de l'Inter-celtique le premier festival de France... il est donc conseillé de réserver un hébergement à l'avance. Renseignements hôteliers et touristiques au 02 97 21 07 84 ; sur le festival au 02 97 21 24 29. E-mail : festival@festival-interceltique.com ; site Internet : <http://www.festival-interceltique.com> ; Minitel : 3615 Azimut. Prix des places à partir de 35 F ; carte journalière, 150 F.

Festival de Cornouaille (Quimper). Le Festival de Cornouaille a été créé en 1923. Il se déroule cette année du 17 au 23 juillet. Lan passé, ce festival avait accueilli 250 000 spectateurs. Entre autres mani-



festations : Celtic Procession de Jacques Pellen ; Excalibur : concours de sonneurs ; Youssou N'Dour ; musiques et danses de Bretagne, Noa, etc. Passeport pour la semaine (650 F). Prix des billets : de 80 à 150 francs. Adresse : Festival de Cornouaille, 41-43, rue de Douarnenez BP 1315, Quimper ; tel. : 02 98 55 53 53 www.bagadoo.tm.fr/

Vieilles Charrues à Carhaix (Finistère). Pour sa 9^e édition le festival carhaisien joue toujours la carte de l'éclectisme. Du 21 au 23 juillet, sur le site de Kérampoul, une trentaine de groupes se partagent l'affiche. Parmi les artistes présents : Joe Cocker, Joan Baez, Les Cranberries, William Sheller, Louise Attaque, M... Fréquentation l'an passé : 150 000 spectateurs. Prix des billets : 120 F par soirée (location). Forfait week-end : 300 F. Camping de 20 ha. Tel. : 02 98 99 40 44. <http://www.vieilles-charrues.com>.

Sites celtes

Il ne faut pas attendre à des ruines impressionnantes, mais à des vestiges qui ravivent ceux qui savent décrypter les moindres ondulations d'un terrain. *Ulysse* a choisi les plus représentatifs. **Alet** (Saint-Malo, Ille-et-Vilaine). Le site d'Alet, à Saint-Malo, occupe un promontoire rocheux sur la rive orientale de l'embouchure de la Rance. Les défenses de la fin de La Tène (dernier siècle avant notre ère) devaient s'y résumer à un ensemble fossé et rempart, barrant l'isthme sablonneux qui relie ce promon-



Pointe de Pontusval, au cœur de la Bretagne celtique.

toire à la terre. La fouille a montré qu'un habitat occupait au moins trois de ses quatorze hectares, comme le révèlent de nombreux fossés et trous de poteaux, qui laissent augurer de la présence de maisons de torchis à couverture végétale (fougères, chaume...). A voir : muraille du Bas Empire. Accès aisé. Centre de documentation.

Le Yaudet (Ploulec'h, Côtes-d'Armor). Ce lieu-dit occupe un promontoire élevé sur la rive sud de l'estuaire du Léguer, dans l'ouest du Trégor. Des falaises le bordent au nord, à l'ouest et au sud, formant de puissantes défenses naturelles. A l'est, un goulet resserré en est le seul accès commode, que ferme le talus, haut d'une quinzaine de mètres, d'un rempart protohistorique. Ce promontoire commença d'être défendu et habité au bronze final (vers -800-600).

Au I^{er} siècle av. notre ère, on édifia un murus gallicus (rempart de pierres sèches armé de bois) sur la quasi-totalité de son pourtour - soit près d'un kilomètre - les parties conservées ayant encore près de quatre mètres de haut. Dans ce premier rempart s'ouvriraient deux portes,

cette enceinte par un second murus gallicus, ces deux fortifications étant finalement englobées, quelque temps après, dans un nouveau rempart constitué d'une masse de terre et d'arenne granitique, portant la largeur totale de la défense à une quinzaine de mètres. Cette nouvelle escaupe, qui ne fermait que l'accès de l'étroit goulet situé du côté terre, créait ainsi un authentique promontoire barré.

A voir : remparts de La Tène, muraille du Bas Empire romain, Vierge couchée dans la chapelle. Fouilles en cours durant le mois de juillet. Panneaux explicatifs dans l'église.

Camp d'Arthurs (Huelgoat, Finistère). Le « camp d'Arthurs » est un grand oppidum construit peu avant le début de notre ère, défendu par un murus gallicus formant une ellipse de 275 mètres de long, 115 mètres de large et 10 mètres de haut. L'enceinte était percée au nord-ouest, et défendue par un bastion. Si l'on en croit l'une des nombreuses légendes qui ont cours dans la forêt de Huelgoat, le trésor d'Arthur est caché dans le camp et gardé par les démons.

A voir : remparts et fossés. Accès aisé à partir de Huelgoat. Office du tourisme - 02 98 99 72 32.

Pays celtes et Bretagne sur le web

Histoire et légendes celtiques

|| <http://www.cybernemo.com/celte/index.htm> Le point fort de ce site réside dans ses informations historiques. On y découvre l'organisation sociale des Celtes, leur politique. Des cartes illustrent leurs migrations et expliquent ainsi leurs origines. A cela s'ajoutent les légendes et la mythologie où la fée Viviane croise Lug (le dieu « Polytechnicien des astres ») et Dagda (le « Jupiter » Celte)... Toute la culture sur le web. tel pourrait être le second nom de ce site fort bien réalisé.

La Bretagne, pays, langue et festivals

|| <http://www.azimut.com/fr/interceltique> A consulter impérativement avant de vous rendre au Festival interceltique. Car on trouve absolument tout sur ce festival musical et culturel. Le programme jour par jour (avec bien sûr fest-noz et championnat international de bagadot) y est fort bien détaillé. On se renseigne également sur les différents lieux de concerts et les origines du festival. Saint Patrick n'est pas oublié avec un lien qui lui est spécialement consacré. Un site riche et bien conçu.

|| <http://www.tourismebretagne.com> Locations, séjours de thalassothérapie, tables gastronomiques, bonnes adresses, mais aussi un moteur de recherche... Des informations pratiques de bonne qualité proposées par le comité régional du tourisme.

|| <http://www.kervarker.org> « An hini a ya fonnus a ya pell, an hini a ya difonn a ya guell »... Et pour apprendre aussi les « salver'ri ha demata » ! Un petit stage sur ce site et le breton ne devrait plus avoir de secrets pour vous.

SUIVEZ LE GUIDE

Promontoires barrés. Pour les amateurs avertis, plusieurs caps du Finistère gardent la trace de fortifications celtes, qui se résument aujourd'hui à des talus semblant barrer les accès à ces caps : promontoire de Lostmarc'h (Crozon, Finistère); promontoires de Castel Meur et Castel Coz (Beaucap-Sizun et Clédén-Cap-Sizun).

Musées

Musée départemental breton (Quimper). Hébergé dans l'ancien palais épiscopal, le musée abrite dans ses salles du rez-de-chaussée une collection de mobilier archéologique : stèles galloises, monnaies, orfèvrerie, mosaïques... À l'étage, vous pourrez voir des costumes traditionnels ainsi que des objets d'art et tradition populaires 1, rue du Roi-Gradlon (en face de la cathédrale), ouvert tous les jours de 9 h à 18 h; tél. : 02 98 95 21 60.

Musée archéologique (Vannes). Des collections qui retracent l'histoire du Morbihan, à travers du mobilier archéologique provenant des grands sites néolithiques tels que Carnac. 2, rue Noé, ouvert de 9 h 30 à 18 h, sf dimanche et jours fériés. Tél. : 02 97 42 59 80.

Musée de la préhistoire (Carnac). Bien entendu, ce musée se consacre avant tout aux grands sites mégalithiques qui entourent Carnac. Chacun d'entre eux est présenté d'une manière très didactique. Une collection splendide de silex, haches polies et pointes de fleches découvertes sur les sites accompagnent leur présentation.

Les époques postérieures ne sont pas pour autant oubliées, avec des céramiques, armes, bijoux gallois et gallo-romains. 10, place de la Chapelle, ouvert tj de 10 h à 18 h 30 (sf le week-end entre 12 h et 14 h); tél. : 02 97 52 22 04.

IRLANDE



Comme chaque année, le 17 mars, la Saint Patrick.

Y aller

Deux solutions s'offrent à vous pour rejoindre l'Irlande. En avion, on parvient à trouver des aller-retour Paris-Dublin pour moins de 1 000 francs sur ligne régulière (Air France ou Aer Lingus). En bateau, la Brittany Ferries (tel. : 0803 828 828), au départ de Roscoff, et Irish Ferries (tel. : 01 42 66 90 90), au départ de Cherbourg et Roscoff, proposent des traversées directes vers Cork (il faut compter environ 2 500 francs pour un séjour de moins de dix jours pour une voiture et deux personnes).

Pour tout renseignement : Office national de tourisme irlandais, 33, rue de Miromesnil, 75008 Paris; tél. : 01 83 43 12 12; Minitel 3615 Irlande ou www.irlande-tourisme.fr

Musée préhistorique finistérien (Penmarc'h). Ce petit musée qui dépend de l'université de Rennes propose des collections archéologiques des âges du bronze et du fer. Ouvert tj sauf mardi, 10 h-12 h, 14 h-18 h; tél. : 02 98 58 60 35.

Dublin décide d'organiser une série de concours hors de la capitale. La fréquentation moyenne est de 160 000 visiteurs. Comme l'an passé, le prochain Fleadh Cheoil se tient à Enniscorthy (Comté de Wexford), ville située à 120 km au sud-est de Dublin. Dates du 25 au 27 août. Adresse : Comhaltas Ceoltóirí Eireann 32, Belgrave Square Monkstown, Co Dublin, Irlande. Tél. : (353-1) 661 1840 <http://www.fleadhcheoil.com>


Festival de la Saint Patrick (Dublin). Chaque année, le 17 mars est le jour où tous les regards se tournent vers la verte Erin. La parade de la Saint Patrick est le moment culminant de ce festival créé en 1996 qui a accueilli, du 16 au 19 mars, 1,3 million de personnes dans les rues de la capitale (spectacles gratuits). Au programme du festival de la Saint Patrick : danses irlandaises; compagnies de théâtre de rue; carnivals; feux d'artifice, etc. Adresse : Saint Patrick's Festival Office, St Stephen's Green House street, Earlsfort Terrace, D.2, Dublin. Tél. 353 1 676 3205 ou 3531 676 3207. <http://www.paddyfest.ie>

Sites celtes

Impossible de citer tous les sites irlandais d'époque celtique ou liés aux Celtes tant ils sont nombreux. Les sites présentés ci-dessous sont donc un choix d'*Ulysse*. Pour ceux qui désirent en savoir plus l'ouvrage essentiel est : Peter Harbison, *Guide to the National Monuments of Ireland*, Dublin (en anglais).

L'Irish National Heritage Park de Ferrycarrig, à 5 kilomètres de Wexford (sud-est), permet d'imaginer ce qu'était l'Irlande celtique : tous les habitats de l'Irlande ancienne, pré-chrétienne et chrétienne y ont été reconstitués. Ouvert tous les jours de 10 h à 19 h. Tél. : 20 733.

L'île de Skellig Michael (Kerry), au large de la péninsule d'Iveragh, éperon rocheux haut de 218 mètres, a abrité l'un des premiers monastères irlandais, au VI^e siècle. On en visite les ruines en bon état après avoir gravi 2300 marches : la promenade prend alors 4 à 5 heures et coûte vingt-cinq livres. On peut aussi faire le tour de l'île (et de l'îlot voisin, couvert d'oiseaux de mer, notamment de « fous de Bas-



L'art de voyager

Partagez notre passion du voyage culturel

- > Des conférenciers historiens ou spécialistes d'un pays feront partager leur passion.
- > Des voyages en petits groupes pour profiter de découvertes dans les meilleurs endroits.
- > Plus de 200 circuits sur 60 pays, riches en sites artistiques ou archéologiques.

Clio met aussi à votre disposition son savoir-faire pour assister avec vous, grâce à son service "à la carte", tous vos projets de voyages personnalisés.

34, rue du Hameau - 75015 Paris
Tél. : 01 53 68 82 82
Fax : 01 53 68 82 60
Mél : information@clio.fr

Clio

L'ART DE VOYAGER

Clio

Je souhaite recevoir gratuitement le catalogue 2000 des circuits de Clio

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

LES RELIURES ULYSSE

15%
de réduction
pour 2
reliures

Pour préparer votre prochain séjour ou revivre les précédents, conservez les numéros d'*Ulysse* dans ces reliures toilées. Elles peuvent contenir une année entière et vous permettront de parcourir le monde.

Bon de commande des reliures Ulysse

Je règle par chèque à l'ordre de *Ulysse*. RU72

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

Je commande 1 reliure à 79 F

Je commande le lot de 2 reliures à 135 F

Montant de ma commande : F

15% de réduction pour l'achat de 2 reliures

Merci de compléter ou de photocopier ce bon de commande et de le renvoyer accompagné de votre paiement à l'ordre de Ulysse, sans enveloppe affranchie, à l'adresse suivante : Ulysse - Service abonnements - 163, Bd Malaherbes - 75859 Paris Cedex 17. Offre valable en France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.

Fêtes celtiques du monde

70 millions d'Irlandais fêtent le Saint Patrick à New York, à Chicago ou à Sydney. 30 millions d'Écossais célèbrent au mois de janvier, partout dans le monde, la naissance de leur poète national, Robert Burns. Les chorales galloises d'Afrique du Sud se réunissent chaque année. La Californie, à elle seule, compte plus de 30 festivals celtiques et une vingtaine de pipe bands...

■ **Etat-Unis**
Celtic Heritage Festival (Texas). Musiques, danses, créations artistiques de Cornouailles, d'Irlande, d'Écosse et du Pays de Galles. Du 13 au 15 octobre. Le Celtic Heritage Festival en est à sa 9^e édition.
 Adresse: Bedford Boys Ranch Park, Bedford, Texas
<http://www.star-telegram.com/homes/celtfest/wizzz.htm>

■ **Milwaukee Irish Festival (Wisconsin).** Du 17 au 20 août. Musique traditionnelle irlandaise, jeux, théâtre, parade, etc. Une quarantaine d'artistes présents.
 Adresse: Irish Fest 1532 Wauwatosa Ave., Milwaukee, WI 53213. Tél. (414) 476-3378. <http://www.irishfest.com/>

■ **Japan**
Celtic Festival Japan (Tokyo). La communauté celtique de Tokyo comprend 400 Écossais et 500 Irlandais. C'est un irlandais, Neal Day, qui organise ce festival (fin oct.-début nov.). En 1994, les 40 musiciens du pipe band de Tokyo s'étaient rendus au Festival de Lorient.
 Adresse: Urban City Todokori#206, 2-20-5 Todokori, Setagaya-ku, Tokyo 158. <http://www.celtic-festival.org>

san») en 2 heures pour quinze livres. Départs réguliers de Portmagee.

■ **Le monastère de Glendalough** (Wicklow, 60 kilomètres au sud de Dublin) est l'un des mieux conservés des grands monastères celtiques. Les bâtiments visibles ont été élevés entre le VIII^e et le XII^e siècle (cathédrale). Une tour ronde, typique des monastères irlandais, servait de refuge en cas d'attaque. Il faut monter sur les rives du lac supérieur pour découvrir l'oratoire de St Kevin, construction en pierre sèche en forme de carène renversée. Ouvert tj de 9h à 18h30; tél. 45 325.

■ **Le monastère de Clonmacnoise**, au bord du Shannon, à une vingtaine

de kilomètres en aval du lough Ree, a été fondé à la même époque que Glendalough (VI^e siècle). Il abrite l'une des plus belles croix celtiques d'Irlande, la Croix des écritures, réputée marquer l'emplacement de la tombe du roi Flann. Avec un peu de patience, on peut y déchiffrer des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le monastère, plusieurs fois ravagé par les Vikings, était un haut lieu culturel et artistique de l'Irlande celtique.

■ **Le fort de Dun Aengus** est situé sur Inishmore, la plus grande des îles d'Arann. Plané au sommet d'une falaise de près de cent mètres, il s'agit d'une triple enceinte de pierres sèches semi-circulaire adossée à la

falaise et protégée par des pierres dressées comme des chevaux de frise. Elle a sans doute été occupée à la fin de l'âge du bronze (1000-700 avant notre ère), sans que l'on connaisse précisément sa destination. L'Irlande possède d'autres rings fort semblables, mais dans des cadres naturels moins spectaculaires: Dromestown (co. Meath), Stalige (co. Kerry), Grianan of Aileach (co. Donegal), Cahermacnaghen (co. Clare), Knockdrum (co. Cork).

Musées

■ **Trinity College** (Dublin). L'Old Library, avec son étonnante salle de 64 mètres de long et de 12 mètres de large abrite environ 200 000 volumes anciens. Parmi eux, on peut admirer les chefs-d'œuvre absolus de l'enluminure irlandaise: le livre de Durrow (VII^e siècle) et le Livre de Kells (VIII-IX^e siècles), dont on tourne une page chaque jour (voir

article p. 54). Ouvert du lundi au samedi de 9h30 à 17h, le dimanche jusqu'à 16h30. Tél. 677 29 41.

■ **National Museum** (Dublin). Le trésor du musée abrite des pièces d'orfèvrerie celtique exception-

nelles, comme la broche de Tara, une fibule d'argent incrustée d'ambre et d'émail, ou le torqué de Gleninsheen. Ouvert du mardi au samedi de 10h à 17h30, le dimanche de 14h à 17h; tél. 677 74 44.

ECOSSE

Y aller

Le plus simple est de s'y rendre en avion. De nombreux vols desservent Glasgow et Edimbourg (à partir de 1300 F environ sur lignes régulières). On peut également prendre l'Eurostar pour Londres, puis une correspondance pour Edimbourg (4 heures) ou Glasgow (5 heures). Des navettes relient les deux villes toutes les demi-heures. Il existe également un train de nuit entre Londres et l'Écosse, le Caledonian Sleeper.

■ **Adresses utiles.** Office de tourisme de Grande-Bretagne: 01 44 51 56 20 ou www.holiday-scotland.net.

Festivals

■ **Celtic Connections.** Ce festival est né en 1994, au Royal Concert Hall de Glasgow. La première édition a été un succès. Depuis, Celtic Connections se positionne comme le premier rassemblement de musique celtique en Écosse. Au programme: groupes folk, créations symphoniques, concours de musiques traditionnelles, etc. Le festival se déroule les trois dernières semaines de janvier. Adresse: The Glasgow Royal Concert Hall, 2 Sauchiehall street, Glasgow G2 3NY. Tél.: 041-332 6633. <http://www.scotnet.co.uk/grch>



En Écosse, on ne rigole pas avec la tradition: jeu de la corde, au Blair Castle.

L'Écosse sur le web



■ <http://www.historic-scotland.gov.uk> Plus qu'un site, une encyclopédie répertoriant les monuments historiques de la région. Un moteur de recherche permet d'obtenir une fiche détaillée pour chaque monument avec photos et détails pratiques.

■ <http://www.nms.ac.uk> = nms = pour National Museums of Scotland. Tout y est clairement rubricé, des expositions temporaires aux visites virtuelles de certains musées, sans oublier l'agenda des événements culturels.

■ <http://grandebretagne.net/> Que ce soit pour le Pays de Galles ou l'Écosse, vous trouverez ici toutes les informations nécessaires pour vous y rendre. Curiosités, hébergements, transports... Des cartes interactives, mais aussi les adresses des écoles de langues... Un vrai guide.

■ **Championnat du monde de pipe bands.** Il rassemble 200 formations venant du monde entier à partir du 14 août. Renseignements auprès de la Royal Scottish Pipe Band Association, 45 Washington Street, Glasgow, G3 8AZ; tél.: 0141 221 5414; fax: 0141 221 1561.

■ **Cowal Highland Gathering.** Créée en 1897, cette manifestation se déroule du 26 au 27 août, au Dunois Sport Stadium (près de Glasgow). Compétitions de pipe bands, concours de danses, jeux, etc. Une centaine d'artistes présents (sans compter les pipe bands). Fréquentation: 10 000 spectateurs. Tél.: 01369 703 206.

Sites celtiques

L'ouvrage de base pour tout savoir sur l'archéologie celtique en Écosse est *Exploring Scotland's Heritage*, publié par la Royal Commission on the Ancient and Historical Monuments of Scotland (8 volumes, chacun consacré à une région en particulier).

■ **Broch de Gurness** (Orkades). Les brochs sont des fortifications pictes de l'âge du fer (100 av.-300 ap. notre ère). Celle-ci se trouve sur Mainland, la plus grande des îles de l'archipel des Orkades. Il s'agit d'un bel ensemble de constructions en pierre. Sur l'île de Rousay, facilement accessible par bateau depuis Mainland, on visite la chambre funéraire de Midhowe, ou un long coloir central dessert douze salles séparées par de hautes pierres verticales. Un autre broch se trouve non loin de là.

■ **L'île d'Iona** est le berceau du christianisme écossais. C'est ici que saint Colomba a installé le premier monastère écossais au VI^e siècle. Fermé à la suite de la Réforme, le monastère a commencé à être restauré dans les années 1930. Il faut prendre son temps pour profiter de la petite île, que l'on peut visiter à vélo (location à l'épicerie du débarcadère). On visitera la cathédrale, le cloître, en cherchant la seule colonne d'origine, le cimetière, où reposent 48 rois écossais, quatre rois irlandais et deux norvégiens. Liacées à Iona se fait à partir de Mull, par des navettes.

■ **La Rosslyn Chapel** (à quelques kilomètres au sud d'Edimbourg, près du village de Rosewell). Construite au milieu du XV^e siècle, elle est célèbre pour son décor sculpté. Dans la nef, on admire le pilier de l'Apprenti. Son décor de volutes, d'entrelacs, de spirales rappelle l'art celtique. Ouvert tous les jours, 10h-17h. Tél. 440 21 59.

Musées

■ **Le Museum of Scotland** a été ouvert au public en 1998. Ce bâtiment moderne abrite désormais les collections archéologiques du Royal Museum voisin. On y admire de nombreuses pièces d'orfèvrerie religieuse, comme la crose de saint Finian, ou le reliquaire de Monymusk (VIII^e s.), réputé contenir les restes de saint Colomba. Chambers Street. Ouvert tous les jours (le dimanche uniquement l'après-midi). Tél.: 225 7534. www.nms.ac.uk

Voyages Culturels

Pour Groupes constitués

L'Irlande à la rencontre des Dieux Celtes

Terre d'Irlande, qui sait ce que violence veut dire, ce que paix veut dire, terre d'Irlande forte de saveurs, de senteurs, de caractère, nourrie d'un passé qui plonge dans la préhistoire, qui grandit au Moyen Âge, qui se fortifie dans la tradition et regarde sans crainte le prochain millénaire...

Programmes détaillés et conditions sur simple demande.

Océanides

2, rue Marcel Paul - 30109 Alès BP164
 Tél. 04 66 30 99 82 Fax: 04 66 30 66 59
 e-mail: lesoceandes@wanadoo.fr
 licence n° 030 95 0004



Le Snowdonia National Park vaut le détour. On y trouve le site de Tomen y Mur.

PAYS DE GALLES Sites celtés

Y aller
En avion, il existe des vols directs vers les aéroports de Cardiff et de Manchester, qui sont assez chers. Si vous souhaitez louer une voiture, mieux vaut alors prendre un vol pour Londres et faire la route ensuite (Cardiff est à 233 kilomètres de Londres par la M4). En train : Eurostar jusqu'à Londres puis trains pour Cardiff depuis la gare de Paddington (2 h de trajet). Inconvénient : il faut changer de gare à Londres.
Adresses utiles. Maison de la Grande-Bretagne, 19, rue des Mathurins, 75009 Paris; tél. : 01 44 51 56 20; Mini-tel. : 3615 British; www.visitbritain.com. Outre l'Office du tourisme, on y trouve des agents des compagnies maritimes et de l'Eurostar.
Festivals
National Eisteddfod. L'Eisteddfod national représente un grand moment de la

vie culturelle. C'est un rassemblement annuel de tout ce que le Pays de Galles compte de poètes, d'écrivains et de musiciens. La langue galloise en est l'élément incontournable. Le premier Eisteddfod remonte à 1176. Chaque année, la manifestation change de ville et alterne entre le nord et le sud. L'Eisteddfod national se déroule cette année du 5 au 12 août à Llanelli (nord-ouest de Swansea). Participants : 6 500. Fréquentation visiteurs : 150 000. Adresse: National Eisteddfod of Wales, 40 Parc Ty Glas, Llanishen, Cardiff CF4 5WU. Tél. : 01222 763777.
Eisteddfod international. Créé en 1947 à Llangollen, cette manifestation n'est pas réservée aux artistes gallois. Elle attire, chaque année, musiciens et danseurs du monde entier (2 500 compétiteurs de 40 pays). Dates : du 3 au 9 juillet. Internet : http://www.eisteddfod.org.uk

Pays de Galles possède une multitude de sentiers de randonnée remarquablement aménagés (passages pour franchir les clôtures), mais sans aucune indication de direction. Les principales curiosités sont clairement signalées à partir des routes principales, et, la plupart du temps, un panneau en anglais et gallois les explique.
Din Lligwy (Anglesey). Prenez la route qui va de Berlech à Amlwch (A 5025). Au carrefour avec la A5108 qui part à droite, vers Moelre, prenez quasiment en face de vous une single track road où est indiqué «Din Lligwy». Vous trouverez dans un premier temps une chambre funéraire (panneau à g.) puis le site principal (à g.), lorsque la route s'élargit. Dirigez-vous d'abord vers la chapelle en ruine, puis poursuivez plus loin (nord, laissez la mer à votre dr.), vers une éminence boisée. La ferme romaine se trouve au milieu de ces arbres (panneau). Comptez une demi-heure de visite.
Castle Dinas Bran (Llangollen). Quittez le village par le pont, au pied de la

montagne couronnée par le château, facile à repérer du village. Prenez presque en face du pont la petite route qui mène à un établissement scolaire (au carrefour, prenez à g.). Continuez, la route contourne par la g. la colline du château. Vous vous garerez avant que la route ne s'écarte de cette colline, et suivez un sentier aménagé, qui traverse d'abord un pré. Ne montez pas tout de suite, le passage vous permettant de quitter le pré se trouvant plutôt sur la gauche.
Tomen y Mur. Le plus simple est de vous repérer à partir de la centrale nucléaire de Trawsfynydd, immanquable, au bord de son lac. A l'endroit où le chemin qui y mène débouche sur la A 470, suivez cette grande route vers le sud (en quittant la centrale, à g.). Vous tournerez à droite sur la première route (très étroite) qui passe sous la voie ferrée. Elle grimpe en serpentant sur la colline. Vous découvrirez sans peine sur votre droite le terre sur lequel s'élevait le château normand, au centre du camp romain.

Le Pays de Galles sur le web

- <http://www.celtica.wales.com> Un parcours très simple dans une exposition virtuelle assez succincte où l'on trouve entre autres des informations historiques et économiques. A consulter surtout pour l'explication du calendrier celtique.
- <http://www.stonepages.com> Valable pour toutes les destinations celtiques, on trouvera sur ce site thématique toutes les explications nécessaires pour découvrir et comprendre les mégalithes. Les cairns, les dolmens et les alignements sont soigneusement répertoriés et des images complètes descriptifs clairs et complets. Une balade à l'âge de pierre avec de bonnes informations pratiques pour des visites sur place.

Discographie

- **Alan Stivell.** *1 Douar* (Dreyfus). Autour du pionnier de la Renaissance musicale celtique, des artistes venus d'horizons les plus divers (comme Youssou N'Dour, Khaled, John Cale, Jim Kerr... et les sœurs Goacéc ! Un album de «world music» ancré dans la tradition celtique. Et aussi le retour d'un Stivell plus sage, dans le dernier album, *Back to Breizh*.
- **Fest Wraz** (Keltia Musique). Une compilation qui réunit la quasi-totalité des grands chanteurs et musiciens traditionnels : de Dan Ar Braz à Gilles Servat, du groupe Tiskell aux chants de marins de Cabestan.
- **Denez Prigent.** *Ar Gouriz Koar*; *Me Zaic'h Ennon Ur Follen Aour*; *Ivi* (Barclay). Trois disques qui montrent l'évolution du jeune chanteur, depuis le chant traditionnel à capella jusqu'à des compositions rythmées par des sons industriels.
- **Yann Fanch Kemener.** *Kan ha Diskan* (Coop Breizh). L'amateur de festoù-noz invite les grands interprètes de la chanson traditionnelle bretonne (Erik Marchand, Annie Ebrel, Valentine Colletier, Marcel Guillou...) à l'occasion de ses 25 ans de carrière.
- **Skolvan.** *Les Temps changent* (Keltia Musique). L'un des meilleurs groupes de musique bretonne.
- **Tradition chantée de Bretagne** (Dastum/Armen). Les sources du Barzaz Breiz, véritable bible du chant traditionnel breton, revisitée par les plus grands interprètes du terroir.
- **Donal Lunny.** *St Patrick 2000* (Keltia Musique). Autour de l'un des meilleurs musiciens irlandais, tout un groupe de chanteurs de divers pays célèbrent la grande fête des Celtes.
- **Carlos Nuñez.** *Brotherhood of stars* (BMG). Accompagné des Chieftains irlandais, d'un guitariste américain, d'une chanteuse espagnole ou d'un groupe cubain, le célèbre joueur de gaita galicienne apporte une touche colorée à la grande famille celtique.
- **Saint Patrick/Au cœur de l'Irlande** (Sony). Une compilation qui réunit les grands noms de la musique irlandaise. (Clannad, Planxty, Moving Hearts, Altan...)
- **A Beginner Guide to Traditional Scottish Music** (Keltia Music). Harpe, violon, pipe bands, mais aussi folk acoustique et protest-songs pour une approche globale de la musique écossaise.
- **The Very Best Of Welsh Male Choirs** (Keltia Music). En gallois et en anglais, l'âme d'un peuple dont on a déjà une petite idée de la qualité des chœurs lors des retransmissions des matches internationaux de rugby.

Le lin Irlandais est l'un des meilleurs du monde. Après l'aver lissé, tissé traditionnellement, nous vous proposons des ensembles très agréables à porter en toute saison.

JUBES et GILETS
à partir de **390 F**

PULLS
homme/femme
à partir de **440 F**

PLAIDS
450 F

ÉCHARPES
à partir de **190 F**

AU COIN D'IRLANDE
33, rue de Miromesnil - 75008 PARIS
M^o Miromesnil - Tél. 01 40 07 09 08
ou rendez-vous au 01 40 07 09 08

L'Irlande au cœur de Paris!
Retrouvez l'ambiance, la musique, la chaleur de l'Irlande dans nos **3 Pubs-Restaurants**

- **COOLIN IRISH PUB**
15, rue Clesmes - 75006 Paris - Tél. 01 44 07 00 92 - M^o Odéon
Low Music Monday
- **BODLA IRISH PUB**
5, rue Montgolfier - 75001 Paris - Tél. 01 40 41 93 05 - M^o Les Halles
Low Music Wednesday
- **KRITY'S IRISH PUB**
4, rue de la Roquette - 75011 Paris - Tél. 01 48 06 74 15 - M^o Beaublanc

Publicité PUBLICAT : A.M. Marty - Tél. 01 40 39 14 16

SUIVEZ LE GUIDE

Bibliographie

Guides

■ **Les « Guides bleus »**, référence culturelle en matière de guides de voyage, proposent un ouvrage sur l'Irlande (175 F), mais rien de spécifique sur le Pays de Galles et l'Écosse, inclus dans le « Guide bleu » Grande-Bretagne (198 F). La Bretagne est découpée en deux guides, Bretagne nord et Bretagne sud (99 F).



■ **Atlas révisé du monde celtique, îles secrètes**, par Trambor et Marc Voine, éd. du Seuil, 98 F. Un Parisien et un Morlaisien se sont réunis pour inventer une géographie celtique. Nourris de légendes, ils ont créé des îlots battus par les vents. Chacun de ces bouts de granit perdus dans l'océan se voit doté d'un nom (île des Courants d'air, Glaz, l'île du Rayon vert, le Crapand...) d'habitants et d'une histoire. Un guide des îles fantasmées de la côte bretonne.

■ **Les « Guides bleus évanescent »**, plus concis et plus illustrés, permettent néanmoins une approche culturelle intéressante des sites. Ils existent sur l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre-Pays de Galles (92 F chacun).

■ **Les « Guides Gallimard découvertes »** Écosse, Bretagne et Irlande (175 F chacun) permettent une approche plus ludique grâce à une iconographie et une cartographie très riche. Leurs nombreux encadrés permettent d'approfondir certains points précis.

Beaux livres

■ **L'Art médiéval en Irlande**, Peter Harbison, éd. Zodiaque, 450 F. Un ouvrage très documenté par un spécialiste de l'art irlandais : enluminures, orfèvrerie, croix celtiques... On y retrouve bien entendu les pièces les plus célèbres de l'héritage celtique, du Livre de Kells à la croche de Tara.

■ **Les Celtes, peuples et cultures**, par Juliette Wood, éd. Gründ, 98 F. De l'orfèvrerie aux enluminures en passant par les armes, cet ouvrage présente l'art celtique et les clés pour le décrypter.

■ **Baie de Morlaix**, par Michel Le Bris, photos d'Hervé Roné, éd. Apogée, 65 F. Un très joli texte de Michel Le Bris sur sa région natale, précédé de belles photos. Cette collection originale, « Terre celtique », propose des beaux livres en petit format carré de 15 cm. Déjà parus : Brocéliande, Connemara, Monts d'Arree, Finistère, Snowdon, Pays bigouden, Orcades, Tregor, Dartmoor, presque île de Crozon.

■ **Arree, l'archange et le dragon**, éd. Artus, par Philippe Le Gallou, photographies de Bernard Galeron et Jean-Baptiste Grison, 250 F. *Il y a dans mes souvenirs d'Arree un mélange constant d'atmosphère et de l'effroi*, écrit l'auteur. Voilà l'atmosphère :



des paysages parfois désolés et arides, parfois verdoyants. Une belle plongée dans la région la plus chargée de mythes de Bretagne.

Histoire

■ **L'Europe des Celtes**, par Christiane Eluère, éd. Découvertes Gallimard, 89 F. Cet ouvrage traite de l'histoire et de la civilisation

celtes jusqu'à la conquête romaine. Comme toujours dans cette collection, il s'agit d'un petit livre fort documenté et les illustrations facilitent la lecture.

■ **Le monde celtique**, par Patrick Gailiou, éd. Jean-Paul Gisserot, 38 F. Une histoire très complète de l'expansion celtique par un spécialiste, maître de conférences à l'Université de Bretagne occidentale.

■ **Les Celtes et la civilisation celtique**, par Jean Markale, *Dictionnaire historique Payot*, 160 F. Jean Markale, auteur breton, s'est fait une spécialité de l'époque celtique. Voilà l'un de ses best-sellers, paru pour la première fois en 1969.

■ **La Colonisation de la Bretagne armorique depuis la Bretagne celtique insulaire**, par Nora K. Chadwick, éd. Armeline, 80 F. Cette historienne britannique développe ici un essai sur la « colonisation » de la péninsule armoricaine par des colons venus de Grande-Bretagne au haut Moyen Âge. En quelque sorte une « re-civilisation » qui aurait abouti à faire de la Bretagne la terre celtique qu'elle est aujourd'hui.

■ **La Guerre en Gaule, César**, éd. Arléa, 45 F. Une toute récente traduction du célèbre *Bellum Gallicum*, par Arlette et Philippe Plet. La conquête de la Gaule vue par César, jusqu'à la reddition de Vercingétorix, le dernier grand héros celtique.

Musique

■ **L'Archipel des musiques bretonnes**, Yves Defrance, éd. Cité de la musique/Actes Sud, 120 F. Une somme sur l'évolution de la musique bretonne, des airs populaires aux musiques « interceltiques ». L'auteur est ethnomusicologue. Un CD accompagne le livre.

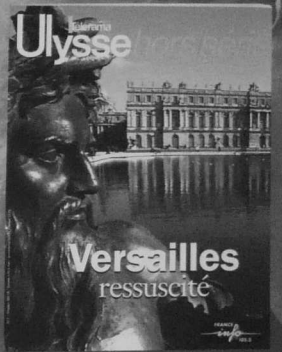
■ **La Musique bretonne, la musique irlandaise, la musique écossaise**, éd. Coop Breizh, 68 F. Trois ouvrages consacrent chacun à la musique d'un « pays » celtique. Instruments, histoire et traditions musicales.

■ **Musiques des mondes celtiques**, par Jean-Pierre Pichard, photographies de Philip Pleson, éd. du Chêne. Un ouvrage signé d'un spécialiste du genre, puisque Jean-Pierre Pichard est le président du Festival interceltique de Lorient, qui a relancé la coopération musicale entre les pays celtiques.

Tradition

■ **Proverbes et dictons de Basse-Bretagne ; Anthologie des expressions de Basse-Bretagne**, par Y. Le Berre, J. Le Du, éd. Armeline, 55 F et 68,50 F. Deux livres qui expliquent la culture bretonne à travers sa langue populaire. Le premier reprend proverbes et dictons et les classe par thème (condition féminine : « La poule ne vaait rien, Si elle refuse le coq »). Le second traduit et explicite les expressions du quotidien.

Ulysse hors série
TOUT SAVOIR AVANT DE VOIR



VERSAILLES RESSUSCITÉ

Lever de soleil

> Erik Orsenna

Balade dans le musée méconnu

> Emmanuel Le Roy Ladurie

Après la tempête

> Alain Baraton

Les secrets d'un jardinier

> Joël Cottin

Demain, Versailles

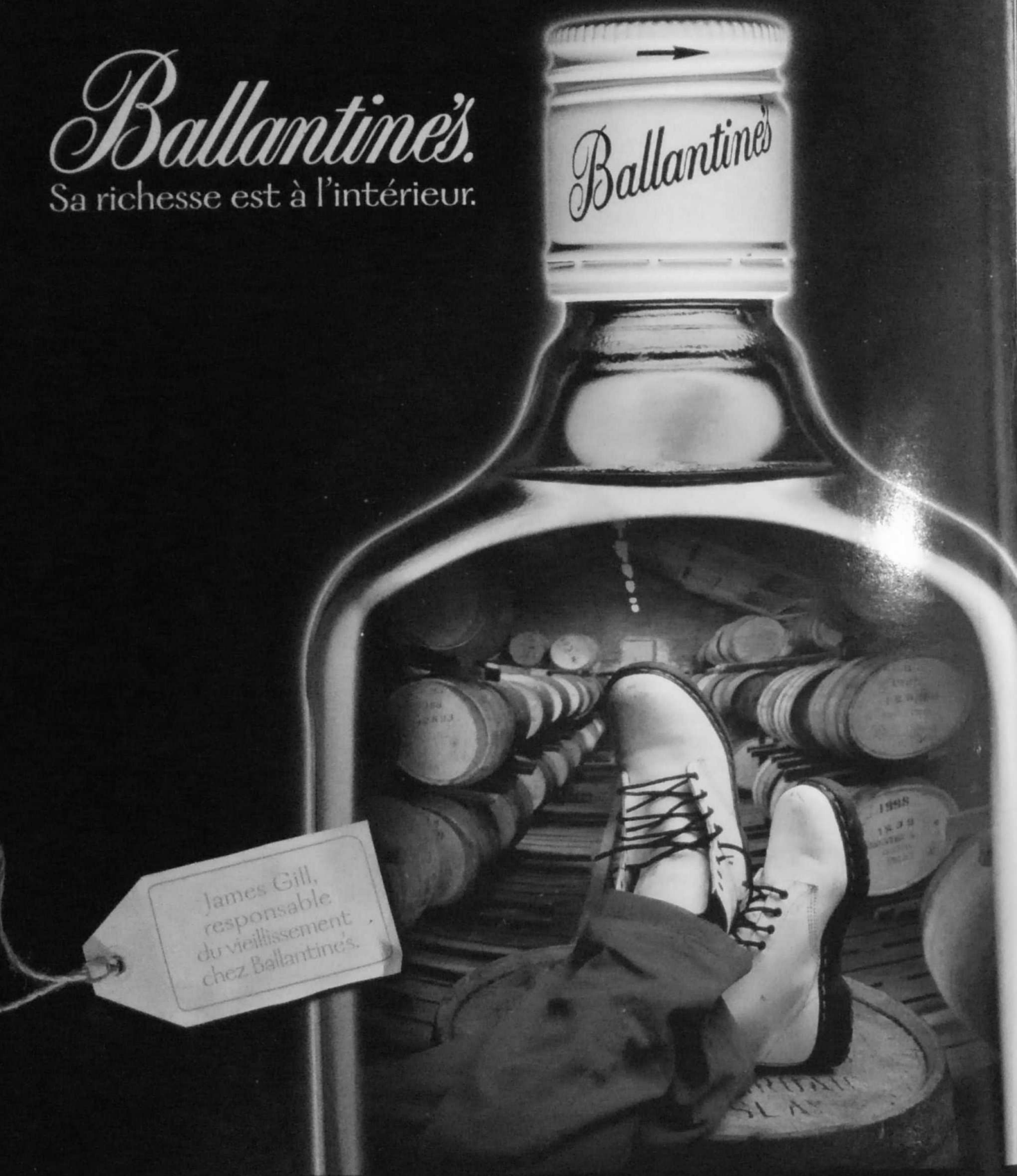
> Hubert Astier

ULYSSE, éd. social, 12, rue Ampère, 75017 Paris, Tél. (01) 48 88 43 40. Une collection Télérama Publications Historiques. Abonnements : Anne-Marie HERSE (01) 48 88 43 80. Gestion et développement : Catherine LEBEAU. Marketing direct : Simone MIZKAS (directrice), Véronique BROISSIER (chef de produit). Ventes messagerie : Françoise NETOT (directrice des ventes groupe P.V.C.). Sylvie FENAILLON (assistante de direction), Evely DE CARVALHO (gestion et études), Marlène GOODET (secrétariat), Ali RAMDANE et Michèle LACROIX (Paris), Stéphanie COUTURAS (Bordeaux), Marc BOLIS (Nantes), Georges MESNARD (Quimper). Modification et réimpression : Patrick GAUTHIER. Comptabilité : Jacqueline AUFOLLE. Etudes et développement : Jean-François BARBER BOUVET (directeur). Communication : Marie JACQUELIN (directrice), Emma DE LINDRES (assistante), Catherine CATALA (attachée de presse). Directrice de publicité : Béatrice TRUCQUASIN, Publicité, 17, bd des Capucines, 75002 Paris, Tél. (01) 40 30 13 80. E-mail : tbrucquas@publiscat.fr. Presse : Télérama Images Numériques. Impression : Berger-Lavault. Ulysse est édité par Les Publications Historiques, 12, rue Ampère, 75017 Paris. CCP Paris 12 945 59 K - RCS Paris B 329 779 947. Commission paritaire : 70 695. ISSN : 0960 - 7098. Membre de l'O.J.D. Rédaction : 8, rue de la Terrasse, 75017 Paris. Abonnement France : 188 F (un an, 6 mois). Diffusion : SAEM Transport Presse, 5, place des Marseillais, 94220 Charenton. Groupe des Publications de la Vie Catholique : directeur : Gilles de Courville, président : Jacques Graud, Président du conseil de surveillance : Jean-Pierre Hourdin.

En kiosque, 45 Francs

avec l'édition
Télérama

Ballantine's
Sa richesse est à l'intérieur.



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.